





288

46

7

H I S O I R E
D'ESTEVANILLE
G O N Z A L E Z
T O M E I.
P R E M I E R E P A R T I E.

HIS OIL

DESTROYED

COMES

TO ME

PREMIER

~~EF~~
~~L622h.2~~
HISTOIRE
D'ESTEVANILLE

GONZALEZ,

SURNOMMÉ

LE GARÇON

DE BONNE HUMEUR,

TIRÉE DE L'ESPAGNOL.

Par Monsieur **LE SAGE.**

TOME I. PREMIERE PARTIE.



A PARIS;

chez **PRAULT** Pere, Quay de Gêvres,
au Paradis.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

27

HISTOIRE
ESTABLISSEMENT

CONSTITUTION

DE LA

E. G. A. R. C. O. N.

LE BONHEUR

DE LA NATION.

Par M. de Lamoignon

TOME I. PREMIERE PARTIE.

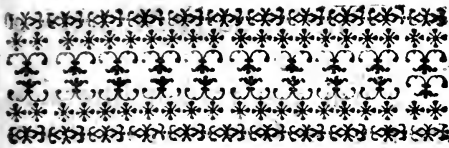


A PARIS

chez le Citoyen de la République
au Palais National

M. DCC. XLII.

Avec Approbation de l'Assemblée Nationale



AVANT-PROPOS.

VOICI un nouvel Avanturier Espagnol que je présente aux François. J'espere qu'ils voudront bien agréer ce présent, & qu'ils ne me sçauront pas mauvais gré de leur faire connoître le Seigneur ESTEVANILLE GONZALEZ, surnommé LE GARÇON DE BONNE HUMEUR. Il écrivit lui-même & publia son Histoire à Anvers l'année six cents quarante-six. Il la dedica au Duc d'Amalfi alors General des Armées de Sa Majesté Catholique dans les Pays-Bas ; & il paroît par son Epître dédicatoire qu'il

AVANT-PROPOS.

étoit Officier de la Maison de ce Seigneur.

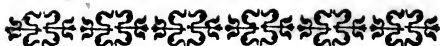
Je n'ai pas traduit littéralement mon Original, où il y a bien des choses dont le génie François ne s'accommoderoit pas. Je les ai supprimées & remplacées en même tems par d'autres que j'ai tirées tant de mon propre fond, que de plusieurs Auteurs Castillans. J'ai pris, par exemple, du Livre intitulé : *Relaciones de la Vida del Escudero Marcos de Obregon*, plusieurs Aventures que j'ai jugé propres à faire honneur au Héros dont je donne ici l'Histoire & qui, je crois, ne réjouiront pas moins les Lecteurs François, qu'elles ont diverti les Espagnols.

Au reste, cet Ouvrage ne doit pas être agréable par la nouveauté seulement ; ce n'est point un tissu de fictions en pure perte.

AVANT-PROPOS.

pour les mœurs ; on y trouve des caractères & des leçons de morale cachées sous des images riantes. Enfin il est parsemé de traits gais & de censures vives dont toutes les Nations peuvent profiter.





TABLE

DES CHAPITRES

contenus en cette premiere
Partie.

LIVRE PREMIER.

CHAP. I. *Quels furent les Parents d'Estevanille ,
& quelle éducation ils lui don-
nerent ,* Page 1

CHAP. II. *Estevanille prend la
résolution de quitter la Chirur-
gie, & d'aller à Salamanque
achever ses Etudes.* 20

CHAP. III. *Il arrive heureuse-
ment à Salamanque ; se met
chez un Maître de Pension qui
le fait recevoir en troisiéme à
l'Université,* 28

DES CHAPITRES.

Dans quel union ils vécurent ensemble , & comment ils se séparèrent , 272

CHAP. II. *Estevanille rencontre à trois milles de Pise deux Genevois qui vont à Florence. Il se met de leur compagnie , & par curiosité , va voir avec eux un fameux Négromancien ,* 281

CHAP. III. *De l'arrivée d'Estevanille à Florence ; quel emploi lui fut proposé , & quel service il rendit à Don Christoval ,* 198

CHAP. IV. *Quelle fut la fin de cette aventure ; des allarmes qu'eut Estevanille , & de son départ de Florence avec D. Christoval ,* 320

CHAP. V. *Ils s'embarquent à Livorne & vont à Barcelone , d'où ils se rendent à Saragosse. Mariage de D. Christoval ; suites de ce mariage ,* 327

CHAP. VI. *Don Christoval &*

T A B L E

Gonzalez se rendent au Château de Rodenas ; De quelle façon l'Evêque d'Albarazin les y reçut , 344

CHAP. VII. *Gonzalez part du Château de Rodenas pour retourner à Saragosse ; il s'égare en chemin , & couche dans un Hermitage ,* 347

CHAP. VIII. *Histoire du Solitaire ,* 357

CHAP. IX. *Estevanille prend congé de l'Hermite & se rend à Saragosse , d'où il retourne à Rodenas chargé d'une heureuse nouvelle pour D. Christoval. Suites de cette nouvelle ,* 412

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



HISTOIRE D'ESTEVANILLE GONZALEZ.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Quels furent les Parens d'Estevanille, & quelle éducation ils lui donnerent.



NE craignez pas, Lecteur, mon ami, qu'à l'exemple de Stace, qui débute dans sa Thébaïde, par le ravissement d'Europe, lequel fut la première cause de la Fondation de Thé-

2 HIST. D'ESTEVANILLE,
bes, je commence l'Histoire de
ma vie par vous apprendre quels
étoient mes Ayeux dans le tems
du Roi Pelage. Je ne prendrai
pas les choses de si loin ; je se-
rois même assez embarrassé, s'il
me falloit parler de mes deux
Grands-Peres, dont je n'ai ja-
mais eu qu'une connoissance
très-confuse. Pour mon Pere &
ma Mere, je les ai parfaitement
connus ; & je vous dirai, qu'ils
se mêloient tous deux de métiers
bien differens. Ma Mere ne s'oc-
cupoit qu'à mettre les hommes
au monde, & mon Pere, qu'à les
en ôter. Je suis donc, comme
Socrate, fils d'une Sage-femme ;
& le Seigneur Estevan Gonza-
lez, mon Pere, étoit un vénéra-
ble Docteur en Médecine.

Après avoir pris le Bonnet
dans l'Université d'Alcala, il
choisit la Ville de Murcie pour

le lieu de sa résidence ; & il y alla faire ses essais, qui furent si heureux, qu'il devint en moins de deux années le Médecin à la mode, quoique sa pratique ne fût pas nouvelle, car il suivoit en aveugle, les regles des Anciens. Aussi, quand ses malades mouroient entre ses mains, ce qui n'arrivoit que trop souvent, il disoit que ce n'étoit point sa faute. Un jour il fut appelé à un accouchement difficile, où ma Mere opéra sous ses yeux d'une manière si adroite, qu'il en fut enchanté. Elle étoit encore jeune & jolie ; il l'épousa, & je devins le premier fruit de leur mariage. Trois ans après ils eurent une fille, qui fut tenue sur les Fonts de Baptême par un Gentilhomme des environs de Murcie, & par une Dame qu'il aimoit ; & on la nomma *Inesille*,

nom qu'elle a rendu très-fameux, ainsi que vous le verrez dans la suite.

Comme les femmes de Médecins meurent ordinairement avant leurs maris , mon Pere perdit la sienne avant que j'eusse atteint ma neuvième année. Il me mit en pension chez le plus habile Maître d'Ecole qu'il y eût dans la Ville , & ce Maître m'enseigna les Principes de la Langue Latine. J'étois déjà capable d'entrer en Troisième à l'Université de Salamanque , où l'on parloit de m'envoyer achever mes Etudes , lorsque mon Pere étant tombé malade , se traita lui-même , suivant les Préceptes d'Hippocrate , & nous laissa bientôt orphelins ma sœur & moi. On nous donna pour Tuteur Maître Damien Carnicero mon Parain , frere de ma

Mere, & le plus fameux Chirurgien de Murcie.

Mon Oncle s'imaginant que je ferois mieux d'embrasser sa Profession, que celle de mon Pere, qui tout accredité qu'il avoit été, n'étoit pas mort riche, me fit quitter mon Maître d'Ecole, & me prit chez lui en apprentissage. On m'obligea d'abord comme on fait tous les Apprentifs, à balayer la Boutique, à tirer de l'eau du puits, à laver le linge à barbe, & à faire chauffer les fers pour friser & redresser les moustaches. J'entrois alors dans ma quatorzième année. J'étois un éveillé, un gaillard : ce qui me fit surnommer *le Garçon de bonne humeur*.

Au bout de deux mois, on m'apprit à manier le rasoir ; & , pour mon coup d'essai , le hazard me livra un Pauvre

mendiant, qui se présenta pour être écorché par charité. Mon Oncle & son *Frater* venoient de sortir ; si bien, que j'étois seul dans la Boutique. Je fis asseoir le misérable sur une vieille escabelle réservée à ces sortes de gens ; je lui passai autour du cou un torchon plus noir que la cheminée : après quoi je lui savonnai si rudement les jouës, le nez, la bouche & les yeux, que je lui fis faire toutes les grimaces d'un vieux Singe qui se voit tourmenté par son Maître.

Ce fut bien une autre affaire, lorsque je vins à me servir du rasoir, qui, par malheur pour la peau du patient, se trouva si mauvais, qu'il enlevait plutôt la chair que la barbe : Mon petit Seigneur, s'écria le malheureux, ne pouvant plus résister au mal que je lui faisois ; dites-moi,

je vous prie , si vous me rasez , ou si vous m'écorcez ? Je fais l'un & l'autre , mon ami , lui répondis-je ; vous avez la barbe si épaisse & si rude , qu'il n'y a pas moyen de vous raser sans vous couper. Dans le tems que j'achevois une si belle besogne, mon Parain revint au logis. Dès qu'il apperçut la face de ce pauvre Chrétien , toute balafrée, il eut envie de rire ; néanmoins il garda son sérieux , & lui donna quelques pièces de menuë monnoye , pour le consoler d'avoir passé par mes mains. Apparemment que ce gueux eut soin d'informer tous ses camarades de ma façon de raser : car depuis ce jour-là aucun Mendiant ne vint à notre Boutique.

Cependant mon Oncle me gronda , & me défendit de raser jusqu'à nouvel ordre , pour me

punir de m'en être si mal acquitté. Mais comme on ne m'avoit pas interdit les ciseaux, ainsi que le rasoir, on me permit un matin de faire les cheveux & les sourcils à certain Ecolier qui vint au logis pour cet effet. C'étoit le fils d'un Marchand de Drap. Mon Parain voulut être présent, pour avoir l'œil sur moi, & m'obliger par sa présence, à faire les choses avec plus d'attention. Je m'y pris assez bien au commencement ; je coupois les cheveux du jeune homme par étages, & tout alloit le mieux du monde, lorsqu'oubliant qu'il avoit des oreilles sous ses cheveux, je lui en emportai la moitié d'un coup de ciseaux. Il fit un grand cri, & mon Oncle n'en sçut pas si-tôt la cause, qu'il me donna vingt gourmades, &

pour le moins autant de coups de pieds. Après cette petite correction, que je méritois bien, il pansa le blessé, & le mena lui-même à son pere, auquel il représenta que c'étoit un coup d'étourdi, dont il m'avoit puni de maniere qu'il m'avoit laissé à demi mort dans sa Boutique. Le Marchand faisant réflexion que le mal étoit sans remède, se paya de ce que mon oncle lui dit, & me pardonna.

Je n'en fus pas quitte pour les coups que Maître Damien m'avoit donnés; il joignit à la défense de raser, celle de couper les cheveux, & de faire aucun acte Chirurgique, sous peine des étrivières; de sorte qu'il fallut m'en tenir à mes premières fonctions. Mais l'enchaînement des causes secondes fut tel, que je ne pus m'empêcher d'y

contrevenir. Une après-dînée que j'étois seul avec mon Parain, il entra un homme de la hauteur de six à sept pieds, & qui avoit un air de mauvais garçon : aussi étoit-ce un *Valiente*. Ce Ferragus étoit déjà dans la Boutique, que le bout de sa rapière étoit encore dans la rue. Il avoit les cheveux nattés, avec un chapeau retapé, & surmonté d'un vieux plumet feuille morte ; & les deux crocs de sa moustache, s'étendoient des deux côtés jusqu'aux tempes.

Je ne pus l'envifager fans frémir : Maître Damien, dit-il à mon Oncle, redressez, je vous prie, ma moustache. Aussi-tôt mon Parain m'ordonna de faire chauffer les Fers. Quand ils furent chauds, il fit asseoir le brave dans un fauteuil, & lui rajusta une de ses vigotes. Il se dispo-

soit à en faire autant à l'autre, qu'il avoit déjà abaissée pour la peigner, lorsqu'entendant du bruit dans la rue, il ouvrit la porte de sa Boutique, pour observer ce que c'étoit. Il vit des gens qui se préparoient à se battre, & reconnut parmi eux un de ses meilleurs amis. A cette vûë, il ne fut point maître de lui. Il courut au secours de son ami, laissant le spadassin dans l'état où il étoit, c'est-à-dire, un croc de mouffache en haut, & l'autre en bas.

La querelle dura si long-tems, que le Brave, las d'attendre mon Oncle, qui ne revenoit point, se tourna de mon côté, en me disant : Petit garçon, mon ami, n'es-tu pas assez habile pour achever ce que ton Maître a commencé ? Je fus piqué de la question, & m'imaginant que je

ne pouvois, sans me deshonorer, répondre que non ; j'eus l'effronterie de répondre qu'oüi. Je fis plus ; pour lui prouver que je ne me vantois pas à faux d'avoir le talent de sçavoir mettre la dernière main à une mousta-
che, je tirai du feu un nouveau Fer qui étoit tout rouge, & l'appliquant sous le nez du spadassin, je lui brûlai la lèvre supérieure, avec une partie de la vigote que j'avois si témérairement entrepris de redresser. Il poussa dans le moment un cri, qui ébranla toute la maison ; & se levant en fureur : Fils de cent Boucs, me dit-il, me prends-tu pour un saint Laurent ? En même tems il tira son effroyable épée, pour me la passer au travers du corps ; mais avant qu'il pût executer son dessein, le fils de mon Pere enfila la porte,

& détala si prestement, qu'en moins d'une minute il se trouva au bout de la Ville, tant il est vrai que fuir est encore bien autre chose que courir.

Je me sauvai chez un Mercier, qui étoit mon parent du côté de ma Mere ; & quand je me vis là bien en sûreté, je dis : Aille prestement le Procès comme il lui plaira. Je racontai l'aventure au cousin, qui pensa crever à force de rire, lorsqu'en regardant le Fer dont je m'étois si adroitement servi pour faire mon opération, & que j'avois encore à la main, il apperçut une poignée de poils de vigote poissés dessus, si longs & si roides, qu'on en auroit pû faire un goupillon. Je demeurai dans mon asyle jusqu'au lendemain. Mon Oncle, qui se doutoit bien que je m'étois réfugié chez le

Mercier, m'y vint chercher lui-même ; il me dit que le Spadassin, après avoir jetté son feu, & vomî mille imprécations contre moi, s'étoit enfin laissé appaiser par les excuses qui lui avoient été faites. Je m'en retournai au logis avec mon Parrain, qui devint insensiblement assez content de moi. J'appris à raser comme un autre, à bien couper les cheveux sans toucher aux oreilles, & à donner le bon air aux moustaches. Je parvins même à sçavoir saigner passablement ; la première fois, à la vérité, que je voulus m'en mêler, j'estropiai un Soldat. Ayant ouï dire qu'Hippocrate dans son Traité de la Phlebotomie, recommande aux Chirurgiens de faire une large ouverture, j'en fis une qui paroissoit plutôt un coup de lance que de lancette :

Aussi le Grivois en fut-il pour un bras.

Je ne pouvois être mieux que chez Maître Damien Carnicero, pour apprendre à devenir un bon Boucher plutôt qu'un bon Chirurgien ; & je me suis cent fois étonné qu'il y eût des malades assez fous , pour se mettre entre ses mains. Entêté de l'ancienne Chirurgie , il en pratiquoit trop scrupuleusement les préceptes. Il faut que je vous en raconte quelques traits , pour mieux vous faire connoître quel homme c'étoit que mon Oncle. Par exemple , quand il saignoit , il coupoit transversalement les vaisseaux , & les lioit avec un cordon de foye , ou les cauterisoit avec le fer rouge pour les bar- rer. Des Gouteux avoient-ils recours à lui , il leur piquoit les jointures avec plusieurs aiguilles

16 HIST. D'ESTEVANILLE,
rassemblées en forme de brosse;
& pour mieux piquer les é-
croüelles, il employoit les poin-
tes qui sont à la queue des
Raves.

Sçavez-vous bien de quelle
forte il arrêtoit le saignement de
nez ? Il vous faisoit une incision
transversale d'un des angles du
front à l'autre, ou bien deux in-
cisions en croix de Saint André,
lesquelles occupoient toute la
partie chéveluë de la tête. Pour
la Goutte sciatique, il appli-
quoit plusieurs cauterés profon-
dément sur les fesses, & en dif-
ferens endroits des hanches &
des cuisses. Il emportoit une
douleur de tête, en mettant un
fer rouge aux deux côtés du nez,
aux tempes, aux jouës, & sous
le menton.

Enfin, le Feu étoit son spé-
cifique pour guérir toute sorte
de

maux. Il ne l'épargnoit pas même aux Hydropiques ; il leur grilloit le ventre & les cuisses. Il arrivoit quelquefois qu'il avoit affaire à des malades indociles , & qui témoignoient tant de repugnance pour le fer rouge , qu'ils ne pouvoient se résoudre à le souffrir. Alors mon Oncle s'accommodant à leur foiblesse , & comme s'il eût employé un remède plus anodin que le Feu , leur brûloit la chair avec de l'eau chaude , ou de l'huile bouillante , s'ils n'aimoient mieux la mèche souphrée , l'esprit de vin , la poudre à canon , le plomb fondu , ou le miroir ardent.

L'envie qu'avoit mon Oncle que j'appriſſe un métier si agréable , étoit cause qu'il me menoit souvent avec lui , pour me faire observer ses opérations , qui ser voient moins à m'instruire qu'à

m'effrayer. J'aurois senti tous les maux du monde, que je n'aurois eu garde de m'en plaindre, de peur d'éprouver les remèdes. Maître Damien étoit Chirurgien Major de l'Hôpital de Murcie, & c'étoit là que j'allois ordinairement le voir griller ses malades. Un beau matin, me trouvant seul auprès du lit d'un Hydropique à qui l'on venoit d'en donner de toutes les façons, & qui me demandoit à cor & à cri quelques gouttes d'eau pour appaiser la soif qui le dévorait. Je ne pus résister à ses instances, quoique j'eusse dû être inexorable ; je lui presentai un grand broc à moitié plein, qu'il saisit avec avidité, & qu'il vuida tout net ; mais je ne lui eus pas sitôt procuré ce soulagement, qu'il lui prit une foiblesse qui le guérit radicalement de son hydro-

pisie : il mourut. Je fus fâché d'avoir écouté ma pitié, puis-
qu'elle lui avoit été si funeste ; &
néanmoins la douleur que j'eus
de cet accident, ne m'empêcha
pas d'en profiter. Le défunt a-
voit sous son chevet sa culote,
d'où voyant sortir les cordons
d'une bourse, je me sentis tenté
d'y porter la main ; & la tenta-
tion fut si violente, que j'y suc-
combai. Je tirai une bourse,
qui ne me parut pas vuide, &
l'ayant promptement ferrée dans
ma poche, je sortis de l'Hôpi-
tal, où je laissai le mort dont je
venois d'heriter, sans qu'il eût
fait de Testament en ma faveur.



CHAPITRE II.

Estevanille prend la résolution de quitter la Chirurgie, & d'aller à Salamanque achever ses Etudes.

L'IMPATIENCE que j'avois d'apprendre en quoi consistoit la succession imprévûe que je venois de recueillir, ne me permit pas d'aller loin sans la satisfaire. Je m'arrêtai au premier endroit qui me parut commode pour cela. Je déliai les cordons de la bourse, dans laquelle je trouvai trente-cinq beaux Doublons, aussi luisans que s'ils eussent été faits la veille, avec un petit papier qui enveloppoit une Bague, où il y avoit un Brillant que je jugeai

devoir être de prix, quoique je ne me connusse point en pierres.

Quel trésor pour un garçon qui ne s'étoit pas encore vû d'argent ! Je crus ma fortune faite : Avec tant de richesses, dis-je en moi-même, je ne puis mieux faire que de me rendre au plutôt à Salamanque, pour y achever mes Humanités, & faire un cours de Philosophie. Je ferai là une figure de Prince ; il est plus à propos que je prenne ce parti, que de continuer le vilain métier que je fais. Allons, abandonnons la Chirurgie tant ancienne que moderne, & déterminons-nous à quitter Murcie dès ce moment. En effet, sans vouloir dire adieu à mon Oncle, qui se feroit sans doute opposé à mon départ, je me mis à l'heure même en chemin pour Salamanque.

Je suivis les bords de la Segura, sans m'en écarter, jusqu'à ce que me sentant fatigué, je m'arrêtai au village de Molina, pour y passer la nuit. C'étoit avoir déjà fait quatre lieues, ce qui n'étoit pas peu de chose pour une première journée. Le Maître de l'Hôtellerie où j'allai loger, voyant arriver chez lui un Voyageur à pied, sans barbe, sans épée, & très-modestement vêtu, jugea que je ne ferois pas un grande dépense dans sa maison. Dans cette opinion, il me dit d'un air familier : Mon Gentilhomme, je ne vous crois pas fort chargé d'argent, & je m'imaginerai que vous vous contenteriez bien ce soir pour votre souper, d'un morceau de pain avec un peu de fromage. Ce discours me choqua : Monsieur le Maître, lui répondis-je en le

regardant d'un œil fier , si je n'ai point d'argent , apprenez que j'ai de l'or. En achevant ces mots , je tirai de ma poche la bourse où étoient mes Doublons , & je lui en montrai une poignée.

L'Hôte parut très-surpris de cette exhibition. Il prit une de ces pièces qu'il examina , & ne pouvant douter que ce ne fût véritablement de l'or : Ah ! petit fripon , s'écria-t'il , en posant le doigt sur son nez , vous avez volé votre pere ! Je vois bien qu'il vous a pris fantaisie de voyager , & que pour faire plus gracieusement votre équipée , vous avez mis la griffe sur le magot du bonhomme. Vous vous trompez , lui dis-je , dans vos soupçons ; mon Pere & ma Mere ne vivent plus ; ces double-Pistoles que vous voyez ,

m'ont été données par des Oncles & par des Tantes, qui se font cottifés pour me mettre en état d'aller à Salamanque, où je vais, pour suivre mes Etudes, que j'ai commencées à Murcie, où je suis né. Sur ce pied-là, reprit l'Hôte, vos Parens ont bien de l'imprudence, de vous envoyer ainsi tout seul, coufu d'or, & sur les Mules de Saint François, à quatre-vingt lieues de votre Pays. Si vous m'en voulez croire, ajoûta-t'il, vous continuerez votre route demain matin le long de la riviere jusqu'à Cruz de Caravaca, où vous ferez marché avec un Muletier, pour qu'il vous conduise à Ciudad-Real, d'où vous vous rendrez de la même façon à Salamanque en cinq ou six jours.

Je remerciai mon Hôte du bon conseil qu'il me donnoit,
&

& que je me proposai effectivement de suivre. Ensuite il fut question de souper. Je lui demandai quelles provisions il avoit. Je n'ai que du fromage, me dit-il. Mais j'ai pour voisin un riche Villageois qui élève de la volaille qu'il envoie vendre à Cartagene. Je vais acheter chez lui deux poulets, dont je vous ferai une excellente fricassée. Avec cela, vous aurez de bon pain, & du meilleur vin de la Manche. Vous promettez beaucoup, lui repliquai-je. Je vous tiendrai parole, repartit-il. Je sçai bien que je parle comme tous mes pareils ; mais je veux vous faire voir que du moins il y a dans un Village d'Espagne un Hôtelier qui traite bien son monde.

Il est vrai que j'eus sujet d'être content de tout ce qu'il me

servit, aussi-bien que de sa conversation. Il avoit l'esprit fort réjouissant, & contre l'ordinaire des Hôteliers d'Espagne, il étoit honnête homme : ce qu'il me donna lieu de penser par les discours qu'il me tint pendant notre souper ; car il se mit à table avec moi pour m'aider à manger mes deux poulets. Il me représenta tout en riant les précipices que je rencontrerois à Salamanque ; & sans trancher du précepteur de morale, il me conseilla de les éviter soigneusement. Le lendemain, lorsque je pris congé de lui, il me souhaita toutes sortes de prospérités, & me dit de l'air du monde le plus sérieux : Seigneur Eco-lier, pour prévenir les perils où votre grande jeunesse peut vous engager, j'ai jugé à propos de vous faire ce présent. En disant

ces paroles , il me présenta une petite boëte dans laquelle il y avoit un pelotton de fil avec une aiguille qui le traversoit. Surpris d'un don si singulier , je lui demandai pourquoi il me le faisoit. C'est , me répondit-il, pour que vous vous en serviez dans trois occasions. Cousez votre bouche , quand vous ferez tenté de parler mal à propos. Cousez votre gousset , lorsque par un excès de générosité vous voudrez faire une folle dépense. Pour la troisième couture, ajouta-t'il , je vous la laisse à deviner.

Je fis un éclat de rire à cette imagination badine , & m'y prêtant de bonne grace , j'emportai la boëte , en promettant à l'Hôte de la garder précieusement toute ma vie , pour me souvenir toujours de lui & de

ses avis judicieux. Je me remis donc en chemin, & côtoyant la rivière, j'arrivai sur la fin de la journée à Cruz de Caravaca, où je trouvai un Muletier, qui pour une somme dont nous convinmes, me nourrit, & me voitura, non seulement jusqu'à Ciudad-Real, mais jusqu'à Salamanque même.

CHAPITRE III.

Il arrive heureusement à Salamanque, se met chez un Maître de Pension, qui le fait recevoir en troisième à l'Université.

ME voyant enfin dans l'agréable Ville où j'avois tant souhaité d'être, je me rendis au quartier de l'Université. Là, m'adressant à un vieux bor-

gne de Libraire , qui attendoit les chalans dans sa Boutique , je le priai de m'enseigner la demeure de quelque bon Maître de Pension. Si vous en cherchez , me dit-il , un qui soit sçavant, & qui nourrisse ses Pensionnaires à bouche que veux-tu , je vous conseille de choisir le Docteur Canizarez. C'est l'homme qu'il vous faut. Il loge là , poursuivit-il , en me montrant une maison à deux pas de là sienne. Vous me remercerez de vous avoir indiqué ce Docteur , qui fait si bonne chere , que ses moindres repas sont des festins.

Je crus pieusement le vieux Libraire. J'entrai chez le Seigneur Canizarez , qui me considérant comme une nouvelle pratique qui lui venoit , me fit bien des civilités. C'étoit un grand

personnage sec , qui avoit la barbe noire , les yeux enfoncés & les jouës creuses. Hé bon Dieu , dis-je en moi-même, pour le Maître d'une Maison dont on vante la cuisine , voilà un homme bien maigre ! C'est peut-être son temperament ; car je me souviens d'avoir ouï dire à mon oncle qu'il y a des gens qui n'ont que la peau & les os, & qui pourtant ont si bon appétit, qu'ils mangeroient le diable & ses cornes.

Canizarez me demanda qui j'étois , d'où je venois , ce qui m'amenoit à Salamanque , & quand j'eus répondu de la manière qu'il me plut à ses questions , il me dit : Seigneur Écolier , j'espere que vous ne vous repentirez pas de vous être mis en pension chez moi. Après m'avoir parlé de cette sorte , il

me conduisit à une petite chambre qui étoit tout au haut de sa maison , & où il n'y avoit point d'autres meubles , qu'une armoire , deux chaises , une table , & un grabat. Voici , me dit-il , votre appartement. Vous y ferez apporter vos hardes quand il vous plaira. Je n'ai point de hardes , lui répondis-je , mais , grace au Ciel , j'ai de quoi en avoir ; & pour vous tranquilliser l'esprit sur mon compte , je vais vous payer le premier quartier d'avance. Mon Docteur n'eut rien à répliquer à cela ; & il ne m'eut pas plutôt dit qu'il prenoit, par an, quarante pistoles de chaque Pensionnaire , que tirant de ma bourse une vingtaine de doublons , que j'eus grand soin de lui faire remarquer, je lui en donnai cinq, qui faisoient la quatrième partie de ma pension.

Il examina bien ces doubles-pistoles l'une après l'autre. Puis m'ayant témoigné qu'il n'épargneroit rien pour contribuer de sa part à me rendre un des plus sçavans sujets de l'Université, il fut curieux d'apprendre ce qu'on m'avoit enseigné à Murcie, & de quoi j'étois capable. Il m'interrogea sur les Humanités, & jugea par mes réponses que j'étois digne d'occuper une place de Chevalier en troisième. Après avoir si avantageusement apprécié ma capacité, il se chargea de me faire recevoir sans examen dans cette classe, dont il m'assura que le Regent étoit son intime ami. Il voulut ensuite m'exhorter à l'étude des belles-Lettres; mais l'heure du souper sonna. Nous descendîmes aussitôt de ma chambre dans une salle, où il y avoit com-

me dans un refectoire une table étroite & longue, à laquelle étoient assis dix à douze Eco-liers à peu près de mon âge, à l'exception de deux qui pouvoient bien avoir vingt ans.

Je saluai tous ces Messieurs en entrant; puis m'étant placé parmi eux, je me mis à observer leurs portions, qui étoient uniformes. C'étoit un jour maigre. Chacun avoit devant soi un morceau de pain de trois onces, avec deux plats, dans l'un desquels on voyoit deux oignons cuits sous la cendre, & dans l'autre une poignée de noisettes. Je m'étonnai de la frugalité de ce repas, qui ne s'accordoit point du tout avec l'éloge que le Libraire m'avoit fait de la nourriture de cette pension. Néanmoins venant à penser qu'on jeûnoit peut-être

ce soir-là , je me consolai dans l'esperance de faire meilleure chere les jours suivans. On m'apporta aussi mes plats avec mon pain & un demi-septier d'abondance , c'est-à-dire , d'un vin si trempé , que je préfèrai de l'eau pure à cette dégoutante boisson. Quand on a faim , l'on s'accommode de tout. Je devorai mon pain & mes oignons , & croquai mes noisettes de maniere que le Docteur put s'apercevoir que j'étois un cadet de haut-appétit. Mes camarades firent autant d'honneur que moi à la collation. Tout fut si bien mangé , grugé , expédié , qu'il ne resta pas sur la table assez de miettes pour contenter un moineau.

Le repas fini , les Pensionnaires passerent dans une cour pour y prendre l'air. Je les sui-

vis & fis connoissance avec eux. Je m'attachai surtout au plus grand, qui m'ayant pris en particulier, me demanda quelle personne pouvoit être assez mon ennemie, pour m'avoir conseillé de me mettre en pension chez le Docteur Canizarez. Je répondis que c'étoit un vieux Libraire qui demeuroit à deux pas du logis. Ah ! le malin borgne, s'écria l'Ecolier en éclatant de rire, le bourreau s'est moqué de vous. Il n'ignore pas de quelle façon nous sommes nourris, & tout le voisinage aussi le sçait si bien, que l'on ne s'y entretient que de notre sobriété. Je me suis apperçu en soupant, lui dis-je, que je n'étois pas dans une bonne auberge, & je puis vous assurer que dès demain j'en chercherois une meilleure, si je ne m'étois

pas sottement avisé de payer le premier quartier d'avance.

Il y a long-tems , reprit-il ; que je serois hors de cette pension , si les raisons que j'ai pour y demeurer ne prévaloient pas sur l'envie que j'ai d'en sortir. Hé , quelles raisons , lui répliquai-je , peuvent l'emporter sur la faim ? Je vais vous les apprendre, me repartit-il. Le Docteur Canizarez n'est pas moins sçavant qu'il est avare. Il possède tous les Auteurs Grecs & Latins , & je vous proteste que s'il nous fait faire mauvaise chere , en récompense il nous enseigne mille choses curieuses. Cela me fait passer par-dessus ses noisettes & ses oignons. Vous me consolez , dis-je alors à l'Ecolier. Je suis homme à m'accoutumer comme vous à la frugalité , pour devenir un virtuose.

Pendant que je m'entretenois de la sorte avec ce grand Pensionnaire, qui se nommoit Don Ramirez de Prado, & qui étudioit en Philosophie, nous entendîmes sonner la retraite. Nous nous séparâmes aussitôt, en nous demandant réciproquement notre amitié. Je remontai dans ma chambre où je me couchai dans un lit plus dur que le marbre, & dont les draps étoient composés de grosses serviettes cousûes l'une à l'autre encore plus grossièrement. Cependant malgré la dureté du grabat, & malgré les coutures qui m'écorchoient les jambes, je dormis comme une marmotte jusqu'à neuf heures du matin. D'abord que je fus reveillé, je me levai, & tandis que je m'habillois, mon maître de pension entra dans ma chambre, suivi d'un homme

qu'il me presenta en me disant :
Voici le Tailleur de mes pensionnaires, qui vient vous offrir ses services. C'est un habile ouvrier, & de plus si scrupuleux dans sa profession, qu'il ne voudroit pas prendre un pouce d'étoffe.

Comme j'avois besoin d'un habit, j'ordonnai au Tailleur de m'en faire un; & moyennant six doubles-pistoles que je lui donnai, il s'obligea de me fournir dans deux jours un habillement complet. A peine le Tailleur fut-il hors de ma chambre, que l'heure du dîner arriva. Je descendis dans la salle où j'avois soupé le soir précédent. Tous les Pensionnaires s'y rendirent aussi, & chacun se mit à table. Quoique je m'attendisse à un repas très-frugal, les mets qu'on nous servit surpasserent

mon attente. On nous regala
premierement d'une soupe pa-
reille à celle qu'on a coutume
de donner aux chiens de chasse
pour leur conserver le nez. Le
bouillon en étoit tout clair, &
l'on y voyoit floter des croutes
de pain moisi. Chaque Ecolier
en avoit devant lui une écuel-
lée dont il se bouroit l'estomac
avec un appétit que j'admirois.
Et moi-même , quoique je
n'eusse point encore tâté de la
Vache enragée , je ne laissai pas
de vuider mon écuelle. Je me
sentis tellement rassasié de ce
bon potage de santé , que je
ne pus achever la portion qui
me vint ensuite. C'étoit pour-
tant un petit plat des plus friands,
un hachis de pieds de Chevres
où l'on avoit, je crois , mis jus-
qu'à la corne , tant il croquoit
sous les dents. Pour les autres

Pensionnaires qu'une éternelle faim confumoit , ils se jetterent avec tant d'avidité sur la fri-cassée , qu'ils la firent disparoître en un clin d'œil.

Après ce repas , qui sans contredit ne fut pas le plus détestable qu'on eût fait chez le Docteur Canizarez , je sortis pour aller dans la Ville acheter du linge & tous les livres qui m'étoient nécessaires pour étudier en troi-sième. Si bien que toutes mes dépenses faites , il ne restoit plus dans ma bourse que vingt doub-lons. Courage , Estevanille , mon mignon , me dis-je alors à moi-même , il me semble que vos especes vont bon train. Vingt doubles-pistoles , me ré-pondrez-vous , font encore une somme assez considerable ; & quand je serai au bout , j'aurai recours à mon Diamant. D'ac-cord,

cord, c'est une ressource. Mais parlez-moi franchement, vous connoissez-vous en pierres précieuses? Vous sçavez bien que non. Avoüez que vous vous trouveriez fort sot si votre bague, que vous estimez beaucoup, n'étoit qu'un joyau de peu de valeur.

Cette dernière réflexion me causa une inquiétude dont je voulus m'affranchir sur le champ. Je me rendis à la grande Place où demeurent les plus riches Marchands. J'entrai chez un Joüiaillier, & lui montrant mon brillant, je le priai de me dire en conscience ce qu'il valoit. Le Marchand, après l'avoir examiné, le prit cent pistoles. Ensuite il me demanda s'il étoit à vendre. Je lui répondis que non, mais que selon toutes les apparences, il le feroit bien.

tôt. Hé bien , reprit-il , quand vous fouhaiterez de vous en défaire , vous n'aurez qu'à me l'apporter , & je vous compterai les cent pistoles. Je sortis plein de joye de chez le Joüaillier , & me regardant comme un petit Crésus , je regagnai ma Pension , l'esprit occupé des plus agréables pensées.

Seigneur Gonzalez , me dit notre Docteur en me voyant arriver , j'ai parlé au Professeur de Troisième , & sur le témoignage que je lui ai rendu de votre capacité , il veut bien vous recevoir dans sa Classe , sans vous faire composer. Vous irez au College quand il vous plaira. Ce que je fis d'abord que j'eus mon habit neuf sur le corps. Le Seigneur Canizarez me mena lui-même un matin à l'Université avant la classe , & me con-

duisit à la chambre du Licencié Guttierrez Hostigador, Regent de Troisième, lequel nous reçut avec une orgueilleuse gravité. Je n'ai jamais vu de face de Pedant, où la présomption fût mieux peinte qu'elle l'étoit sur le visage de ce Licencié. Vous voyez, lui dit mon Maître de pension, le sujet dont je veux augmenter le nombre de vos Ecoliers. Alors Guttierrez posant une main sur ma tête, m'adressa ces paroles : Mon ami, je n'ai qu'un mot à vous dire. Si vous êtes sage & que vous aimiez l'Etude, nous vivrons tous deux en bonne intelligence, mais si vous devenez paresseux & libertin, je vous déclare que vous n'aurez pas beau jeu avec moi.

J'assurai ce Regent que je ferois tous mes efforts pour le

contenter. Cela étant, reprit-il , vous pouvez venir dans ma Classe dès ce matin. Tout ce que je vous recommande , c'est d'être si attentif que vous ne perdiez pas une syllabe de tout ce que je dirai , car je ne dis que des choses admirables. A ces mots , il nous congedia. Le Docteur Canizarez se retira chez lui. Pour moi , je me mêlai parmi les Ecoliers qui se promenoient dans la grande cour où sont les Classes, & j'entrai en Troisième lorsqu'il en fut tems. Comme nouveau venu , je m'assis sur le dernier banc d'un air modeste ; & pour commencer à m'attirer la bienveillance du Regent , je me préparai à l'écouter avec toute l'attention qu'il m'avoit recommandé d'avoir.

Je n'oublierai jamais le pro-

fond silence qui se fit tout à coup dans sa Classe sitôt qu'il y parut ; & quand il fut monté dans sa Chaire , son maintien superbe me surprit. Le Grand Mogol assis sur son Trône a moins de fierté que n'en avoit ce Pedant , sur qui j'eus toujours les yeux attachés. Il tenoit ses Ecoliers en respect. Ils étoient devant lui dans une crainte continuelle , tant il se montroit sévère & rigoureux à leur égard. Il ne se contentoit pas de se faire craindre & respecter dans sa Classe ; s'il se trouvoit dans la cour du College , & que quelqu'un de ses Disciples , par distraction ou autrement , passât près de lui sans le saluer , il lui crioit d'un ton impératif : Hé , l'ami , où est le chapeau ? Et si l'Ecolier ne lui faisoit pas une réponse qui satisfît sa vanité ,

il ordonnoit à ses Liçteurs, c'est-à-dire , aux Cuistres dont il étoit toujours suivi , de se saisir de l'insolent & de l'entraîner dans sa Classe où on lui faisoit voir que sa culotte ne tenoit qu'à un bouton.

CHAPITRE IV.

Des progrès qu'il fit d'abord dans les belles-Lettres ; comment son amour pour l'Etude se rallentit ; & du parti qu'il prit après avoir abandonné l'Université.

MALGRE' la severité de ce Professeur , j'étudiai sous lui pendant six mois , & je devins un de ses plus forts Eco-liers. J'employois , à la verité , si bien le tems , que je ne pouvois manquer de faire des pro-

grès dans les belles-Lettres. Je ne me contentois pas de remplir tous mes devoirs de classe, je lisois sans cesse les bons Auteurs, que le Docteur Canizarez avoit soin de me faire entendre, par les doctes Commentaires qu'il me faisoit sur le texte, de maniere que je ne profitois pas moins dans ma Pension qu'au College.

Tout appliqué que j'étois à l'Etude, je ne laissois pas pourtant d'aller quelquefois me promener sur les bords de la Rivieres de Tormes, qui par les agréables détours qu'elle fait, rend les environs de Salamanque charmans. Je prenois ordinairement ce plaisir avec Don Ramirez de Prado, ce grand Ecolier dont j'ai parlé. Il avoit une bonne raison pour préférer ma compagnie à celle des au-

48 HIST. D'ESTEVANILLE.
tres Etudians : Il ſçavoit que j'avois de l'argent. Il m'en emprunta même, qu'il me doit encore ; & c'étoit moi qui faisois toujours les frais de nos promenades.

Ce Don Ramirez étoit un garçon qui avoit déjà quelque uſage du monde , quoiqu'il allât encore au College. Il paſſoit les jours de congé , ſouvent même les jours de claſſe , dans certaines maiſons où il apprenoit à vivre. Il avoit fait connoiſſance avec quelques jolies Dames qui vouloient bien ſe donner la peine de le dégourdir , & entr'autres avec la Segnora Dalfa , veuve d'un Docteur en Droit, femme de trente à trente-cinq ans , d'une figure aimable, & d'un eſprit très amuſant. Outre que par elle-même elle n'étoit que trop capable d'attirer

d'attirer des Galans ; il demeurait avec elle une nièce de son mari , appelée Bernardina , qu'on ne pouvoit voir sans l'aimer.

Une après-dînée D. Ramirez me proposa de me mener chez ces Dames, en me disant que rien ne polissoit tant un jeune homme que le commerce des femmes raisonnables & spirituelles. Je me laissai facilement entraîner par un camarade avec qui je vivois dans une étroite liaison , & nous nous rendîmes tous deux à la maison de la Signora Dalfa. On nous y reçut d'une manière qui me fit juger que mon conducteur y étoit sur un bon pied. Les Dames m'accablèrent d'honnêtetés à cause que j'étois son ami , ou plutôt parce qu'ils étoient convenus de cela entre eux pour

n'amorcer. Nous eûmes un entretien de trois heures , dans lequel la veuve brilla fort. Il lui échappa mille faillies très-divertissantes. Pour la nièce , elle parla peu , mais elle me lança des œillades qui me firent encore plus de plaisir que les traits d'esprit de la Tante. Enfin , sans sçavoir ce que c'étoit que l'amour , je devins amoureux de Bernardina qui avoit à peu près mon âge , & qui veritablement pouvoit passer pour une fort jolie personne.

J'étois si occupé de ses charmes en retournant à notre pension , qu'il ne fut pas difficile à Don Ramirez de s'appercevoir que j'avois la tête embarrassée : Seigneur Gonzalez , me dit-il , qui vive de la veuve ou de la fille ? Pour laquelle des deux êtes-vous ? Pour la Niece , lui

répondis-je , quoique la Tante soit toute aimable. Votre franchise , reprit-il , excite la mienne. J'adore la Signora Dalfa. Ainsi nous pouvons suivre l'un & l'autre notre panchant sans contrainte , puisque nous ne sommes point rivaux.

Si je n'eusse pas revû ces Dames , l'Etude me les auroit bientôt fait oublier ; mais quatre jours après , D. Ramirez me dit : J'ai une heureuse nouvelle à vous annoncer. Vous avez plû à Bernardina. Elle l'a dit-elle-même à sa Tante que je viens de voir & qui m'en a fait confidence. Etant votre ami autant que je le suis , je me fais un devoir de vous en avertir , afin que vous profitiez de cette découverte. Si vous pouvez , comme je n'en doute pas , entêter cette fille jusqu'à l'obliger

à vous épouser , vous ferez à votre aise le reste de vos jours ; car elle est unique heritiere d'un Oncle maternel qui a des biens immenses , & qui n'a que deux enfans très-infirmes. Faites-lui donc bien la cour. Dès demain je vous remenerai chez elle. Tout ce qui me fâche , ajoutait-il , c'est que je n'ai pas le sou. Si j'avois de l'argent , je ferois préparer une petite collation. Les femmes trouvent bon que les hommes fassent pour elles ces sortes de dépenses , & il y en a même qui y sont si sensibles , que le bonheur de leurs Amans y est quelquefois attaché.

J'interrompis en cet endroit mon camarade avec précipitation : Hé , mon ami ! m'écriai-je , l'argent dont nous avons besoin pour régaler nos Maî-

treffes est tout prêt. J'ai encore quelques doubles-pistoles qui ne doivent rien à personne qui vive. En effet mon hydropique étoit mort. En même-tems je tirai de ma bourse deux doublons que je donnai à Don Ramirez en lui demandant si cela suffiroit. Sans doute, me répondit-il. Allons doucement, je vous prie. Je vois bien, mon petit Cadet, que vous êtes trop genereux. Je veux mettre un frein à votre humeur prodigue. Laissez-moi ménager vos espèces. Je me charge du soin de faire aprêter une collation qui, grace à mon œconomie, vous coûtera peu & vous fera beaucoup d'honneur.

J'aurois bien dû dans cette occasion me servir du fil & de l'aiguille dont mon hôte de Molina m'avoit fait present ;

54 HIST. D'ESTEVANILLE,
mais bien loin de croire que
j'employois mal mes doublons ,
je sçus bon gré à mon Cama-
rade d'avoir imaginé cette par-
tie de plaisir.

Nous retournâmes donc chez
les Dames , qui me firent enco-
rè plus de politesses que la pre-
miere fois. Elles affecterent une
grande surprise , lorsqu'on nous
apporta les rafraîchissemens que
Don Ramirez avoit fait prépa-
rer & qui consistoient en quel-
ques corbeilles de fruits, accom-
pagnés de plusieurs sortes de
liqueurs tant chaudes qu'à la
glace. Mes enfans , nous dit la
Segnora Dalfa , faisant la fâ-
chée, vous voulez-bien que je
vous gronde d'avoir fait une pa-
reille dépense. Vous êtes de
jeunes-gens. Vous ne devez pas
avoir plus d'argent qu'il ne vous
en faut ; & je vous conseille de

le menager. Madame , lui répondit mon ami , ce n'est pas moi qui vous régale , c'est le Seigneur Gonzalez , qui Dieu merci , est assez riche pour donner tous les jours de semblables collations sans s'incommoder. Il n'a ni pere ni mere. Maître de ses actions , il jouït de son bien. Il est dans le cas où voudroient être presque tous les Enfans de famille.

Je pris à mon tour la parole , & dis aux Dames que ce qu'il m'en coûtoit pour ces fruits & ces liqueurs n'étoit qu'une bagatelle qui ne méritoit pas qu'elles y fissent la moindre attention. Là-dessus le Seigneur de Prado se mit à faire l'éloge de ma generosité d'une façon si outrée , qu'il falloit que je fusse comme je l'étois , sans experience , pour ne pas remar-

56 HIST. D'ESTEVANILLE,
quer qu'il s'entendoit avec ces
deux Nymphes ; & que leur
dessein étoit de me ruiner. Ce
qui ne manqua pas d'arriver
peu de tems après ; car deve-
nant de jour en jour plus épris
de Bernardina, je lui fis tant de
presens, & donnai chez elle tant
de repas qu'il y parut à ma bour-
se. Mes doublons disparurent
les uns après les autres, & ma
bague s'en alla chez le Jouail-
lier.

Je n'avois plus guere d'ar-
gent de reste, quand le Docteur
Canizarez s'appercevant que je
me dérangeois furieusement ; &
craignant que je ne me misse
hors d'état de lui payer à l'ave-
nir les quartiers de ma Pension,
me demanda celui qui couroit,
& qui étoit sur le point de fi-
nir. Piqué de sa défiance, quoi-
qu'elle fût très-juste, je le satis-

fis à l'heure-même fierement, & fortis de sa maison dès ce jour-là pour aller demeurer ailleurs, sans attendre la fin du quartier. Je me retirai dans une chambre garnie que je loüai dans un endroit de la Ville fort éloigné de l'Université. Là, voyant qu'il ne me restoit plus que quatre pistoles de tout le bien que j'avois possédé, je pris la résolution vigoureuse d'abandonner mes Etudes & mes galanteries que je ne pouvois plus continuer. L'Amour m'avoit déjà détaché du College, & la Pauvreté me guérit de mon amour. Je ne voulus plus revoir le traître Don Ramirez ni les deux friponnes, qui de concert avec lui, m'avoient fait dépenser mes especes. En rompant tout commerce avec eux, je me sentis en quelque sorte

consolé de n'avoir plus d'argent, comme si ne les ayant pas pour témoins de ma misere, j'eusse été moins miserable.

Un matin en sortant de l'Eglise S. Etienne, mon Patron, je rencontrai un Laquais qui portoit une assez belle Livrée, & qui me salua. Je ne le remis pas dans le moment; mais après l'avoir bien considéré, je le reconnus pour un de mes camarades de Classe : Comment, lui dis-je, Mansano, vous avez donc aussi-bien que moi fait faux-bond à l'Université. N'auriez-vous point eu par hazard quelque démêlé avec le Licencié Hostigador? Justement, me répondit-il. C'est ce Tyran de Troisième qui est cause que j'ai dit adieu aux Muses. Cet inflexible Regent, pour me punir d'avoir fait une seule fois

L'Ecole buissonniere , après m'en avoir fait demander pardon en pleine Classe , a voulu me faire fouïeter pour contenter sa passion dominante. J'ai résisté. Les Ministres de sa Justice sont venus. Nous nous sommes collectés. Mais que pouvoit ma valeur dans un combat si inégal ? Je leur ai donné des coups de poing sur le visage & des coups de pied dans les jambes , & il me les ont rendus avec usure en coups de fouïet.

Depuis ce jour-là , poursuivit-il , je n'ai point été au College , & trouvant une occasion de n'être plus à charge à mes Parens , qui ne sont pas riches , j'ai accepté une place de Laquais chez l'Evêque de cette Ville , qui est un Prélat de grand mérite & de bonne maison : aussi vit-il en vrai Prince de l'Eglise.

60 HIST. D'ESTEVANILLE,
Son Palais est toujours rempli
de Seigneurs, & l'on y fait une
chère angelique. Les mets
qu'on sert sur sa table dans un
seul repas, suffiroient pour nour-
rir tout un Hôpital pendant trois
jours. L'heureuse condition que
celle de ses Domestiques ! Ils
ne font que joüir, boire, man-
ger, dormir ; & quand ils ont
passé neuf ou dix années dans
une si douce servitude, Mon-
seigneur les établit & en fait
des fouches d'honnêtes-gens.

Je félicitai Mansano sur son
poste, & lorsque nous nous fû-
mes séparés, je tombai dans une
profonde rêverie. Je me repré-
sentai le bonheur de ce Gar-
çon, & je me repentis de ne
lui avoir pas témoigné qu'il me
feroit plaisir, s'il pouvoit me
faire entrer sur le même pied
que lui au service de son Maî-

tre. Ma vanité eut beau me dire , que le fils d'un Docteur en Medecine devoit avoir de plus nobles sentimens , l'indigence inévitable & prochaine dont j'étois menacé , si je ne me déterminois à servir , m'en fit former le dessein. J'allai dès le jour suivant à l'Evêché demander Mansano , qui ne sçut pas plutôt le motif de ma visite , qu'il me dit : Notre Prélat a tout son monde ; mais il faut un Laquais à son neveu Don Christoval de Gaviria , qui demeure avec lui dans ce Palais. Je parlerai pour vous au Majordome de Sa Grandeur , & je suis sûr qu'à ma priere , il voudra bien vous placer auprès de ce jeune Seigneur. Revenez demain , ajouta-t-il , je vous dirai si vous devez compter sur ce poste, qui seroit fort gracieux

62 HIST. D'ES TEVANILLE ,
pour vous, Don Christoval étant
un des plus aimables Seigneurs
qu'il y ait au monde. Je sou-
haite que la chose réussisse. Je
ferois bien-aïse d'être Com-
menfal de l'Evêché avec un
homme dont j'ai été Camarade
au College.

Je ne demeurai point en reste
de politesse avec Mansano.
Quoique je n'eusse pas fréquen-
té long-tems la Segnora Dalfa
& sa Nièce, j'avois si bien pro-
fité de leurs entretiens, que je
sçavois déjà faire des compli-
mens. J'attendis avec inquié-
tude le succès de cette négocia-
tion, qui fut tel que je le dé-
sirois. Mon ami s'y prit de fa-
çon, qu'il interessa pour moi
le Majordome; & celui-ci me
présenta lui-même à Don
Christoval, qui me reçut à son
service.

CHAPITRE V.

De quelle maniere il servit Don Christoval de Gaviria ; & pour quel trait d'indiscrétion il se fit donner son congé.

APRE'S avoir été près de deux ans Apprentif Chirurgien , & dix mois Auditeur dans une Classe de l'Université , me voici donc devenu Valet d'un jeune Seigneur. Don Christoval , mon Maître , commençoit alors son cinquième Lustre. C'étoit un Cavalier de si bonne mine , & qui avoit des mœurs si douces , que je me sentis naître d'abord de l'inclination pour lui. Il est vrai qu'en me voyant il avoit témoigné que ma personne lui revenoit , &

64 HIST. D'ESTEVANILLE ,
ce témoignage peut-être eut
encore plus de part que sa fi-
gure aux sentimens qu'il m'ins-
pira.

L'Evêque son Oncle , qui
avoit pris plaisir à l'élever lui-
même , l'aimoit tendrement , &
venoit de lui ôter son Gouver-
neur. De sorte que mon Maître
étoit libre d'aller par tout où il
lui plaisoit , sans être obligé de
rendre à personne compte de
ses démarches. Cette liberté
étoit fort de son goût. Aussi en
faisoit-il un très-bon usage. Il
aimoit un peu le beau sexe , &
saisissoit volontiers l'occasion
d'ébaucher une galanterie. Je
composois tout son Domesti-
que avec un vieux Valet-de-
Chambre grave & devot ; &
comme j'étois celui des deux
qui paroissoit le plus propre à
lui servir d'Agent dans ses intri-
gues

gues amoureuses , il m'honora du Caducée. Il auroit pourtant eu besoin d'un furet plus exercé que moi à déterrer des Beautés ; mais apparemment qu'il jugea que j'en vaudrois bientôt un autre , puisqu'il me choisit pour son Confident. Gonsalez me dit-il un jour , je t'ai pris en affection , & pour t'en donner une marque certaine , je veux te découvrir mon cœur.

A ces mots , je fis une profonde inclination de tête pour témoigner que j'étois bien sensible à l'honneur que me faisoit mon Patron , qui poursuivit de cette sorte : Apprends , mon ami , que par l'entremise d'une de ces Vieilles qui vont le Refaire à la main , offrir aux jolies Dames les hommages des hommes , j'ai fait connoissance avec une des plus aimables person-

66 HIST. D'ESTEVANILLE ,
nes de Salamanque. Je ne lui
ai parlé qu'une fois, & je meurs
d'impatience de la revoir. Va
trouver de ma part la Pepita.
C'est ainsi que la Vieille se nom-
me. Voici son adresse , ajouta-
t-il , en me mettant un petit
papier entre les mains. Tu lui
diras que je languis dans l'at-
tente d'une seconde entrevûe
avec la Dame qu'elle m'a fait
connoître.

Je jugeai par ces paroles que
mon Maître devoit être bien
amoureux , & pour conformer
mon zele à la vivacité de sa pas-
sion , je courus , je volai chez
la Pepita , qui demeuroit dans
un Cul-de-Sac tout auprès des
Cordeliers. Pour vous faire une
fidelle image de cette vieille
Sorciere , vous n'avez qu'à
vous représenter une femme de
soixante - douze ans pour le

moins , haute de trois pieds & demi , qui n'a que la peau & les os , avec de petits yeux plus rouges que du feu , & une bouche dont la lèvre inferieure s'éleve de façon qu'elle couvre celle de dessus. C'est le portrait de la Pepita. Elle me reçut dans une Salle basse , qui toute obscure & mal propre qu'elle étoit , ne laissoit pas d'être souvent l'asile des Amours & des Plaisirs.

Lorsque j'eus exposé ma commission , l'obligeante Vieille me dit : Mon enfant , vous pouvez assurer le Seigneur Don Christoval qu'il verra ce soir ici la Dame qu'il aime , quoique cela ne soit pas sans difficulté , puisqu'il s'agit de tromper un frere qui veille sur la conduite de sa sœur , & dont il n'est pas facile de surprendre la

68 HIST. D'ESTEVANILLE ,
vigilance. C'est ce que mon
Maître a bien prévu ; lui répon-
dis-je , en lui présentant une
bourse où il y avoit quelques
pistoles ; & voilà ce qu'il m'a
chargé de vous remettre pour
vous aider à lever les obsta-
cles.

Je rejetterois fierement cet
argent , reprit-elle , si je sçavois
que votre Patron n'eût pas des
vûës légitimes ; mais je le crois
trop honnête-homme pour en
avoir d'autres , & dans la bonne
opinion que j'ai de lui , je veux
le servir. Il aura demain un se-
cond entretien avec sa Maî-
tresse. Allez lui porter cette
nouvelle , & me laissez ache-
ver mon Rosaire , que je disois
quand vous êtes entré. Adieu
mon poulet , ajouta-t-elle , en
me passant une de ses griffes
seches sous le menton , que vous

me paroissez gentil ! Si je n'a-
vois que quinze ans , par sainte
Agnès , je vous prendrois pour
mon Mari !

Je n'eus pas sitôt rendu comp-
te de mon ambassade à Don
Christoval , que pour étourdir
sans doute ma vertu sur l'em-
ploi délicat que son amour me
donnoit , il me fit present d'u-
ne dizaine de pistoles , en m'as-
surant que je ferois mes affaires
en faisant les siennes. Ce qui fut
cause que je résolus de préférer
déformais le rôle de Confi-
dent à celui d'Amoureux , puis-
qu'on se ruinoit en jouant le
dernier , & qu'on pouvoit s'en-
richir en faisant l'autre. Mon
Maître trouva les heures bien
longues jusqu'à ce que celle du
Berger fût arrivée. Alors nous
nous glissâmes tous deux à la
faveur de la nuit dans la mai-
son de la Pepita.

L'Heroïne du Rendez-vous y étoit déjà. Je ne la vis point lorsque j'entrai ; car au lieu de suivre mon Patron dans la Salle où elle l'attendoit, je demeurai avec la Vieille dans une espece d'Antichambre, qui n'en étoit séparée que par une simple cloison de sapin , & d'où j'entendois plus de la moitié de ce que les Amans se disoient. Je prêtai une oreille attentive à leurs discours , & j'y pris d'abord quelque plaisir ; mais comme il me sembla reconnoître la voix de la Dame , & qu'après l'avoir assez long-tems écoutée, je ne doutai plus que ce ne fût celle de Bernardina, je me troublai, & sentis naître des mouvemens de fureur , que la raison toutefois me fit dévorer. Que la Coquette, disois-je, aime Don Christoval & mille autres en-

core , que m'importe ? Je suis détaché d'elle. Ses mœurs ne doivent plus m'intéresser.

Dans le fond de mon ame j'enrageois de voir qu'une fille qui avoit toujours fait la réservée avec moi, jouât ainsi le personnage d'une misérable Aventuriere. Dans le dépit que j'en avois , je résolus de me montrer à elle dans le moment qu'elle sortiroit. Je me trouvois soulagé en me représentant la confusion que je m'imaginois qu'elle auroit de m'avoir pour témoin de sa mauvaise conduite. En un mot, j'espérois jouir de sa honte; mais je me flattai d'une fausse esperance. J'eus beau m'offrir aux yeux de Bernardina , bien loin d'être déconcertée par ma présence , elle paya d'audace , & ne faisant pas semblant de me connoître , elle sortit avec

72 HIST. D'ESTEVANILLE,
une effronterie qui me rendit
immobile d'étonnement.

Quand nous fûmes de retour
au logis , mon Maître & moi .
ce Cavalier se mit à me vanter
sa bonne fortune , & lorsqu'il
crut n'avoir rien oublié de tout
ce qu'il en pouvoit dire d'avan-
tageux , je pris la parole : Je
suis ravi , lui dis-je , que vous
soyiez si satisfait de Bernardina.
Je vous en félicite. Comment
Bernardina , s'écria-t-il. Hé ! qui
t'a dit que cette Dame se nom-
me ainsi ? Est-ce que tu la con-
noîttois ? Parfaitement , lui ré-
pondis-je , aussibien que la Se-
gnora Dalfa sa Tante , qui selon
toutes les apparences , ne vaut
pas mieux qu'elle. Enfin , je
fçais ce qu'elles sont l'une &
l'autre ; & si je ne les eusse ja-
mais vûës , je n'aurois pas au-
jourd'hui l'honneur d'être votre
Valet.

Valet. Gonzalez , repliqua-t-il , parle-moi , je te prie , sans énigme. Il n'y a point d'énigme là-dedans , lui repartis-je. Rien n'est plus clair. J'ai reconnu dans la personne que vous venez d'entretenir , Bernardina , Nièce d'un vieux Jurisconsulte, qui est mort , & dont la Veuve tient ménage avec elle. J'ai fréquenté pendant trois mois ces deux Princeffes , qui m'ont fait manger une centaine de pistoles que je destinois à continuer mes Etudes. Mais ce qu'il y a de plus defagréable pour moi, c'est que Bernardina , cette Mignone , qui va sans façon chez la Pepita , s'est moquée de moi pour mon argent.

Je prononçai ces derniers mots avec une agitation qui fit rire Don Christoval. Charmé des rigueurs dont je me plai-

74 HIST. D'ESTEVANILLE ;
gnois , il feignoit d'entrer dans
ma peine : Le pauvre Garçon ,
disoit-il d'un air railleur ! En
verité , Bernardina auroit dû
en user mieux avec un homme
qui filoit pour elle le parfait
Amour. La première fois que
je la reverrai , je t'assure , Gon-
zalez , que je lui en ferai des
reproches. Je laissai mon Maî-
tre , ne pouvant l'en empêcher ,
s'égayer tant qu'il lui plut à mes
dépens , bien persuadé qu'il
viendrait un tems où il se re-
pentiroit à son tour de s'être
attaché à une pareille Dame.
C'est un plaisir que j'aurois eu
infailliblement , si j'eusse servi
ce jeune Seigneur cinq ou six
mois de plus ; mais par l'ordre
immuable des Destinées , ou si
vous voulez , par mon impru-
dence , je me fis chasser de
l'Evêché deux jours après , ainsi
que je vais le raconter.

Il venoit ordinairement dîner au Palais Episcopal des Gentils-hommes , des Comtes & des Marquis. Ce qui suppose qu'on voyoit-là bien des Originaux. Il en arriva un dont la folie étoit de cracher , comme on dit , du latin à tout propos. C'étoit un vieux Commandeur , dont on pouvoit appeller la Tête une Bibliotheque mal rangée. Il avoit lû au Collège les Poëtes Latins dont il avoit retenu quantité de Vers. Il citoit sans cesse Virgile , Horace , Ovide , Perse , Tibule & Juvenal. Il est vrai qu'il confondoit quelquefois ces Auteurs ; & ce jour-là entre autres , pour son malheur & pour le mien , il s'avisa de rapporter un endroit d'Horace pour un endroit de Perse. J'étois présent. Je servois avec les Laquais de l'Evêque.

76 HIST. D'ESTEVANILLE,
M'appercevant que le Com-
mandeur se trompoit , au lieu
de coudre ma bouche , je me
laissai aller à ma vivacité natu-
relle , & faisant entendre ma
voix : Monsieur , dis-je à ce
Seigneur , avec votre permis-
sion , les Vers que vous venez
de citer ne sont pas de Perse ,
comme vous vous l'imaginez ,
ils sont d'Horace. Je n'eus pas
lâché ces paroles , que le Com-
mandeur , me regardant de tra-
vers , me répondit d'un air fu-
rieux & méprisant : Tais-toi ,
faquin. Il ne convient pas à un
Laquais de me reprendre. Pour-
quoi , lui répliquai-je ? Comme
Laquais , je vous donne à boi-
re , & comme homme de Let-
tres je vous reprends.

Toute la Compagnie qui
n'étoit déjà que trop disposée à
rire , ne put s'empêcher d'écla-

ter à cette Saillie , qui ne fit qu'irriter la colere du Commandeur. Il demanda justice de mon insolence, & sur le champ Dom Christoval m'ordonna de me retirer. J'obéis , croyant que j'en ferois quitte pour ne plus paroître devant ce mauvais rapporteur de passages ; mais mon Maître me dit le soir d'un air affligé : ami , Gonzalez , je suis très-mortifié de la scene qui s'est passée tantôt. Tu aurois beaucoup mieux fait de retenir ta langue , que de montrer si mal à propos que tu sçais ton Horace. Par ce trait d'indiscretion tu t'es banni toi-même de l'Évêché. Nous ne pouvons plus te garder , après l'affront que le Commandeur s' imagine avoir reçu de toi , & que dans le fond il méritoit bien , pour ses continuelles citations latines.

C'est un Parent que mon Oncle , l'Evêque de Salamanque , & moi nous devons ménager , pour plusieurs raisons. C'est un Mortel d'un caractère singulier , & si chatoüilleux sur le point d'honneur , que si je ne me défaisois pas de toi , il ne me le pardonneroit de sa vie. Je suis donc dans la triste nécessité de te congédier , quoique je t'aime. Mais pour t'en consoler , poursuivit-il , reçois ces trente pistoles que je te donne. Avec ce petit secours tu pourras subsister jusqu'à ce que tu trouves une nouvelle condition.

En prononçant ces derniers mots , il me mit entre les mains une bourse où étoient les trente pistoles bien comptées. Je n'eus que des remercimens à faire au Seigneur Don Christoval , & ne pouvant imputer qu'à moi seul

ma disgrâce , je fortis de l'E-
vêché après y avoir laiffé mon
habit de Laquais & repris ce-
lui d'Ecolier.

CHAPITRE VI.

*Ce que devint Estevanille après
avoir été congedié par Don
Christoval ; & par quel ha-
zard il passa au service du Li-
cencié Salablanca , Doyen de
la Cathedrale de Salamanque.
Caractère singulier de cet Ec-
clesiastique.*

JE retournai dès ce soir là-
même à ma chambre garnie,
que je louai sur nouveaux frais ,
en attendant qu'il s'offrît une
occasion de servir quelque
bon Maître. J'avois pris goût
à la Servitude , parce que je

G iij

80 HIST. D'ESTEVANILLE,
n'en connoissois encore que les
agrémens. J'allois dîner & sou-
per tous les jours dans une Au-
berge qui étoit dans mon voisi-
nage , & où je mangeois en
bonne Compagnie. Il venoit là
des Ecclesiastiques & entre au-
tres un Chantre de la Cathe-
drale.

Je fis connoissance avec ce
dernier , qui se nommoit Va-
negas. C'étoit un gros garçon
de vingt-huit à trente ans , un
réjoüi , dont l'humeur étoit si
conforme à la mienne , que
nous nous plûmes l'un à l'autre
dès la première vûë : Peut-on
vous demander , me dit-il un
jour , ce que vous faites à Sa-
lamanque ? J'y suis , lui répon-
dis-je , sans occupation presen-
tément. Il n'y a pas huit jours
que j'étois Laquais du Seigneur
Don Christoval , Neveu de l'E-

vêque de cette Ville ; mais deux ou trois Vers d'Horace m'ont fait donner mon congé. Cela peut-il être , s'écria le Chantre étonné ? Apprenez-moi , je vous prie , cette aventure. Je la lui racontai , & quand je lui dis les paroles qui avoient excité le courroux du Commandeur, il fit trembler toutes les tables qui étoient dans la salle , en riant à gorge déployée ; car il avoit naturellement la voix si grosse , qu'on croyoit entendre une pedale lorsqu'il parloit , rioit ou chantoit. Après s'être bien épanoui la rate , il prit un air sérieux , & m'assura qu'il n'épargneroit rien pour me trouver un bon poste.

Il ne le chercha pas inutilement : Ami Gonzalez , me dit-il peu de jours après , je vous ai déterré une condition , que je

82 HIST. D'ESTEVANILLE ;
préfererois à celle que vous venez de quitter. Le Licencié Salablanca , Doyen de notre Chapitre , a besoin d'un Domestique , qui soit tout ensemble , son Laquais & son Secrétaire. Je me suis imaginé que vous ne vous acquitteriez point mal de ces deux emplois. Je les remplirai , sans doute , à merveilles , lui répondis-je ; vous n'avez seulement qu'à m'apprendre de quel caractère est le Doyen. C'est un homme , repliqua-t-il , d'une piété solide , quoiqu'il ne se pare point de cet extérieur austère qu'ont ordinairement les Devots. C'est un Prêtre de cinquante-cinq à soixante ans , tout uni , affable & debonnaire. Pour peu qu'il vous voye attaché à lui , il vous donnera sa confiance ; & vous ferez peu à peu vos petites affai-

res dans sa maison. Nous irons, poursuivit-il, le voir à l'issue de notre dîner. Je veux dès ce jour vous placer auprès de ce vénérable Ecclesiastique, qui possède plus de mille écus de rente en Benefices.

Vanegas en effet, au sortir de notre Auberge, me conduisit à une petite maison où demouroit le Licencié Salablanca : Seigneur, dit-il à ce Doyen, je vous amène le jeune homme dont je vous ai parlé. Estevanille Gonzalez est un enfant de famille, un orphelin que la fortune réduit à servir. Il a fait sa Troisième d'une manière brillante à l'Université. Il est plein d'honneur, d'esprit & d'intégrité. Vous aurez un trésor dans ce garçon-là. Je suis son répondant. Il n'en pouvoit trouver un meilleur, lui dit le Doyen, & comme c'est un vrai present

84 HIST. D'ESTEVANILLE;
qu'un bon Domestique, je vous
suis redevable de m'offrir celui-
ci que je reçois d'autant plus
volontiers, que sa physionomie
me revient. Le Chantre fort
satisfait d'avoir réüffi dans son
entreprise, prit congé du Li-
cencié avec lequel il me
laissa.

Hé bien, mon ami, me dit
alors mon nouveau Patron,
nous allons donc tous deux
vivre ensemble? Le Ciel en soit
loué! Je crois que tu n'ignores
pas ce que les Serviteurs doi-
vent à leurs Maîtres. De mon
côté, je sçais ce que les Maî-
tres doivent à leurs Serviteurs.
Remplissons l'un & l'autre scru-
puleusement nos devoirs, c'est
le moyen de nous accorder;
regarde-moi comme ton Pere,
& je te regarderai comme mon
Fils. A ces mots, je me jettai à
ses pieds, en lui protestant, que

je n'épargnerois rien pour mériter ses bontés. Il me fit relever, & changeant de discours : Gonzalez , me dit-il , tu n'es plus dans un Palais Episcopal. Tu as passé d'une extrémité à l'autre. Tu ne fers présentement qu'un Prêtre du second Ordre. Tu ne verras point regner sur ma table la délicatesse & l'abondance. Un potage me suffit avec un bouilli pour mon dîner, & le soir je me contente d'un simple plat de rôti. Le Licencié m'ayant ainsi parlé , me dit d'aller chercher mes hardes, & de les faire apporter chez lui : ce qui fut exécuté en moins de deux heures de tems.

Je trouvai à mon retour le Doyen qui soupoit à son petit couvert dans une salle , en s'entretenant d'un air familier avec deux Domestiques qu'il avoit ,

86 HIST. D'ESTEVANILLE,
& qui se tenoient debout devant lui. L'un étoit son Cuisinier , petit homme vieux & bossu , & l'autre sa Gouvernante , que son grand âge & sa laideur rendoient très-canonique. Je me mêlai à la conversation. Puis pour commencer à m'acquitter de mes fonctions de Laquais , je m'approchai d'un Buffet sur lequel il y avoit une bouteille de Vin de Portugal , avec un verre & une caraffe d'eau , & toutes les fois que mon Maître demandoit à boire , je lui portois sur une soucoupe son verre que je remplissois en Echançon qui avoit fait son apprentissage en très-bon lieu. Le plat de rôti dont il se contenta ce soir-là , fut une épaule de mouton , dont il mangea fort peu. Après quoi il monta dans sa chambre , pour nous laisser dans la salle souper

en liberté, le Cuifinier, la Gouvernante & moi.

J'eus bientôt fait connoiffance avec ces deux Domestiques ; & dans l'entretien que nous eûmes enfemble , je ne manquai pas de leur donner occasion de dire ce qu'ils penfoient du Doyen : Quel bonheur , leur dis-je , mes amis , d'avoir un Parron tel que le nôtre ! quel air de bonté ! vous parle-t-il toujours avec douceur comme il a fait ce foir ? n'a-t-il jamais de fantaisies , de caprices , de mauvais momens ? Non , répondit le petit Boffu. Il n'a point d'inégalités. Il est bien vrai que de tems en tems il paroît fombre & rêveur ; mais cela ne dure guere , & fes Valets n'en patiffent point. J'ai fervi , continua-t-il , d'autres Devots qui n'étoient pas d'un fi bon carac-

88 HIST. D'ESTEVANILLE,
tère , & Dieu sçait ce que j'ai
souffert chez un Chanoine de
Toledo , quoiqu'il fût homme
de bien. Il étoit né si violent ,
qu'il me jettoit mes fricassées à
la tête , quand il y trouvoit trop
de poivre ou de sel. Grace au
Ciel , dit alors la Dame Leo-
nelle , ainsi se nommoit la Gou-
vernante , le Seigneur Licencié ,
notre Maître , n'a point de dé-
fauts. On l'accuse seulement
d'être un peu avare ; mais quoi-
que ce soit un homme d'Eglise ,
on peut s'y tromper. Au lieu de
thésauriser , comme on se l'ima-
gine , il donne peut-être son ar-
gent en secret aux pauvres ; &
c'est la bonne maniere. Il vaut
mieux faire du bien en cachette
qu'à son de trompe.

Ils ajouterent à ces discours
plusieurs autres , qui me firent
comprendre , que j'avois pour
Patron

Patron un bon Israélite , chez qui je vivrois fort doucement. Lorsque nous eûmes soupé , ce qui fût bientôt fait , l'épaule de mouton n'ayant pû amuser fort long-tems trois personnes de bon appétit , je montai à la chambre de M. le Doyen , où je le trouvai à genoüil devant un grand Crucifix d'yvoire , qui étoit dans un quadre d'ébene , sur un fond de velours noir. Il se leva dès qu'il eut achevé sa Priere , & comme je m'aperçus qu'il se dispoſoit à ſe coucher , je me mis en devoir de l'aider à ſe deſhabiller , en le priant de m'excuser , ſi n'étant pas encore dans l'habitude de ſervir , je ne m'en acquittois pas avec toute l'adreſſe que j'aurois ſouhaité d'avoir. Je n'étois pourtant pas ſi mal-à-droit que je le faiſois , puisſque Don Chriſ-

90 HIST. D'ESTEVANILLE,
toval s'étoit fort bien accom-
modé de mon service.

Là-dessus le Licencié me fit des questions sur ma Famille , & jugeant par mes réponses que je n'étois pas né pour être Valet , il parut s'attendrir sur mon sort : Infortuné Gonzalez , me dit-il , que je vous plains d'avoir perdu de si bonne - heure les auteurs de votre naissance ! Sans ce malheur , vous ne seriez pas dans un état servile. Cependant , puisque le Ciel le veut ainsi , mon enfant , il faut vous soumettre , sans murmure à ses volontés ; pour moi , continuait-il , je prétends adoucir , autant qu'il me sera possible , la rigueur de votre servitude , & vous traiter de façon , qu'à peine sentirez-vous que vous avez un Maître.

Je fus enchanté de ces paro-

les, qui m'inspirerent tout à coup tant de zèle & d'inclination pour le Doyen, que je me ferois fait hacher pour lui. Ce qui prouve bien que c'est la faute des Maîtres, quand leurs Domestiques ne les aiment point. Je me sentis si pénétré, par avance, des bontés qu'il promettoit d'avoir pour moi, que je lui tins des discours dont le désordre lui fit connoître, que si je manquois d'éloquence, du moins j'avois du sentiment. Il me frappa doucement sur l'épaule, & me dit en souriant : Va, mon ami, va te coucher. J'ai tout lieu de croire que nous nous accommoderons fort bien l'un de l'autre. Ton prédécesseur, poursuivit-il, n'avoit que quinze pistoles de gages, je t'en donnerai vingt, pour te marquer avec quelle satisfaction je te prens à mon service.

H ij

Je laissai mon Doyen se mettre au lit. Ensuite je me retirai dans un petit cabinet voisin, dont il faisoit sa garde-robe, & où il y avoit un grabat qui ressembloit assez à celui de ma Pension. C'étoit-là mon gîte. Je ne dormis guere cette nuit, & pour faire voir, que la paresse n'étoit pas mon vice, je fus sur pied dès la pointe du jour; de sorte que quand mon Maître, qui se levoit ordinairement de grand matin, m'appella, je me présentai tout habillé devant lui, & prêt à recevoir ses ordres. A ce que je vois, me dit-il, vous n'êtes pas homme à dormir la grasse matinée. Je vous en estime davantage. Ecoutez, ajouta-t-il, en me mettant un Papier entre les mains, pour commencer à vous montrer que je veux vous faire en-

trer dans mes affaires secrettes ; voici une quittance de deux cens écus que je vous confie. Portez-la toute à l'heure de ma part au Seigneur Don Juan de Barros , Receveur general de notre Chapitre. Il vous comptera l'argent. Je sortis avec la quittance , & fis ma commission de maniere que le Licencié fut très-content de moi. Il me le témoigna, & je lui devîns plus cher de jour en jour.

Il y avoit déjà près d'un mois que je demeurois chez lui , lorsqu'un soir en soupant , il tomba dans une profonde rêverie. Au lieu de s'entretenir , selon sa coutume , & de rire avec ses trois Domestiques , il garda le silence pendant qu'il fut à table. Nous eûmes beau , deux ou trois fois , lui adresser la parole , il ne nous répondit que par des

94 HIST. D'ESTEVANILLE ,
soupirs. Enfin , on eût dit qu'il
étoit la proie de quelque secret
déplaisir , tant il paroissoit ac-
cablé de tristesse. Il ne mangea
presque point ce soir-là , & me
dispensant de l'aller deshabiller,
il monta dans sa chambre , où
il s'enferma. Voilà , sans doute ,
dis-je au petit Cuisinier , un de
ces tems malheureux dont vous
m'avez une fois parlé. Oïii , me
répondit-il. Vous voyez comme
notre Patron est quelquefois
different de lui-même. Mais ce
sont des nuages qui passent. Dès
demain vous le reverrez dans
son humeur ordinaire.

Persuadez que cela seroit ainsi,
nous demeurâmes tous trois dans
la salle, où nous soupâmes gaye-
ment. Après quoi nous gagnâ-
mes nos grabats. J'étois déjà
étendu sur le mien , & le som-
meil se préparoit à fermer mes

yeux , quand je crus entendre la voix de mon Maître. J'écoutai avec toute l'attention dont j'étois capable , & je ne pus douter que ce ne fût lui , qui se promenant à grands pas dans sa chambre , faisoit des monologues sur l'inquiétude qui le travailloit. Envain je prêtai une oreille attentive pour les oïir plus distinctement , je ne faisis que quelques paroles , par lesquelles je jugeai que c'étoit la délicatesse de sa conscience qui troubloit son repos. J'entendis même le bruit comme de plusieurs coups de discipline que se donna le Devot , non probablement sans connoissance de cause , & toute la nuit il ne cessa de parler , de se foïetter , de se tourmenter.

Aussi-tôt que le jour parut , il sortit sans rien dire , & s'en alla

96 HIST. D'ESTEVANILLE,
dans la Ville d'où il revint trois
heures après avec un air de gaye-
té, qui me surprit d'autant plus,
que je m'attendois à le revoir
plus chagrin. Il me fit monter
avec lui dans sa chambre. Il en
ferma la porte, & me dit : Oh
çà, Gonzalez, il faut que je te
fasse part de ma joye. Je veux
que tu sois le dépositaire de mes
secrets. Apprends que j'ai rem-
porté une victoire importante &
glorieuse. Vous voulez bien,
Monsieur, lui répondis-je, d'un
air aussi gai que le sien, que je
m'en réjoüisse avec vous, quoi-
que je ne sçache point encore
en quoi elle consiste. J'ai vain-
cu, reprit-il, j'ai atterré le Dé-
mon de l'avarice. J'avois amas-
sé trois cens écus. Je les gardois
soigneusement dans mon coffre.
Mon cœur y étoit attaché; mais
le Pere Celeste a eu pitié de son
serviteur.

serviteur. Il m'a prêté son assistance. Je viens de jeter tous ces écus dans un tronc de l'Hôpital ; & par là je me suis délivré d'un pesant fardeau qui m'accabloit.

Vous vous imaginez bien que je ne fus pas peu étonné d'entendre ce discours , qui me fit prendre le Licencié pour un fou. Il s'en apperçut ; & pour me faire juger de lui plus sainement , il poursuivit de cette sorte : Tu sçauras , mon ami , que je suis né avare. J'ai pour l'argent une passion que la sévérité de ma morale combat sans cesse sans pouvoir la détruire. Je suis tranquille quand je ne possède rien que ce qui m'est nécessaire pour la nourriture & l'entretien de mon Domestique. Au contraire, sitôt que je me vois du superflu, j'oublie qu'il appartient aux pau-

vres. Je l'enferme, je le cache, j'en fais mon idole, ma cupidité se rallume, j'entasse pieces sur pieces; enfin je cede à ma fureur. Néanmoins quoique l'avarice m'ait vaincu, elle ne jouit pas paisiblement de ma défaite, La Charité vient bien-tôt troubler son triomphe, & lui disputer la proie dont elle est saisie. C'est alors que je sens dans mon cœur d'étranges combats qui me plongent dans une affreuse mélancolie, & dont le succès pourroit devenir favorable au vice, si le Ciel ne venoit au secours de la vertu; mais graces à la Bonté Divine, j'ai jusqu'ici toujours terrassé mon ennemi.

Lorsque le scrupuleux Doyen, charmé de sa victoire, m'eut parlé de cette façon, il fit éclater de nouveaux transports de joye de s'être si heureusement débarraf-

fé de ses trois cens écus. Ensuite se prosternant devant son Crucifix pour remercier Dieu de lui avoir donné la force de faire une action si vigoureuse ; ce saint Homme , car c'en étoit un véritablement , demeura plus d'un quart d'heure en prière , & me ravit par son air édifiant. Je ne pouvois me lasser de l'admirer. S'étant relevé , il reprit un visage riant , & m'adressa la parole dans ces termes : Gonzalez , tu me vois bien content ; mais je le suis encore plus que je ne le paroïs. Si tu concevois toute la satisfaction intérieure que je sens d'être affranchi de la tyrannie de l'avarice , je suis persuadé que dès ce moment tu suivrois mon exemple ; & je t'y exhorte , mon fils. Si tu as de l'argent dont tu puisses te passer ,

je te conseille , en ami , de le porter à l'Hôpital , pour prévenir le goût que tu pourrois prendre insensiblement pour les richesses.

Je souris à ce conseil , qu'il me donna pieusement , & je ne fus nullement tenté de me défaisir de mes pistoles , quoiqu'un bon Casuiste m'eût fort bien pû chicaner sur leur possession : Monsieur , répondis-je au Licencié , si j'avois un Benefice qui me fournît au-delà de mon nécessaire , je tâcherois de vous imiter , quoique vous me paroissiez un homme inimitable ; mais considerez , s'il vous plaît , que je suis un pauvre garçon sans patrimoine. Je n'ai pour tout bien qu'une vingtaine , peut-être , de pistoles qui me restent de ma dernière condition. Puis-je , sans

imprudence m'en dépouïller ?
 Sçait-on ce qui peut arriver ?
 Si par malheur je venois à vous
 perdre , & que je fusse long-
 tems sur le pavé à chercher un
 nouveau Maître , n'auroit-on
 pas raison de me reprocher d'a-
 voir été charitable mal-à-pro-
 pos. Ce que tu dis , repliqua
 le Doyen , feroit de très-bon
 sens , si les besoins futurs de-
 voient nous embarrasser ; mais
 il ne faut pas que l'avenir nous
 inquiete , ni que la crainte de
 manquer d'argent nous serve
 de prétexte pour frustrer les
 Pauvres de notre superflu.

Mon sévère Patron me tint
 vainement tous ces beaux dis-
 cours , je les écoutai comme
 des chansons ; & les choses en
 demeurèrent-là. Deux mois
 après cette aventure , qu'il me
 défendit de révéler aux deux

autres domestiques , il me renvoya chez le Receveur du Chapitre toucher encore deux cens écus que je lui apportai. Il les mit dans son coffre & les garda pendant trois semaines , sans qu'il en parût occupé. Il ne laissoit pas toutefois de l'être , & peu à peu mon Devot rede-
vint mélancolique. D'abord que je m'en apperçus , je lui dis : Seigneur Licencié, puisque j'ai l'honneur d'être votre confident , je ne crois pas devoir attendre pour vous donner du soulagement , que vous m'appreniez le besoin que vous en avez : Je ne sçais que trop ce qui se passe actuellement dans votre cœur ; l'Avarice & la Charité y sont aux prises , & l'événement de leur combat est incertain. Permettez qu'un fidelle serviteur , qui s'intéresse au re-

pos de vos jours , vous serve de fil pour sortir du labyrinthe où vous vous trouvez.

Oùii , mon cher Estevanille , me répondit tristement le Doyen , je lutte nuit & jour contre un ennemi puissant , & qui semble reprendre de nouvelles forces à mesure que les miennes s'affoiblissent. Aide-moi , si tu peux , à le terrasser. Très-volontiers , Monsieur , lui répartis-je , & nous allons l'abattre toute à l'heure , si vous voulez. Hé ! comment pourrons-nous en venir à bout , dit le Licencié ? Rien n'est plus aisé , lui répondis-je. Remettez-moi dans ce moment ces redoutables especes qui pourroient vous perdre à la fin. Je vais vous en délivrer en les jettant dans ce grand tronc pour les Pauvres , qui est à l'entrée du Monastere de S. Bernard. I i i j

Mon Maître n'applaudit pas tout d'un coup à l'expédient proposé ; mais enfin les réflexions du Devot l'emportèrent peu à peu sur les mouvemens de l'Avare. J'y consens , mon ami , me dit-il , charge-toi de cette commission. Aussi-bien tu m'épargneras quelques peines que j'aurois à souffrir en portant moi-même mon argent. A ces mots , il tira de son coffre un sac , & me le mettant entre les mains : Tien , me dit-il , voici les victimes qu'il faut immoler. Va , mon enfant , cours , vole , & revien promptement m'annoncer que le sacrifice est fait.

Je laissai le Patron dans sa chambre exhaler quelques soupirs , qu'il ne put refuser à mon départ , ou plutôt à l'éloignement des victimes , & je pris

le chemin du Convent de saint Bernard , dans l'intention de faire fidèlement l'emploi dont j'étois chargé. J'y allois de la meilleure foi du monde , & j'aurois indubitablement rempli mon devoir en garçon plein de droiture , si le demon de l'avarice ne fût venu me tenter ; mais de rage , sans doute , d'avoir été vaincu par le Maître , il voulut s'en venger sur le Valet. Il m'arrêta tout court , comme j'étois près d'entrer dans l'Eglise , & me soufflant aux oreilles : Estevanille , me dit-il , où vas-tu , insensé que tu es ? Tu vas porter de l'eau à la riviere. T'imagines-tu que les Hôpitaux manquent de quelque chose ? Tu te trompes , Gonzalez. Ils sont soutenus par les charitez de tant de personnes aisées , que jamais on ne

verra la marmite des Pauvres renversée. Leurs revenus augmentent de jour en jour par les testamens qui se font en leur faveur. Outre cela , leurs biens ne sont pas pillés comme ceux des Grands Seigneurs , par des Intendans fripons ; ils ont pour Économes & pour Administrateurs d'honnêtes gens qui se font un plaisir de se mêler de leurs affaires pour l'amour de Dieu , & d'être désintéressés dans leur administration. Ne jette donc point dans un tronc cet argent que ta bonne fortune te livre aujourd'hui. Garde-le plutôt pour toi. Peut-être en auras-tu bien-tôt besoin. D'ailleurs , puisque le Doyen le destine aux Pauvres , il y en a une partie qui t'appartient. Cela semble en quelque façon rendre ta faute plus légère.

Le Diable , en me suggerant ces mauvaises réflexions , qu'il avoit l'art de me faire trouver bonnes , corrompit mon intégrité. Au lieu d'entrer dans l'Eglise , je marchai vers la grande Place , où pour peu de chose je convertis chez un Changeur mes écus en doublons & en quadruples , que je ferrai facilement dans ma poche. Je retournai ensuite au logis , où le Licencié m'attendoit impatiemment. Réjouïssiez-vous , Monsieur , lui dis-je en l'abordant d'un air gai , l'affaire en est faite. Le poisson est dans la nasse de l'Hôpital. Que votre conscience reprenne toute sa tranquillité. Je suis ravi , me répondit-il , que cela soit terminé. Je t'en remercie. De ton côté , mon enfant , tu dois aussi en être bien-aïse ; car tu as part à cette bonne

108 HIST. D'ESTEVANILLE.
œuvre. J'en ai une joye infinie ;
lui répliquai-je ; & si vous avez
le malheur de vous retrouver
dans la peine dont je viens de
vous délivrer , je me flatte que
vous voudrez bien encore vous
servir de mon petit ministère
pour vous en tirer. Le Doyen
m'assura qu'il n'avoit pas une
autre intention. Cependant
quelques mois après se revoyant
un argent superflu assez consi-
derable, & se sentant tourmenté
par ses scrupules , il eut recours
à un autre moyen pour s'en af-
franchir.

Il acheta une grande quantité
de livres solides , des livres
de Morale & de Theologie,
croyant par cette emplette se
mettre l'esprit en repos ; mais
après avoir fait une méditation
profonde au pied du Crucifix il
m'appella. J'accourus à sa voix ,

& remarquant qu'il étoit plus troublé, plus agité que jamais : Qu'avez-vous , lui dis-je , mon cher Maître ? Auriez-vous encore envie de me faire avoir part à quelque bonne action ? Ah ! Gonzalez , me répondit-il en pouffant un soupir des plus amers, que le Démon est subtil ! Je m'imaginois l'avoir trompé, & c'est lui qui m'a tendu un piège où j'ai donné. Je pensois en achetant tous ces livres , que la charité n'en pourroit murmurer : Quelle illusion ! Ces ouvrages, quoi qu'excellens , me sont inutiles. Je ne lis point. J'employe presque tout mon tems à la priere. Pourquoi donc, misérable que je suis, ai-je fait un pareil achat ? Combien aurois-je soulagé de pauvres avec l'argent que m'ont coûté ces livres, qui ne sont dans ma cham-

bre qu'un vain ornement.

Ce trop charitable Doyen se sentoit si mortifié d'avoir fait une dépense qui lui paroissoit coupable, qu'il ne pouvoit s'en consoler. Les confidens quelquefois donnent de bons conseils : Monsieur, lui dis-je, il me semble que votre faute n'est pas irréparable. Il n'y a, sauf votre meilleur avis, qu'à faire porter tous ces livres chez le Libraire qui vous les a vendus. Il les reprendra moyennant un honnête profit, & j'irai sur le champ porter à l'Hôpital l'argent que nous en retirerons. J'approuve ce conseil, s'écria le Licencié. C'est le Ciel, Gonzalez, qui vient de te l'inspirer, & je le veux suivre tout à l'heure.

En même tems, il m'ordonna d'aller chercher deux Portefaix ; ce que je fis avec un empresse-

ment dont il n'est pas besoin de dire la cause. Ce qui me déplut, c'est que le Patron voulut venir avec nous chez le Libraire, qui étoit justement ce vieux borgne qui sçavoit si bien enseigner les bonnes Pensions. Quoique les Marchands ne soient pas trop aises qu'on leur rapporte une marchandise qu'ils ont vendue, il reprit la sienne fort obligeamment, & rendit au bon Doyen cent cinquante écus de deux cens qu'il avoit reçûs de lui, se contentant du reste, tant pour se dédommager d'avoir perdu l'occasion de se défaire desdits livres, que pour l'interêt des jours qu'ils avoient été hors de sa Boutique.

Je mis promptement la main sur les especes qui nous revenoient. Je les ferrai dans un sac que nous fournit gratuitement

le Libraire ; & quand nous fûmes dans la rue , je dis à mon Maître qu'il pouvoit s'en retourner au logis , où je le rejoindrois en peu de tems. Il me répondit , qu'il vouloit m'accompagner : Comment donc , Monsieur , lui repliquai-je : Est - ce que vous vous défiriez de votre serviteur ? Le Ciel m'en préserve , repartit-il : Non , mon enfant , je suis sûr de ta fidélité. Je n'avois envie d'aller avec toi , que pour être témoin moi - même de ma victoire ; mais puisqu'il t'a semblé que je soupçonnois ta bonne foi , je veux te faire voir que tu as eu tort. Va t'acquitter tout seul d'une commission si agréable à Dieu. En achevant ces paroles , il reprit le chemin de sa maison , & je me rendis chez le Changeur , où je convertis encore mes écus en double-pistoles.

Ma

Mabourse, comme vous voyez, commençoit à devenir rondette ; & dans l'esperance que j'avois de l'arrondir bien davantage dans la suite, j'étois le garçon d'Espagne le plus content. Néanmoins un triste événement trompa mon attente. Le Doyen peu de jours après la scène des livres, tomba malade. Il appella les plus fameux Médecins de Salamanque. Ils lui donnerent des remedes, & il mourut. A peine eut-il les yeux fermés, que des parens qu'il avoit dans la Ville accoururent fort échauffés, ne doutant pas que le défunt n'eût laissé beaucoup d'argent. Ils furent étrangement surpris, de ne trouver que quelques écus qu'il gardoit pour entretenir son ménage. Comme ils s'en plaignoient, je leur dis qu'ils ne devoient pas s'en étonner, puis-

que le Licentié Salablanca persuadé, que son superflu appartenoit de droit aux Pauvres, le portoit lui-même exactement aux tronc des Hôpitaux. Les parens peu satisfaits de la succession qu'ils avoient à recueillir, en partagerent entr'eux les effets. Et comme s'ils eussent deviné que je m'étois payé par mes mains, ils me firent perdre plus de la moitié de mes gages. Ce qui étoit à rabattre sur la part que j'avois euë aux bonnes œuvres de mon Maître.



CHAPITRE VII.

*Estevanille après la mort du Doyen
va voir Vanegas, & s'engage au
service d'un Chapelain Royal.*

AUssitôt que je fus sur le Pavé, j'allai voir Vanegas, chez qui je trouvai un Ecclesiastique Italien, qui possédoit une Chapelle Royale à Salamanque. Dès que je parus, le Chantre me dit : Mon pauvre Gonzalez, ma douleur se renouvelle à votre vûë. Que je suis fâché que votre bonheur ait duré si peu ! J'avois placé ce garçon-là, poursuivit-il en adressant la parole au Chapelain Royal, auprès du Licencié Salablanca qui vient de mourir. C'étoit une bonne condition

pour ce jeune homme. C'est dommage qu'il n'en ait pas jouï plus long-tems ; car c'est un excellent sujet , un serviteur zélé, fidelle ; & de plus , un enfant de bonne maison , qui a des principes de Belles Lettres.

Pendant que Vanegas parloit de la sorte , l'Italien me consideroit attentivement depuis les pieds jusqu'à la tête ; & soit qu'il eût effectivement besoin d'un Laquais , soit que quelque autre raison le déterminât dans le moment à me prendre , il dit à Vanegas : Il me faut un domestique , & il ne tiendra qu'à ce garçon d'entrer à mon service. Le bien que vous venez de me dire de lui , & sa physionomie, me font souhaiter de l'avoir. Il peut compter que par rapport à vous , j'aurai pour lui beaucoup de consideration. Je me ferai un

plaisir de cultiver son esprit moi-même , & d'y faire germer les semences de Litterature qu'il a déjà. Je lui offre les mêmes gages qu'il avoit chez le Doyen, & je crois qu'il ne perdra pas au change. Qu'il se consulte donc là-dessus ; & si cela lui convient, vous sçavez où je demeure, vous me l'envoyerez. A ces mots, qu'il prononça d'un ton de voix plein de douceur, il embrassa Vanegas, & se retira.

Hé bien, me dit le Chantre lorsque nous fûmes seuls : comment vous sentez-vous affecté de la proposition que l'on vient de vous faire , & du personnage qui vous l'a faite ? Cet Ecclesiastique, lui répondis-je , me paroît un homme de bien. Pensez-vous que je fisse mal d'accepter la place qu'il me présente ? Hé ! mais, reprit-il mon ami , je ne

connois ce Prêtre que depuis quelques jours. Je sçais que c'est un vieux Bachelier Calabrois, qu'il est Chapelain Royal dans cette Ville, & qu'il passe pour un Beneficier fort à son aise. C'est tout ce que je puis vous en apprendre. Quoiqu'il soit Italien, & qu'il porte une face équivoque, il peut être un fort honnête homme. Au reste, continua-t'il, vous devez sans balancer prendre le parti de le servir. Que risquez-vous? Si vous n'êtes pas content de lui, vous le quitterez. Les Laquais ne sont point des Esclaves. Si leurs Maîtres ont le pouvoir de les chasser lorsqu'il leur en prend fantaisie, ils peuvent de leur côté, quand il leur plaît, abandonner leurs Maîtres. Vous raisonnez à merveilles, dis - je au Seigneur Vanegas, & je suis prêt à me

consacrer au service de ce Chapelain Royal. J'ai un pressentiment qu'il me consolera de la perte de mon dernier Maître.

Dès le jour suivant, le Chantre me conduisit chez le Bachelier, qui me reçut d'un air de bonté dont je fus ravi. Il me donna de nouvelles assurances, qu'il auroit un soin tout particulier de m'enseigner les Belles Lettres. Vanegas qui m'aimoit, fut sensible aux bons sentimens que le Chapelain témoignoit avoir pour moi. Il l'en remercia pour son compte, & s'en alla, persuadé que je serois aussi bien-là que chez le Licencié. Je pensois la même chose, ou plutôt je trouvois mon nouveau Maître encore plus digne que l'autre de mon attachement. Si le Doyen, disois-je, étoit un Prêtre vertueux, celui-ci ne le paroît pas moins. Je m'en

fié à son air pâle & mortifié. D'ailleurs , je crois qu'il a plus d'esprit & d'érudition. Le Calabrois en effet en avoit infiniment davantage. Aussi passoit-il la moitié de la journée , & quelquefois une partie de la nuit dans sa Bibliothèque , qui étoit composée de toute sorte de livres. Il avoit été Moine dans je ne sçai quel ordre , & Regent de Philosophie. C'étoit un homme des plus sçavans.

Au reste , son Domestique, de même que celui du Doyen , ne consistoit qu'en une vieille Gouvernante , un Cuisinier , & moi , & il ne faisoit pas une plus grande dépense , quoiqu'il eût la réputation d'être plus riche. Il ne portoit pas son argent dans les troncs des Hôpitaux , il se contentoit , en sortant d'une Eglise, de jeter une poignée de maravedis

vedis aux Pauvres qui se trouvoient à la porte. Mais ce que je n'approuvois pas , c'est qu'il distribuoit ses aumônes avec tant d'éclat , qu'il sembloit les vouloir faire à ce que personne n'en ignorât. A cela près , on l'auroit pris pour un Saint. Il marchoit avec gravité , les yeux attachés à terre , & son visage prêchoit la mortification.

Il ne manqua pas , ainsi qu'il l'avoit promis, d'avoir de grands égards pour moi. Sitôt qu'il m'eut interrogé sur les Belles Lettres , & qu'il vit que j'en avois les premiers élemens , il en marqua autant de joye que s'il eût été mon pere , & me dit d'un air affectueux , qu'il me regardoit comme son élève : oüi ; mon enfant , continua-t'il d'un ton de voix animé , tu as d'heureuses dispositions. Je me charge

de toi. Je te pousserais. Ce seroit un meurtre de laisser vieillir dans la servitude, un homme né pour faire du bruit dans le monde par son génie.

Il accompagna ses belles promesses de quelques embrassades, pour me montrer qu'il parloit de l'abondance du cœur. J'étois si pénétré de ses bontés excessives, que je ne pus m'empêcher d'aller trouver Vanegas, & de lui faire part de ma joye ; mais au lieu d'applaudir au compte fidelle que je lui rendis des témoignages d'amitié que je recevois de mon nouveau Maître, il devint sombre & rêveur: Qu'avez-vous, lui dis-je ? Il semble que vous soyez affligé du rapport que je vous fais. Est-ce que vous vous repentiriez d'avoir fait mon bonheur ? Quelle peut être la cause d'un pareil changement ? Je suis

toujours le même à votre égard, répondit le Chantre, & vous ne ferez jamais aussi heureux que je le souhaite. Pourquoi donc, lui répliquai-je, gardez-vous un silence chagrin, en apprenant les bontés qu'a pour moi le Bachelier. On diroit qu'elles vous font de la peine.

Mon ami Vanegas n'osoit me découvrir sa pensée, & j'étois fort éloigné de la deviner. Néanmoins je le pressai tant de s'expliquer là-dessus, & de ne me rien celer, qu'il reprit ainsi la parole : Je ne sçai si je dois me réjouir de vous avoir procuré la condition dont vous êtes si satisfait. Helas ! je crains d'avoir innocemment exposé votre jeunesse aux attentats d'un homme vicieux. Toutes ces démonstrations d'amitié du Calabrois me paroissent outrées, & par con-

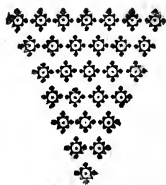
sequent me sont suspectes. Cependant , ajouta-t'il , comme en se reprenant , il se peut faire que je m'allarme mal à propos , & que ma crainte offense la vertu du Bachelier. D'ailleurs tout jeune que vous êtes , vous avez assez de jugement , & d'assez bons yeux pour voir l'hypocrite , si c'en est un , au travers de son masque.

Je n'eus pas besoin que le Chantre m'en dît davantage , & rappelant alors dans ma mémoire certains discours que j'avois entendu tenir dans la pension de Canizarez , je m'en retournai chez mon Italien l'esprit prévenu contre lui , & plus disposé à empoisonner ses bonnes actions , qu'à faire grâce à ses mauvaises. Je me tins avec lui sur mes gardes ; & comme dans la prévention où j'étois ,

il n'avoit pas en moi un Juge favorable, j'interprétois tout à son desavantage. Les paroles obligantes qu'il m'adreffoit, augmentoient ma défiance; & les regards qu'il jettoit fur moi, quoique dans le fond peut-être purs & désintereffés, me paroiffoient coupables. Un jour que j'étois avec lui dans fa Bibliothèque, il prit un Virgile qu'il ouvrit; puis me le donnant, il me dit: Estevanille, voyons un peu, si tu me rendrois bien cette églogue en Espagnol. Par hazard, ou autrement, l'églogue étoit justement celle qui commence par ce Vers:

Formosum pastor Coridon Ardebat Alexin:
 Je l'avois entendu expliquer au College. Je la sçavois même par cœur. Je n'eus pas beaucoup de peine à la traduire en Castillan; mais tandis que j'en faisois la

version avec le plus d'élégance qu'il m'étoit possible , le Calabrois pour me témoigner combien il étoit content de moi , me donnoit de petits coups sur l'épaule , me tiroit doucement les oreilles , & me pinçoit les joues. Cela me parut sérieux ; & me croyant dans un péril où je n'étois peut-être pas , je m'enfuis , & laissai-là ce vieux Coridon.



CHAPITRE VIII.

*Estevanille part pour Madrid ;
de la rencontre qu'il fit en che-
min , & quelle en fut la suite.*

J'AVOIS tant de fois enten-
du parler de Madrid com-
me d'une merveille du monde,
qu'il me prit envie d'y aller,
pour voir si ce qu'on m'en avoit
dit étoit véritable. Je me trou-
vois en état de faire gracieuse-
ment ce voyage , & de paroître
dans cette fameuse Ville sous
une forme plus honorable que
celle de Laquais. Je me flatois
qu'un garçon qui sçavoit pas-
sablement bien écrire , & qui
ne manquoit pas d'esprit , feroit
infailliblement sa fortune à la
Cour , soit en s'attachant à

quelque Grand Seigneur , soit en se glissant parini les Commis des Secretaires d'Etat. Enfin rempli de la bonne opinion que j'avois de mon mérite , j'achetai un petit mulet pour me rendre plus noblement à Madrid , & je partis un matin avant le lever du Soleil.

Je pris le chemin de Penaranda, où j'arrivai heureusement sur la fin de la journée. Mais il n'en fut pas de même le lendemain. A l'entrée de la Castille vieille , je vis deux routes qui m'embarrafferent; & n'appercevant personne qui pût m'enseigner celle que je devois suivre, je fus obligé de m'en remettre au hazard. L'une conduisoit à la Ville d'Avila, & l'autre à Segovie. J'enfilai la derniere pour mes péchés , comme vous allez l'entendre. Il me fallut passer

entre deux montagnes par un chemin capable d'effrayer un Voyageur , même sans argent. Si j'eusse connu le Pays , j'aurois pû éviter , par un détour , ce dangereux passage , qui ne pouvoit être tenté que par ceux qui en ignoroient le péril. Outre qu'il étoit coupé de précipices , on découvroit de distance en distance , au pied des montagnes , des ouvertures que je ne regardois pas sans effroi.

A chaque instant je m'attendois à voir sortir de ces affreuses cavernes des hommes armés d'épées , de poignards ou d'escopettes , & ces phantômes de mon esprit troublé , me faisoient trembler de tous mes membres. Je craignois de laisser dans ce redoutable lieu le bien des Pauvres avec ma vie , & frappé d'une si juste crainte , j'implorois

l'assistance du Ciel , sans faire réflexion que je méritois moins d'en être secouru qu'abandonné. Il me le fit bientôt connoître. Deux hommes , comme vomis par une de ces cavernes , s'offrirent subitement à mes yeux , & firent glacer mon sang dans mes veines par leur air effrayant , aussi bien que par de larges coutelas qu'ils portoient. Ajoutez à leur horrible aspect qu'ils étoient à demi-nuds , & que la peur qui grossit ordinairement les objets , me les faisoit paroître d'une grandeur énorme.

Ces deux nouveaux enfans de la Terre vinrent me barrer le passage en se présentant devant mon mulet , & le chapeau à la main , me demanderent l'aumône d'une manière qui ne permettoit pas de la refuser.

L'action humiliante à laquelle ils s'abaissoient ne leur faisoit rien perdre de leur mine épouvantable. Je leur jettai quelques pièces de menuë monnoye que j'avois dans mes poches & dont on m'avoit conseillé à Penaranda de me munir, pour n'être pas obligé sur la route de montrer de l'or, à cause des inconveniens qui pouvoient en résulter. Mais les deux Mandians, bien loin de se contenter de si peu de chose, faisirent la bride de mon mulet, & me déclarerent que je n'en ferois pas quitte à si bon marché. Mon jeune Seigneur, me dit l'un des deux, en me faisant vuider malgré moi les étriers, & tomber assez rudement, nous allons voir si votre bourse est bien garnie. Ils prirent la peine de me fouiller partout, & de

132 HIST. D'ESTEVANILLE;
m'enlever plus de cent pistoles.
Ces voleurs remarquant que
j'étois plus mort que vif , me
protestèrent pour me rassurer ,
qu'ils ne me feroient aucun mal :
ce qui ne laissa pas de dissiper
une partie de ma frayeur.

A peine cette expedition fut-
elle achevée , que de la même
caverne d'où j'avois vû venir
les fripons qui m'avoient volé ,
il sortit une soixantaine , pour le
moins, d'hommes & de femmes,
les uns à pied , les autres sur des
mules ou sur des anes ; & tous
ces honnêtes - gens ensemble
composoit une troupe de Bo-
hemiens des plus formidables.
Les hommes portoient des col-
lets tailladés , avec des habits
qui ne leur couvroient pas la
moitié de la peau, tant ils étoient
déchirés. Pour les femmes , les
unes assez bien habillées étoient

bizarrement parées de medailles , de coliers & de bracelets ; & les autres vêtues d'une simple chemise de la ceinture en haut , avoient la gorge & les épaules découvertes avec un air d'immodestie très-convenable aux personnes de cette espece. Les deux Bohemiens, qui avoient si bien nettoyé mes poches , m'ordonnerent , sous peine de la vie , d'aller avec eux joindre leurs Camarades qui défiloiént deux à deux. Nous fortîmes des montagnes à trois ou quatre cens pas de-là , pour entrer dans une plaine où nous tirâmes vers un bois épais , au milieu duquel il y avoit une fontaine d'une très-belle eau.

Nous fîmes alte dans cet endroit , que j'aurois trouvé fort agréable , si j'eusse été en meilleure compagnie, Ces Messieurs

134 HIST. D'ESTEVANILLE ;
commencerent par étendre sur
l'herbe des morceaux de viande & de pain dont ils étoient
pourvûs abondamment , aussi-
bien que de vin qu'ils portoient
dans des callebasses , comme les
Pelerins de saint Jacques. Il me
fallut boire & manger avec eux
en dépit que j'en eusse ; car si-
tôt que je témoignoïis la moin-
dre répugnance à faire ce qu'ils
désiroient , ils mettoient la main
sur leurs sabres , & par-là me
rendoient plus souple qu'un
gand. Je pouffai la docilité jus-
qu'à souffrir qu'on m'ôtât mon
habit , qui étoit d'un très-beau
drap tout neuf , pour me revêtir
d'un habillement de Bohemien.
Ils en avoient toujours dans leur
bagage quelques-uns qu'ils fai-
soient endosser par force aux
jeunes gens qui avoient le mal-
heur de les rencontrer.

Les hommes & les femmes , après un repas de trois ou quatre heures , se mirent à former des danfes plus libres que gracieuses. Ils étoient tous en train de se divertir , & ils se propofoient de passer la nuit dans ce bois , quand deux de leurs compagnons , qui s'étoient écartés , vinrent troubler la fête , en leur annonçant qu'une brigade d'Archers de la Sainte Hermandad étoit à trente pas d'eux. Les moins courageux de la Troupe ne furent point allarmés de cette nouvelle , & se croyant supérieurs à leurs ennemis , ils se préparèrent à les bien recevoir. Veritablement une seule Brigade de la sainte Confrairie eût été trop foible pour battre tant de Bohémiens , qui pour la plupart étoient vaillans & vigoureux ; mais au moment que

136 HIST. D'ESTEVANILLE ;
ceux-ci, méprisant le petit nombre des Archers , marchoient à eux pour les attaquer , une seconde troupe de Confreres de la sainte Hermandad arrivant d'un autre côté , vint fondre sur ces Voleurs & les mettre entre deux feux. Alors les Bohemiens perdant l'envie de faire face à l'ennemi , ne songerent plus qu'à lui échapper par une prompte fuite.

Je me sauvai avec eux , sans sçavoir ce que je faisois & comme si je n'eusse pas plutôt dû me réjouir de n'être plus en leur pouvoir. Les Archers nous poursuivirent si vivement , qu'ils nous arrêterent presque tous. Ils nous lierent avec des cordes qu'ils avoient apportées pour cet effet , & nous ayant partagés en deux bandes , ils en conduisirent une à Segovie
&

LIV. I. CHAP. VIII. 137
& l'autre à Avila. Il est bon
d'apprendre au Lecteur, que les
Corregidors de ces deux Villes,
informés qu'une troupe nom-
breuse de Bohemiens voloit
impunément dans le Pays, &
même assassinoit les Voya-
geurs, avoient envoyé à leurs
trouffes chacun une Brigade
d'Archers de la sainte Con-
frairie, lesquels avoient si bien
pris leurs mesures, qu'ils s'étoient
trouvés tous en même tems dans
le Bois.

J'étois de la bande des mise-
rables qu'on menoit à la Ville
d'Avila. Nous n'y fûmes pas
plûtôt arrivés qu'on nous en-
ferma dans des cachots noirs,
en attendant qu'on nous rendît
bonne & brieve justice. Le
Corregidor, Juge expeditif,
vint dès le jour suivant nous in-
terroger dans les Prisons, &

138 HIST. D'ESTEVANILLE,
mon heureuse étoile voulut
qu'il commençât par moi. Il
fut d'abord frappé de ma jeu-
nesse : Malheureux , me dit-il ,
tu fais de bonheur un mauvais
métier. Monseigneur , lui ré-
pondis-je assez froidement, l'ha-
bit ne fait pas le Moine. Quoi-
que je porte l'uniforme des Bo-
hemiens , je puis vous assurer
que je ne suis pas de leur com-
pagnie. A d'autres , répliqua le
Corregidor ; & sans daigner
entendre ce que j'avois à dire
pour ma défense , il passa aux
Prisonniers qui étoient avec
moi dans le même cachot. Il
leur demanda s'ils étoient du
nombre des Bohemiens qui
avoient été pris dans un Bois
par les Archers de la sainte Her-
mandad. Ils répondirent qu'oüi,
jugéant bien qu'il ne leur ser-
viroit de rien de soutenir le

LIV. I. CHAP. VIII. 139
contraire. Le Juge borna l'interrogatoire à cette demande , fit écrire leurs noms & le mien par un Greffier qui l'accompagnoit, & sortit en nous disant: qu'il ne nous laisseroit pas languir dans les fers , & que dans deux heures tout au plus tard , il nous feroit sçavoir notre sort.

Quand je vis que ce Ministre de la Justice alloit prononcer mon arrêt , je lui adressai ces paroles à haute voix : Monseigneur , prenez garde , s'il vous plaît , à ce que vous ferez. Ne confondez pas l'innocence avec le crime. Bien éloigné d'être du nombre de ces fripons de Bohemiens , je vous déclare qu'ils m'ont volé mon argent , mes hardes & mon mulet , & qu'ils m'ont revêtu, en dépit de moi , du maudit habillement que je

140 HIST. D'ESTEVANILLE ;
porte. Le Corregidor fit si peu
d'attention à cette apostrophe ,
qu'une heure après le Greffier
revint dans notre cachot : Où
est le Seigneur Estevanille Gon-
zalez , dit-il , en entrant d'un air
gai ? Le voici m'écriai-je , m'i-
maginant qu'il venoit pour me
délivrer. Qu'avez-vous à lui ap-
prendre ? Une bonne nouvelle ,
me répondit-il ; & pour laquelle
pourtant je ne lui demande rien ,
non plus que pour les frais de son
Procès , qui vient d'être jugé
définitivement. Il est condamné ,
ajouta ce mauvais plaisant , à
monter l'escalier , & à donner
des bénédictions au Peuple avec
les talons.

Le ton railleur du Greffier ;
& les expressions égayées dont
il se servoit , pour m'annoncer
qu'on m'alloit pendre , me firent
croire d'abord qu'il ne parloit

pas sérieusement ; mais la lecture qu'il nous fit ensuite de l'arrêt qui nous condamnoit à ce supplice , tous les Bohemiens & moi , ne me permit plus de douter de mon malheur. Je m'affligeai alors sans mesure. Je fondis en larmes , & le cachot retentit de mes plaintes & de mes lamentations. Puis m'adressant aux Bohemiens : Pourquoi , leur dis-je , méchans que vous êtes , ne sauvez-vous pas un homme dont vous connoissez l'innocence ? Vous le pouvez , en déclarant au Corregidor que je ne suis point de votre troupe. Que gagnerez-vous en souffrant que je périsse avec vous ? En faisant ce reproche à ces scelerats , je m'imaginois les attendrir & les obliger à porter un témoignage à ma décharge ; mais au lieu de me rendre cette

142 HIST. D'ESTEVANILLE ;
justice , ils se mirent tous à rire
de ma frayeur & à se moquer
de moi.

Le Greffier après avoir ouï
le discours que je venois de te-
nir , & qu'il ne fit pas semblant
d'écouter , me prit par la main
& me mena dans une salle où
il y avoit un Religieux de l'Or-
dre de S. François , qui n'étoit
pas venu là pour rien. Tenez ,
Pere , dit-il au Moine , com-
mencez par ce jeune homme.
Confessez-le & le disposez à
partir pour l'autre monde. Je
me jettai aux pieds du Corde-
lier , en implorant à haute voix
sa protection , & je lui fis un rap-
port fidelle de ce qui s'étoit
passé entre les Bohemiens &
moi. Ce que le Greffier ayant
entendu , se retira sans dire un
seul mot , & me laissa dans la
salle avec le Confesseur & le
Bourreau.

Mon ami , me dit le Religieux , si l'avanture que vous venez de me conter est veritable , je juge par-là que vos iniquités ont attiré sur vous la colere du Ciel ; car la Justice divine se sert souvent de la Justice humaine pour punir les pécheurs. Ainsi , bien loin de murmurer contre le Jugement qui vous condamne à mourir , & qui vous paroît injuste , vous devez le regarder comme un châtiment que vous n'avez que trop mérité. Employez donc bien le peu de momens qui vous restent à vivre. Confessez vos péchés & demandez-en pardon à Dieu.

Quelque chose que pût me représenter le Cordelier , j'avois bien de la peine à me résoudre à sauter le fossé. Cependant ce saint Religieux n'épar-

144 HIST. D'ESTEVANILLE ;
gnoit rien pour me procurer
une bonne mort. Il m'y exhor-
toit d'une maniere pathetique
& consolante , en mêlant aux
larmes que m'arrachoit le re-
gret de périr , celles que l'inté-
rêt de mon salut lui faisoit ré-
pandre. En un mot , il s'y prit
de tant de façons qu'il me tou-
cha. Je sentis tout à coup naître
dans mon ame un repentir sin-
cere de mes fautes. Je gémis , je
soupirai de douleur en me res-
souvenant des vols que j'avois
faits à Murcie & à Salamanque.
Enfin je sentis que la nature se
soumettoit peu à peu à l'humili-
ation profonde qui la mena-
çoit. Je me trouvai digne du tré-
pas ignominieux qui m'attendoit.

J'étois donc abandonné à
toute ma mauvaise fortune , &
prêt à me rendre à la Place pu-
blique pour y danser en l'air ,
quand

quand le Corregidor entra dans la salle avec le Greffier & un des Bohemiens prisonniers : Pere , dit-il au Moine , laissez-là le jeune homme que vous exhortez à la mort. Il en fera quitte pour la peur. Tous les honnêtes gens avec lesquels il a été pris déposent qu'il n'est point du nombre de leurs confreres , quoiqu'il en ait l'habit. Il ne seroit pas juste qu'il perdît la vie pour s'être trouvé involontairement avec eux. Mais, ajouta-t-il, comme les habitans d'Avila se font une grande fête de voir expédier aujourd'hui quelqu'un de ces voleurs , en voilà un que je vous livre pour répondre à leur attente. Après avoir prononcé ces paroles , le Corregidor sortit en m'ordonnant de le suivre. J'obéis & cédai volontiers ma place au Bo-

146 HIST. D'ESTEVANILLE,
hemien , qui étoit justement un
des deux fripons qui m'avoient
raflé mes doubles-pistoles. Il se
mit à genouïil devant le Reli-
gieux, qui le confessa & le con-
duisit au supplice.

Pour moi , lorsque j'eus suivi
le Corregidor dans une autre
chambre , ce Juge s'apperce-
vant que le passage de la crainte
à la joye m'avoit troublé les
sens , me fit donner du vin , &
quand je lui parus un peu reve-
nu de ma frayeur , il me dit
que j'étois libre. En même-tems
on m'ouvrit , par son ordre, les
portes de la prison , d'où je
sortis sans mon argent , sans
mes hardes & sans mon mulet ,
qui passerent des mains des Bo-
hemiens dans celles de la Justi-
cé.

CHAPITRE IX.

De la consolation qu'il reçut au sortir des prisons d'Avila ; & comment étant arrivé à Madrid il trouva une nouvelle condition.

D'ABORD que je fus dans la rue , l'habit que je portois m'attira quelques huées , auxquelles je fis peu d'attention. Je ne sentoís que le bonheur d'être délivré des Bohémiens & du Corregidor. Pour en rendre à Dieu de très-humbles graces , j'entrai dans une Eglise & me retirai dans un coin, où je me mis en priere. J'étois encore si occupé du péril que je venois de courir , que je priois de bon cœur. Je pro-

148 HIST. D'ESTEVANILLE ;
mettois au Ciel de changer de
vie , & j'étois si contrit , que
j'accompagnois cette promesse
de grands coups de poings dont
je me frappois la poitrine.

Je croyois n'être vu de per-
sonne ; mais un vieux Bour-
geois d'Avila , qui disoit son
rosaire à quelques pas de moi ,
m'observoit. Il fut tellement
édifié de ma ferveur , qu'il vou-
lut me parler. Pour cet effet ,
il alla m'attendre à la porte de
l'Eglise , & me joignant lorf-
que je sortis : Jeune homme ,
me dit-il , vous me paroissez
étranger dans cette Ville ; &
s'il est permis de juger sur les
apparences , je ne vous crois
pas dans une heureuse situation.

A ces paroles , qui me firent
soupirer , j'envisageai le Vieil-
lard d'un air triste , & commen-
çai à pleurer sans pouvoir lui

répondre. Il fut pénétré de la douleur dont il me voyoit faisi ; & souhaitant d'en sçavoir la cause : Mon enfant , continua-t'il , vous êtes dans un état violent. Apprenez-m'en le sujet. Ne craignez point de vous ouvrir à moi. J'aime les personnes vertueuses. Je vous crois un homme de bien. Je m'intéresse pour vous.

La parole me revint à ce discours , qui sembloit m'offrir une ressource dans ma misère : Seigneur , lui dis-je , puisque sans me connoître , vous êtes assez bon pour prendre quelque part à ma destinée , je dois par reconnaissance ne vous rien cacher. Quand je vous aurai instruit de mon infortune , vous conviendrez que je suis fort à plaindre. Alors je lui racontai mon histoire qui l'attendrit , & lorsqu'il l'eut toute entendue , il

150 HIST. D'ESTEVANILLE,
m'embrassa, en me disant la lar-
me à l'œil, qu'il étoit sensible-
ment touché de l'épreuve à la-
quelle le Ciel réduisoit ma ver-
tu. Après quoi, voyant que je
n'avois point d'autre azile que
l'Hôpital, ce charitable Bour-
geois m'emmena chez lui, &
m'y retint huit jours, pendant
lesquels il me fit habiller. En-
suite comme mon dessein étoit
toujours d'aller à Madrid, il m'y
envoya par la voye des Mule-
tiers avec vingt pistoles dont il
me fit present, & une lettre de
recommandation pour un Or-
phèvre de ses amis, nommé Lez-
cano. Ce petit secours, dont je
ne manquai pas de remercier la
Providence, fut pour moi une
grande consolation ; & la vûë
admirable de la Capitale, acheva
de me faire oublier l'aventure
des Bobemiens.

Etant arrivé à Madrid, mon premier soin fut de porter ma lettre à l'Orphèvre, qui l'ayant lûe avec attention, me fit cent civilités, & promit de s'employer pour moi; mais il ne m'offrit, ni sa table, ni un logement dans sa maison. A quoi pourtant je m'étois bien attendu. Heureusement son ami m'avoit mis en état de vivre quelque tems à l'Auberge, & j'espérois que je ne tarderois pas à faire quelque utile connoissance. Je passai près d'un mois à parcourir cette belle Ville, & à voir toutes les curiosités qu'on y admire. Je prenois aussi plaisir à fréquenter le Palais de nos Rois, & à considérer ce grand nombre de Seigneurs qui s'y rencontrent ordinairement. Néanmoins en satisfaisant mes desirs curieux, je ne laissois pas de visiter sou-

152 HIST. D'ESTEVANILLE,
vent Lezcano pour le faire sou-
venir de moi. Il me recevoit tou-
jours fort bien , & m'assuroit
qu'il ne m'oublioit pas. Encore
un peu de patience , me disoit-
il ; je vous placerais dans quelque
maison où vous ferez comme le
poisson dans l'eau. Cependant
les jours s'écouloient , & mon
argent à vûe d'œil tiroit à sa fin.
Mais au lieu de m'en chagriner,
je repetois sans cesse ces pa-
roles du Licencié Salablanca :
Les besoins futurs ne doivent
pas nous inquiéter. Je comptois
donc trop sur la Providence
pour craindre l'avenir , & j'é-
prouvai bientôt en effet qu'elle
ne m'avoit point abandonné.

La première fois que je revis
mon Orphèvre , il me dit : Vous
ne pouviez venir ici plus à pro-
pos. Je vous allois chercher,
pour vous apprendre que je

vous ai enfin trouvé une condition telle que je vous l'ai promise. Dès demain vous aurez pour Maître Don Enrique de Bolagnos, bon Gentilhomme, vieux garçon, riche, & Chevalier de l'Ordre de S. Jacques. Il est un peu Misantrope. Ce qui suppose un homme droit, & plein de franchise. Etant sage, & rangé, comme vous l'êtes, vous lui conviendrez à merveilles. Il ne fait point d'ordinaire chez lui, & n'a qu'un domestique, auquel il donne cent écus de gages, & six reaux par jour pour sa nourriture. De plus, il est très-généreux. Après quelques années de services, vous verrez qu'il vous récompensera si bien, que vous aurez tout lieu d'être content de sa reconnoissance.

Je fis là-dessus les remerci-

154 HIST. D'ESTEVANILLE ,
mens que je devois à Lezcano,
qui me mena le lendemain au
lever de Don Enrique. Ce Che-
valier qui étoit un homme de
quarante ans, de bonne mine, &
des mieux faits, demeuroit dans
une grande maison, où il occu-
poit un bel appartement bien
meublé. Lorsque je fus en sa
présence , il me regarda fixe-
ment , & dit ensuite à mon con-
ducteur : Ce garçon que vous
m'amenez a une physionomie
qui s'accorde assez avec l'éloge
que vous m'avez fait de lui ;
mais quand il ne l'auroit point,
ajouta-t'il , cela ne m'empêche-
roit pas de le recevoir aveuglé-
ment de votre main.



CHAPITRE X.

Gonzalez gagne l'amitié de Don Enrique, qui lui montre un Registre secret qu'il gardoit dans sa Bibliotheque.

DOn Enrique de Bolagnos devint donc mon quatrième Maître. Ce Chevalier passoit la matinée à lire dans son cabinet, & sortoit sur le midi pour aller dîner en ville, d'où il ne revenoit qu'à dix ou onze heures du soir; de sorte que j'étois un domestique des plus desœuvrés. Nétayer ses habits, & tenir sa chambre propre, c'étoit-là toute mon occupation. Il n'attendoit que cela de moi. Aussi j'employois l'après-dînée toute entière à courir, à faire des con-

noissances , & à me divertir. J'avois soin seulement de me retirer au logis avant lui ; si bien qu'à mon retour me trouvant prêt à le servir , il étoit très-satisfait de son nouveau laquais. Il me le faisoit assez connoître par ses actions. Il ne dédaignoit pas de m'entretenir familièrement ; & comme je le réjoüissois par le récit qu'il m'obligeoit à lui faire de ce que j'avois vu dans la journée , insensiblement il prit de l'amitié pour moi.

J'avois remarqué qu'entre les livres qu'il lisoit ordinairement, il y en avoit un gros qu'il feüilletoit tous les soirs avant qu'il se couchât. Il écrivoit dedans quelques lignes & en effaçoit d'autres ; ensuite il l'enfermoit jusqu'au lendemain à la même heure. Cela m'inspira un violent desir de sçavoir de quoi ce livre

traitoit ; & ma curiosité devint si vive , que ne pouvant y résister , j'osai demander à Don Enrique , quel étoit ce gros volume qu'il ne lisoit que le soir , & qu'il sembloit affecter de tenir caché dans sa Bibliothèque. Il sourit à cette question , bien loin de s'offenser de la liberté que je prenois , & me répondit : Je te pardonne l'envie que tu as d'apprendre ce que c'est que ce livre mystérieux , & je veux bien , mon ami , te donner cette satisfaction. C'est un manuscrit , continua-t'il , qui est mon Ouvrage. J'ai employé près de dix années à le composer pour mon utilité particulière.

A ces mots , il alla ouvrir sa Bibliothèque , d'où il tira le volume ; & me le donnant à feuilleter : Tien , Gonzalez , poursuivit-il , tu vois la liste de mes

158 HIST. D'ESTEVANILLE,
amis. Ce livre , tout gros qu'il
est , ne contient que leurs noms,
& les époques de notre amitié.
O Ciel ! m'écriai-je , est-il possi-
ble , Monsieur , que vous ayez
le bonheur d'avoir fait tant d'a-
mis ? Mais , ajoutai-je un moment
après , qu'est-ce que j'apperçois ?
Tous ces noms , ce me semble ,
sont rayés & biffés. Qu'est-ce
que cela signifie ? Je vais te l'ex-
pliquer , me repartit mon Pa-
tron. Ta surprise est juste. Tu
sçauras que j'ai écrit tous ces
noms , lorsque je me suis cru
aimé des personnes qui les por-
tent , & je les ai effacés , quand
j'ai reconnu que je me trom-
pois.

Est-il croyable , lui dis-je , que
vous ayez été la duppe de tant
de gens ? vous les aurez mis
apparemment à de trop fortes
épreuves. Point du tout , répon-

dit-il; tous ces faux amis se sont eux-mêmes démasqués dans le cours de notre commerce. L'un après m'avoir ébloüi par les démonstrations les plus affectueuses, m'a fait connoître dans la suite qu'il n'avoit que des manières, & que son ame étoit vuide de sentiment: J'ai découvert que l'autre n'a recherché mon amitié, que dans la vûe de m'interesser à l'aider par mon crédit à obtenir un poste qu'il sollicitoit: Celui-ci m'a enlevé le cœur de ma maîtresse; & celui-là, sans être retenu par la crainte de m'offenser, a fait tous ses efforts pour séduire ma sœur. Enfin, je ne reconnois plus pour amis tous ceux dont j'ai effacé les noms, que j'avois enregistrés sur la foi de leurs perfides démonstrations d'amitié.

Je parcourus des yeux toutes

160 HIST. D'ESTEVANILLE ;
les feüilles du Registre , & n'y
remarquant aucun nom qui ne
fût barré, à l'exception de cinq
ou six qui étoient aux deux der-
nieres pages , je dis à mon Maî-
tre : Ma foi , Monsieur , j'ai d'a-
bord été fort étonné de voir tant
d'amis sur votre Registre, & pré-
sentement je m'étonne qu'il y
en ait si peu. Il y en aura peut-
être encore moins dans quel-
ques jours , me répliqua - t - il.
Ceux dont je n'ai point rayé les
noms peuvent n'être redevables
de cette distinction, qu'à la nou-
veauté de notre connoissance.
Que de réflexions , lui dis - je ,
me faites - vous faire là - dessus !
Je suis tenté de croire qu'il n'y
a dans le monde que de faux
amis. On en trouve de vérita-
bles , répondit-t-il ; mais ils sont
bien rares , & mille gens se van-
tent aujourd'hui d'en avoir plu-
sieurs

sieurs qui n'en ont pas seulement un. J'avois mis, continuait-il, sur mon Registre tous mes parens, les regardant comme mes premiers amis : Croiras-tu bien que j'ai été obligé de les effacer tous. Mon pere seul m'est resté fidelle, malgré tous les chagrins que je lui ai causés.

Trois ou quatre jours après cet entretien, mon Maître étant revenu de la Ville un soir, me dit : Gonzalez, apporte-moi la liste de mes amis, j'ai deux ratures à y faire. Je veux effacer un Auditeur du Conseil de Castille, & un Chevalier d'Alcantara ; mais je suis bien aise auparavant de te consulter là-dessus. Ces deux Messieurs se trouverent avant hier dans une compagnie, où l'on tenoit sur mon compte des discours médifans. L'Auditeur les écouta sans rien

162 HIST. D'ESTEVANILLE,
dire , au lieu de prendre mon
parti, & le Chevalier les applau-
dit. Que penfes-tu de ces amis-
là ? Je penfe , Monsieur, lui ré-
pondis-je , que l'Auditeur est un
homme à rayer , & le Chevalier
à noyer. Je suis de ton senti-
ment , reprit Don Enrique. En
les biffant de mon catalogue , je
ne crains pas de passer pour un
ami trop délicat.

Je ne connois pas , lui dis-je,
les personnes dont les noms ne
sont point encore effacés ; mais
je crains fort qu'ils ne le soient
tôt ou tard , puisque sur quatre
ou cinq cens pages , il n'en reste
pas un qui ne l'ait été. Tu es
dans l'erreur , me répondit le
Chevalier. Tu n'as pas bien re-
gardé les feüilles du Registre.
Il y a trois noms à la troisième
page qui n'ont point été rayés,
& qui probablement ne le seront

jamais. Le premier, est celui d'un vieux garçon que je connois depuis près de trente ans. J'ai fait avec lui mes études. Nous n'avons point de secrets l'un pour l'autre. Ses intérêts sont les miens, & mes affaires sont les siennes. Je suis maître de sa bourse, comme de son côté il peut disposer de tout mon bien. En un mot, nous vieillissons ensemble dans les nœuds de la plus étroite amitié, sans que l'habitude de nous voir tous les jours en puisse diminuer la vivacité. Le second nom, est celui d'un Officier Allemand qui m'a servi de second dans une affaire d'honneur, & qui s'est plus d'une fois exposé à se perdre pour moi; & le troisième, est celui d'un galant homme à qui je dois de l'argent depuis longtemps, & qui ne me demande rien.

O ij

En regardant les noms de ces trois vrais amis, je crus en appercevoir encore un autre qui n'étoit pas effacé; mais le Patron me fit remarquer, qu'il y avoit dessus une rature que sa plume n'avoit pas si bien marquée que les autres. Monsieur, lui dis-je, permettez-moi de vous demander pourquoi vous n'avez biffé ce nom qu'à demi. Cela n'est pas sans mystere. Cet homme-là peut-être vous paroît un ami équivoque, & dans l'incertitude où vous êtes de ses véritables sentimens, vous n'osez le mettre, ni dehors, ni dedans?

Non, non, répondit mon Maître, je sçais à quoi m'en tenir avec lui. C'est un vieux Licencié Galicien, qui dès sa première jeunesse a quitté sa patrie, où il ne seroit jamais devenu Prophete, pour venir chercher

fortune à Madrid. Je l'ai connu dans le tems qu'il avoit à peine de quoi vivre. Nous étions alors bons amis, & nos plus doux momens étoient ceux que nous passions ensemble. Mais, poursuivit Don Enrique, depuis quelques années il s'est donné tant de mouvemens à la Cour pour s'enrichir, qu'il est presentement dans l'opulence. Il évite tous ceux qui l'ont connu avant sa prospérité, & selon toutes les apparences, nous ne nous reverrons plus. Déplorable effet des biens de ce monde ! Qu'un Philosophe a bien raison de dire, que si nous voulons conserver nos amis, nous devons tous les jours prier Dieu de ne pas permettre qu'ils deviennent riches.



CHAPITRE XI.

*Gonzalez change encore de Maître,
& devient Page du Duc d'Ossone.*

J'Avois bien prévu que les noms qui n'étoient pas encore effacés sur notre livre le seroient infailliblement. Cela ne manqua pas d'arriver en moins d'un mois. C'en est fait , dit alors Don Enrique , je ne veux plus tenir un pareil Registre ; je ne fais qu'écrire , & qu'effacer. C'est le travail des Danaïdes. Vous avez raison , Monsieur , lui répondis-je , & je vous conseille présentement d'éprouver vos Maîtresses , pour voir si vous les trouverez plus fidelles que vos amis. Ah ! parbleu , s'écria-t-il en faisant un éclat de rire , je gagne-

rois bien au change. Va , mon enfant , si tu connoissois comme moi les Dames , tu ne m'aurois pas proposé de faire cette épreuve. Bon , repris-je en riant à mon tour , vous imaginez-vous que j'ignore le peu de fond qu'il faut faire sur l'amitié du beau sexe ? Oh que non ! Tout jeune que je suis , je ne le connois que trop. Cette science , il est vrai , m'a coûté quelques pistoles , mais elle s'acquiert rarement pour rien.

Mon Patron fut assez surpris de m'entendre parler ainsi : comment donc , Estevanille , interrompit-il , tu parois bien avancé pour ton âge. Conte-moi , je te prie , de quelle maniere tu es devenu si sçavant. Je lui racontai aussitôt l'histoire de Bernardina , & le récit que je lui en fis le divertit infiniment. Il reprit

168 HIST. D'ESTEVANILLE ;
ensuite son sérieux , & me re-
commanda fort d'éviter avec
soin toutes les occasions de
former de tendres engagements.
J'ai sacrifié aussi à l'Amour ,
ajouta-t-il , & je m'en suis en-
core plus mal trouvé que toi.
Mais je suis à présent si bien sur
mes gardes , que je verrois im-
punément les Beautés les plus
dangereuses : ce qui prouve
qu'on ne devient point esclave
des femmes , si l'on ne veut le
devenir.

Quoique le Chevalier fût
persuadé que les hommes qui
lui témoignoit de l'amitié
n'étoient point pour cela de
veritables amis , il ne laissoit
pas de vivre avec eux comme
s'ils l'eussent été. Il alloit dîner
chez eux & leur donnoit quel-
quefois à souper chez lui. Par-
mi ceux qui venoient le plus
souvent

souvent au logis , il y avoit un Cavalier nommé , Don Joseph Quivillo , garçon de mérite & Gentilhomme du Duc d'Offone. Ce Quivillo prenoit plaisir à m'adresser la parole pour m'obliger à parler ; & je lui répondois d'autant plus volontiers , que mon Maître , bien loin de le trouver mauvais , m'excitoit lui-même à tenir des discours qui réjoüissoient la compagnie.

Un soir entr'autres , il m'échappa quelques faillies dont les convives furent si contens , qu'ils se mirent à faire mon éloge. Chacun me donna des loüanges , principalement Quivillo , qui ne put s'empêcher de dire que j'étois un vrai present à faire au Duc d'Offone. Oüi , poursuivit-il , ce Seigneur qui aime les gens gais , seroit ravi d'avoir, parmi ses Pages, un jeune

170 HIST. D'ESTEVANILLE,
homme du caractère d'Estevanille.

Don Enrique de Bolagnos prit alors la parole, & dit à Don Joseph: Quelque affection que j'aye pour Gonzalez, je consens que vous me l'enleviez pour en faire un Page du Duc d'Offone. Cela étant, reprit Quivillo, qu'Estevanille dès demain matin me vienne trouver au lever de Monsieur le Duc, & je me charge du reste. Quoique je fusse bien-aise au fond de l'ame de devenir Page d'un Grand, je fus assez politique pour cacher ma joye. J'affectai même une si grande indifférence là-dessus, que Don Enrique me demanda si je sentoisi quelque répugnance à remplir la place qu'on me proposoit. Je lui répondis froidement que non; mais qu'étant aussi atta-

ché à lui que je l'étois , je ne pouvois fans peine le quitter. Tous les convives applaudirent à ma réponse , qui me fit passer dans leur esprit pour une bonne pâte de garçon. Mon Maître en fut la duppe comme les autres : Gonzalez , me repliqua-t-il , je croirois abuser de ton zele , si je te détournois d'entrer au service du Duc d'Osborne. Ce Seigneur ne manquera pas de te faire une brillante fortune. Je ne suis point encore chez lui , Monsieur , interrompis-je. Que sçait-on ? Peut-être n'aurai-je pas le bonheur de lui plaire. C'étoit effectivement tout ce que j'appréhendois. Malgré mon air gaillard & un peu fripon , je craignois qu'il ne me trouvât pas assez éveillé pour être un de ses Pages.

Je me rendis donc le jour

172 HIST. D'ESTEVANILLE,
suivant, avec la permission de
mon Maître à l'Hôtel du Duc
d'Offone. J'y rencontrai Qui-
villo, qui m'attendoit avec toute
l'impatience d'un homme char-
gé d'une agréable nouvelle :
Gonzalez, me dit-il, vous êtes
de cette maison. Sur le portrait
que j'ai fait de vous à Monsei-
gneur, il vous reçoit au nombre
de ses Pages ; & il m'a ordon-
né de vous faire promptement
donner sa livrée. A ces mots,
D. Joseph me conduisit au Ma-
jordome, qui sur le champ en-
voya chercher le Tailleur du
logis, & lui fit prendre ma me-
sure. Si bien que deux jours
après je fus en état de me pré-
senter devant le Duc, qui me
dit en me voyant : Mon ami,
feras-tu bien le métier de Page ?
Pourquoi non, lui répondis-je,
Monseigneur, j'ai bien fait ce-

lui de Laquais. Il me semble que l'un n'est pas plus difficile que l'autre. Tu as raison , reprit-il en souriant. Ensuite il se tourna vers Quivillo : J'ai bonne opinion de ce garçon-là , lui dit-il ; je crois qu'il ne sera pas le plus sot de mes Pages.

Trois ou quatre Seigneurs Siciliens qui arriverent dans cet instant, furent cause que je n'eus pas avec mon Maître une plus longue conversation. Je les laissai avec eux , & j'allai me joindre à mes nouveaux camarades.



CHAPITRE XII.

Le Duc d'Offone est nommé à la Viceroyauté de Sicile ; il part de Madrid pour aller s'embarquer à Barcelone, d'où il se rend à Genes, & de-là à Naples.

IL n'y avoit pas long-tems que le Duc d'Offone étoit de retour de Flandres , où il avoit rendu de grands services à l'E-tat. Il venoit d'être fait Gentil-homme de la Chambre , & même un des quatre Conseillers du Conseil de Portugal ; mais ces deux places ne pouvoient remplir son ambition. Il couchoit en jouë le Gouvernement de la Sicile , lequel étoit sur le point de vaquer , le tems du Duc de Thaurisano , alors

LIV. I. CHAP. XII. 175
Gouverneur de cette Isle , étant
près de finir.

Le Duc d'Osborne aspirait à
cette Viceroyauté pour deux
raisons ; la première , pour avoir
occasion de former de grandes
entreprises contre le Turc : &
la seconde , parce que l'on de-
venoit ordinairement Viceroy
de Naples au sortir du Gouver-
nement de Sicile. Ses vœux
furent enfin exaucés ; le Duc
d'Osborne son ami & Favori de
Philippe III. lui fit donner la
préférence sur tous ses concur-
rens , & obtenir ce poste , qui
certainement lui convenoit
mieux qu'à tout autre qu'on eût
pû choisir. On permit à ce Sei-
gneur , sur les remontrances
qu'il fit au Conseil , de tenir
toujours dans les Ports de Sicile
une petite Flotte bien équip-
pée pour donner la chasse aux

176 HIST. D'ESTEVANILLE,
Turcs , & d'employer à cet usage une partie des revenus de l'Isle. On doubla même ses appointemens , pour le mettre plus en état d'exécuter les desseins qu'il méditoit.

Ayant donc reçu sa Patente de Viceroi : il ne songea plus qu'aux préparatifs de son départ. Dès qu'ils furent achevés , il prit le chemin de Barcelone avec le Prince Philibert de Savoye , qui venoit d'être nommé General des forces Maritimes d'Espagne , & qui avoit ordre de s'y embarquer avec lui. Mais comme ils n'auroient pû tous deux , avec tout leur monde , faire ce voyage sans de grandes incommodités , les Hôtelleries étant très-rares sur la route , & les vivres en petite quantité , ils partagerent en deux corps les personnes de leur suite.

Le Prince , le Duc & la Duchesse son épouse , & Don Juan Tellés Giron leur fils , accompagnés de vingt-cinq domestiques seulement , se rendirent à Barcelone , pendant que tout le reste de leurs gens avec le bagage gagnèrent un Port voisin d'Alicante , & s'y embarquerent pour les aller joindre.

Je me trouvai du nombre de ceux qui n'étoient pas avec le Duc , & j'eus ma bonne part de la peur que nous fit un maudit Corsaire de Barbarie ; que nous rencontrâmes en sortant du Golfe d'Alicante. Quoiqu'il fût le plus fort , nous ne lâissâmes pas de vouloir lui résister ; mais après un quart d'heure de combat , il se rendit maître de notre vaisseau , & nous chargea de chaînes. Quel malheur pour des gens qui s'en alloient com-

me en triomphe à Barcelone , & qui s'étoient flattés de faire fortune en Sicile. Adieu toutes les belles esperances que nous avions conçues. Les Barbares nous emmenoiient esclaves dans leur Pays, insultant à notre douleur , & se moquant de notre attente trompée, lorsqu'à la hauteur de Cartagene ils tomberent à leur tour entre les mains de D. Antonio de Terracuso , qui amenoit de Cadis à Barcelone dix Galeres d'Espagne pour l'embarquement du Prince & du nouveau Viceroi. Notre vaisseau fut repris de même que tous les effets qui étoient dessus , & Terracuso victorieux nous conduisit à Barcelone avec deux galiotes enlevées au Pirate, & remplies d'esclaves & de butin.

Nous ne séjournâmes que

peu de jours à Barcelone. Nous nous embarquâmes pour Genes, où nous ne fûmes pas plutôt arrivés, que le Prince Philibert nous quitta pour aller à Turin voir le Duc de Savoye son pere, qui l'attendoit. Tous les Nobles Genoïs qui avoient des Terres en Sicile, firent des honneurs extraordinaires au Duc, qui reçut des présens considerables, tant du Sénat que des Marchands qui commerçoient avec les Siciliens. Tandis que nous étions à Genes, le Comte de Lemos, qui étoit alors Viceroy de Naples, envoya deux de ses Gentils-hommes, prier de sa part le Duc d'Osborne de passer par Naples, pour jouir pendant quelques jours des délices d'une si belle Ville, & pour conférer ensemble sur les intérêts communs des deux Royaumes.

Mon Maître qui ne demandoit pas mieux , accepta la proposition. Nous nous remîmes en mer , & après avoir cotoyé l'Etat Ecclesiastique , nous arrivâmes heureusement à Naples.

Le Comte de Lemos fit au Duc & à la Duchesse sa parente la plus magnifique reception. Il leur donna un appartement au Palais Royal , & les régaland chaque jour de quelque nouvelle fête , ce ne fut , pendant que nous fûmes à Naples , qu'une succession continue de festins , de bals , & de concerts. La Noblesse & le Peuple secondant l'intention du Comte , n'épargnerent rien pour témoigner au Duc d'Osone , que sa présence leur étoit agréable , quoiqu'ils dûssent pourtant encore se souvenir du rigoureux Gouvernement de

Don Pedro Giron son grand-Pere & ci-devant leur Viceroi.

Tout occupé que paroissoit mon Maître des plaisirs qu'on lui procuroit, il n'oublia pas de se ménager de secrets entretiens avec le Comte de Lemos, & il tira de ces conférences des lumieres qui ne lui furent pas inutiles dans la suite. Il fallut, enfin, quitter Naples. Le Comte nous fit escorter par les Galeres de ce Royaume jusqu'à Palerme; attendu que celles de Sicile étoient alors occupées à conduire le Duc de Thaurisano qui s'en retournoit en Espagne, s'étant embarqué sans vouloir attendre l'arrivée de son successeur.

Fin du premier Livre.



CATALOGUE

Des Livres qui se vendent chez **PRAULT**
Pere, Quay de Gêvres, au Paradis,
& à la Croix Blanche. 1734.

LIVRES DE PIÉTÉ.

- A** Bregé de la Bible in 12°. 2. vol. Paris, 1725.
Adoration & Prières au Très-Saint Sacrement, par
le Pere Gourdan, en placard.
Alphabet en une feuille, pour les Enfans qui com-
mencent, in-seize, Paris.
— avec les Sept Pseaumes, les Vêpres & Com-
plies du Dimanche, & l'Exercice ordinaire du
Chrétien, in-seize, Paris.
— avec les Vêpres & Hymnes des Fêtes de l'An-
née, in-seize, Paris.
Avis pour bien vivre, selon Dieu, du P. Lingendes,
in dix-huit, Paris, 1685.
— & Réflexions sur les devoirs de l'Etat Reli-
gieux, 12°. 3 vol. Paris 1719.
Biblia Sacra, in 4°. Lugduni, 1727.
Breviarium Romanum, 12°. 1 vol. & 2 vol. Lug-
duni, 1724.
Breviaire Romain, noté selon le nouveau système
du Chant, 12°. 1 vol. Paris, 1727.
Cantiques spirituels sur les principales verités de la
Morale Chrétienne, in-douze, Paris, 1712.
Catechisme

Catechisme Historique, à l'usage des Missions, 12°. 1

Lille, 1704.

Concile de Trente, Latin-François, 12°. 2 vol.

Lyon 1710.

Conseils de la Sagesse, 12°. 2 vol. Paris, 1727.

Cura Clericalis, Lat. Franc 12°. Paris, 1670.

Devoirs des Domestiques envers Dieu & leurs Maîtres, in-douze, Paris, 1713.

Directeur dans les voyes du Salut, 12°. Paris, 1718.

Diurnale Romanum, in 24. Paris, 1726.

Diurnal Romain, in 24. Paris, 1726.

Ebauche de la Religion naturelle, 4°. La Haye, 1726.

Elevations à Jesus-Christ, par le Pere Valette, Doctrinaire, in-douze, Paris, 1728.

Epîtres & Evangiles d'Amelot, 12°. Paris 1723.

— Idem, avec des Réflexions, par Monsieur de la Marre, 12°. Paris, 1732.

— les mêmes, 18. Paris, 1732.

— les mêmes, sans Réflexions, 12°. Paris, 1720, & 1725.

L'Esprit de David, par M. le Ooble, 12°. Paris, 1698.

— de Senèque, in 12°. 2 vol. Paris, 1723.

Etrennes (les meilleures que l'on puisse donner & recevoir,) in-vingt-quatre, Paris, 1734.

— les mêmes, ne contenant que l'Ordinaire de la Messe, les Vêpres & les Sept Pseaumes, in-trente-deux, Paris, 1734.

Exercice du Chrétien, du P. Maugras, in-dix-huit.

— du Chrétien, ou petites Heures appellées, Petit-pouce, in 164. Paris.

— du Penitent, 18. Paris, 1719.

— Spirituels, pour les Confreres & Sœurs de la Confratrie du S. Sacrement, in-douze, Paris, 1732.

Explication que saint Paul donne à la Charité, 12°. La Haye, 1731.

Heures du Pere le Bossu, 18. Paris, 1703.

— dédiées au Roy, 18. Paris, 1719.

— les mêmes, 32. grosses lettres, Paris, 1715.

— Latines, in 18. Paris, 1711.

— de Maupin, à l'usage de ceux qui assistent au Service de l'Eglise, in 18. latines, 1727.

— les mêmes, latines & françoises, in 18. Paris, 1727.

— les mêmes, in 32. Paris, 1727.

— les mêmes, de grosses lettres, appellées Messes & Vêpres, in 18. 2 vol. Paris, 1711.

— dédiées à la Noblesse Françoise, in 32. Paris, 1693.

— Paroissiales, 12°. Paris.

Histoire Ecclesiastique de M. Fleury, 32 vol. 4°. & 32 vol. 12°. Paris.

— des Juifs, par M. Arnault d'Andilly, fol. figures, Amsterdam, 1700.

— la même, 8°. 5 vol. figures, Bruxelles, 1701.

— la même, 4°. 2 vol. sans figures, Paris, 1700.

— la même, 12°. 5 vol. Paris, 1717.

— des Papes, par Gueulette, 12°. 3 vol. Paris 1698.

— du Vieux & du Nouveau Testament, par Royaumont, fol. figures, Paris, 1723.

— la même, 4°. figures, Paris, 1724.

— la même, sans figures, 12°. Paris.

— du Peuple de Dieu, in 4°. 8 vol. nouvelle édition, augmentée, Paris, 1734.

On vend séparément les augmentations, Cartes & Tables, pour servir aux premières Editions, in 4°. grand & petit papier, Paris, 1734.

Imitatio Christi, in 32. Lutetiae, apud Coignard, 1710.

- eadem, Lutetiæ, apud Guerin, 1727.
Imitatio Christi, 24. Lutetiæ, apud Leonard.
— eadem, 32. apud eundem.
Imitation en Espagnol, 18. Paris, 1713.
Imitation de Jésus, de M. de Bonnair, avec des
Réflexions & Prières à chaque Chapitre, 12°. Paris, 1719.
— dédiée à Madame de Bourgogne, 12°. Paris, 1722.
— du P. Girard, 18. Paris, 1687.
— la même, 24. Paris, 1719.
— avec des Prières à chaque Chapitre, par le P. Gonelieu, 8°. Paris, 1727.
— la même, 12°. Paris, 1728.
— la même, 18. Paris, 1724.
— du P. Rosveide, 32. Lyon, 1692.
Infaillibilité de l'Eglise, 12°. 3 vol. Paris, 1701.
Instructions touchant l'adoration perpétuelle du très-saint Sacrement, in-douze, Paris, 1702.
— Chrétiennes sur les afflictions, du P. Maugras, in-dix-huit, Paris, 1721.
— sur l'Humilité, par le P. Rusbroche, in dix-huit, Paris, 1700.
— sur le Sacrement de Mariage, 12°. Paris, 1690.
— sur le saint Sacrifice de la Messe, par le Pere Seignery, 18. Paris, 1701.
Journal des Saints, 12°. 3 vol. Lyon, 1701.
Lettre écrite de Provins, sur la mort de M. l'Abbé d'Aligre, in-quarto, Paris, 1713.
Lettres de M. Simon, 12°. 4 vol. Amsterdam, 1730.
Le Livre des Enfans, in-douze, Paris 1732.
Manuel des Curés, pour l'Administration des Sacrements, & pour les Obseques, avec les Prières des Saluts, sous le titre de *Manuale Pastorum*, in-quarto, Paris, 1725.

Martyrologe Romain, de M. Chatelain, 4°. Paris, 1711.

Messes Latines, de grosses lettres, in 18. Paris, 1714.

Missa pro defunctis, 4°. Lutetiae; 1715.

Monarchie des Hebreux, 12°. 4 vol. la Haye, 1727.

Morale Chrétienne, en trente Articles, in-dix huit, Paris, 1723.

— de confiance en la protection de la sainte Vierge, 24. Paris, 1715.

Novum Testamentum, 24. Paris 1727.

Ode sur l'endurcissement des Hommes, par le Pere Maugras, in-quarto, Brochure, Paris, 1721.

Offices des Rogations, &c. 12°. Paris, 1722.

— de Saint Charles, in octavo, Paris, 1718.

— de Saint Jacques le Majeur, in-douze, Paris, 1697.

— de la Semaine sainte, latin françois, in 12°. Paris, 1730.

— de la Toussaints, 12°. Paris 1726.

— de la Vierge, sans renvoy, in-dix-huit, grosses lettres.

— le même, in 18. petites lettres.

— le même, in-trente-deux, Paris, 1728.

L'Oraison Dominicale, expliquée par les paroles de l'Ecriture sainte, pour implorer la miséricorde de Dieu dans le tems de la guerre & des calamités publiques, in-douze, Paris, 1709.

Ordinaire de la Messe, in-douze.

— & les Vêpres, &c. in-dix huit, Paris, 1726.

— in 32. Paris, 1730.

Paraphrase sur l'Oraison Dominicale, avec un projet de Retraite, in-dix-huit, Paris, 1733.

Passages les plus touchans du Nouveau Testament, par M. Lambert, in-douze, Paris, 1734.

Pensées du Pere Bourdaloue, sur divers sujets de

Piété & de Morale, in 8°. Paris, 1734.

Les mêmes, en trois petits volumes, in 12°. Paris, 1734.

Prieres en forme de Litanies, pour appaiser la colère de Dieu; avec des Pensées Chrétiennes sur les afflictions, par le Pere Maugras, in-dix-huit, Paris, 1726.

— pour le matin & le soir, qui se font en l'Eglise de Saint Jean en Greve, & dans les autres Paroisses de Paris, avec un Exercice & Prieres pendant la sainte Messe, & pendant la Journée, in-douze, Paris, 1700.

— du Matin & du Soir, en deux grands Placards.

— pendant la Messe, par un Benedictin, Paris, 1725.

— Item, par le Pere Gaillard, 18. Paris, 1713.

— du Pere Gourdan, in-dix-huit, Paris, 1726.

Psaumes en forme de Prieres, 12°. Paris, 1733.

Pseautier de Carcassonne, fol. très-grand pap. 1691.

Réflexions morales sur les Ouvrages de Dieu, in-douze, 2 vol.

Regles de la Prédication, in-douze.

Regle de Saint Benoist, 12°. 2 vol. Paris, 1703.

Nouvelle Retraite de huit jours, in-douze, Paris, 1734.

Sentences & Instructions Chrétiennes, tirées des anciens Peres de l'Eglise, 12°. 2 vol. Paris, 1716.

— tirées de S. Bernard, par le même, 12°. Paris, 1729.

— tirées de Saint Gregoire le Grand, par le même, 12°. Paris, 1701.

Stations & Prieres qui se font à la Terre Sainte, in-dix huit, figures, 1729.

Traité de la Charité envers Dieu, ou de l'Amour de Dieu, 12°. Paris, 1729.

— de la Charité envers le Prochain, ou Traité de

188 LIVRES DE PIÉTÉ.

- l'Amour du Prochain , 12°. Paris, 1729.
 Traité du Mariage Chrétien , par Horry, 12°. Paris, 1700.
 — de la Foi, & des Devoirs des Chrétiens, par Burnet, 8°. Amsterdam, 1729.
 — Géographiques & Historiques, pour l'intelligence de l'Écriture sainte , 12°. 2 vol. la Haye, 1730.
 — sur les Miracles, 8°. Amsterdam, 1729.
 Veritable Religion, cherchée & trouvée, in 12°. Paris,
 Verité de la Religion Chrétienne, démontrée par ordre Geometrique, par Denyse, in 12°. Paris, 1719.
 La Vie heureuse , ou l'Homme content, in 12°. Paris. 1721.
 Vie des Saints, de Baillet, fol. 4 vol. Paris, 1724.
 — du Pere Bonnefons, 8°. 4 vol. l'aris, 1721.
 — avec des Réflexions, 12°. 4 vol. Lyon, 1726.
 — du Pere Giry, in fol. grand & petit papier, 1719.
 — les mêmes, in fol. 2 vol.
 — de Saint François d'Assise, avec l'Histoire des Stygmates & de la Portiuncule ; & une Preface sur le Merveilleux de la Vie des Saints, par le Pere Candide Chalippe, in-quarto, Paris, 1728.
 — de Saint Irenée, 12°. 2 vol Paris, 1723.
-

LIVRES D'HISTOIRE.

- A** Bregé de l'Histoire d'Angleterre, par Rapin Thoiras in 4°. 3. vol. La Haye, 1730.
 Abregé Chronologique de l'Histoire d'Angleterre, in 12°. 7 vol. Amsterd. 1730.
 Abregé de l'Histoire universelle de Jean le Clerc, in 8°. Amsterdam 1730

Alfredi magni Regis Anglorum vita , à Joanne Spelman , fol. Oxonii , 1678.

Analyse de l'Histoire militaire de Louis le Grand , par le sieur Brunet , en une grande carte de huit feuilles , Paris , 1732.

Avantures de Robinson 12°. 4. vol. Amsterd. R. figures , 1720.

Campagnes de Monsieur le Duc de Vendôme par le Chevalier de Bellerive , in douze , Paris , 1714

Les Césars de l'Empereur Julien , in 4°. fig. Amsterd

Conquête du Mexique in 12°. 2. vol. fig. Paris 1730.

Conquête du Perou in 12°. 2. vol. fig. Paris 1716.

Découverte des Indes Occidentales par les Espagnols , in 12°. Paris , 1697.

Description de la Ville de Lisbonne , in douze Paris , 1730.

Dictionnaire Geographique de la Martiniere , fol. 4. vol. La Haye , 1730.

Dictionnaire Universel de la France , in folio 3. vol. Paris , 1726.

Dissertation sur les Alliances entre la France & la Suede , in 8°. La Haye , 1709.

Entretiens de Charles V. & François I. aux Champs Elysées , in 12°. Paris , 1714.

L'Espion dans les Cours des Princes Chrétiens , in 12°. 6. vol. Cologne , 1731.

Etat de la France , in 12°. 5. vol. Paris , 1727.

Freolder , ou l'Anglois jaloux de sa liberté , Essais de politique , in 12°. Amsterdam , 1727.

Geographie de le Coc , in 12°. 2. vol. figures.

— *Idem* de François , dédiée à Mademoiselle Croisat , in 12°.

— *Idem* , de Noblot , in 12°. 6. vol. figures , Paris . 1726.

Guide des Chemins du Royaume, par Daudet, in 12°. Paris, 1724.

Histoire des Révolutions d'Angleterre, par Burnet, in 4°. 2. vol. La Haye, 1725.

— secrète des Rois & Reines d'Angleterre, in 12°. 3. vol. Amsterd. 1729.

— des Grands Chemins de l'Empire, par Bergier, in 4°. 2. vol. Bruxelles 1728.

— de l'Empire in 12°. 10. vol. Paris, 1731.

— de l'Empire des Cherifs, sa Description Geographique & Historique ; la Relation de la prise d'Oran par Philippe V. Roi d'Espagne ; avec l'abregé de la vie de M. de Santa Crux, cy-devant Ambassadeur en France, & Gouverneur d'Oran, depuis la prise de cette Ville, ornée d'un Plan très-exact de la Ville d'Oran, & d'une Carte de l'Empire des Cherifs, par M*** in douze, Paris, 1733.

Histoire des Dauphins François, & des Princesses qui ont porté en France la qualité de Dauphines, in 12°. Paris.

— des Revolutions d'Espagne, in 12°. 5. vol. Amsterdam, 1730.

— de France par le Ragois, in 12°. Paris, 1730.

— genealogique de la Maison Royale de France, & des grands Officiers de la Couronne, fol. 9. vol. 1733. en petit & en grand papier.

— d'Henri III. Roi de France, par Varilas, in 12°. 6. vol. Paris 1695.

— d'Henri de la Tour d'Auvergne, par Marsolier, in 4°. Paris, 1719.

— de la Milice Françoisé, par le P. Daniel, in 4°. 2. vol. fig. Paris 1728.

— de l'Empire Otoman, par Laurent, in 12°. 6 vol. Paris, 1724.

- Histoire d'Osman premier du nom, dix-neuvième Empereur des Turcs, & de l'Imperatrice Aphendina Ashada, par Madame de Gomez, in douze, 2. vol. Paris, 1734.
- des Papes par Gueulete, in 12°. 3. vol. 1698.
- du Parlement de Tournai, in 4°. Valenciennes, 1701.
- des Revolutions de la Republique Romaine, par M. l'Abbé de Vertot, in 12°. 3. vol. Paris, 1727.
- Romaine par demandes & réponses, par M. l'Abbé de Bellegarde in 12°. 2. vol. Paris, 1720.
- de Tucidide, in 12°. 3. vol. Paris, 1707.
- de Timurbec, connu sous le nom du Grand Tamerlan, Empereur des Mogols, par M. Petis de la Croix in 12°. 4. vol. Paris, 1732.
- Imperatrices Romaines, par M. de Serviez, in 12°. 3. vol. 1728.
- Lettres de Louis XIV. au Comte de Briord, in 12°. La Haye, 1728.
- Memoires d'Artagnan, in 12°. 3. vol. Amsterdam, 1715.
- de Beaujeu in 12°. Amsterd. 1700.
- pour servir à l'Histoire de la Grande Bretagne, sous les Regnes de Charles II. & Jacques I. par Burnet, in 12°. 3. vol. La Haye, 1725.
- de Catherine, Imperatrice de Russie, in 12°. Amsterd. 1728.
- de Chiverni, in 12°. 2. vol. La Haye, 1720.
- de Choisy, in 12°. 2. vol. Utrecht, 1727.
- du sieur de Pontis, in 12°. 2. vol. Paris, 1715.
- du Comte de Forbin, in 12°. 2. vol. Amst. 1730.
- de Pierre le Grand, in 12°. 4. vol. Amsterdam, 1728.
- du Cardinal de Retz, in 12°. 4. vol. Amst. R. 1724.

192 LIVRES D'HISTOIRE.

- de M. Talon, in 12°. 8. vol. La Haye, 1732.
- du Comte de Vordac, in 12°. 2. vol. Paris, 1730.
- Methode pour apprendre l'Histoire de France, avec l'idée generale des Sciences in 12°. Paris, 1731.
- Mœurs des Sauvages Americains in 12°. 4. vol fig. Paris, 1724.
- Nouveaux Memoires du Chevalier Temple, in 8°. La Haye, 1729.
- Oeuvres de Saluste, in 12°. Paris 1713.
- Pompe Sicilienne, ou Couronnement de Victor Amedée, in quarto, brochure, Paris, 1714.
- Portraits des Hommes & des Femmes illustres, par Baudelot in quarto, Paris, 1730.
- Quint - Curce de Vaugelas in 12°. 2. vol. Paris, 1709.
- Relation de ce qui s'est passé à Munster, au sujet de l'élection de l'Evêque, in 12°. Mayence, 1707.
- des Cours de Prusse & de Hanovre, in 8°. La Haye, 1706.
- Retraite des dix mille de Xenophon, in 12°. Paris, 1706.
- Tablettes des Ministres, in 12°. Amsterd. 1728.
- Tacite, avec les notes de Mr de la Houssaye, in 12°. 4. vol. Paris, 1724.
- Thesaurus novus anecdotorum, fol. 5. vol. Paris, 1717.
- Tite Live de Duryer, in 12°. 8. vol. Roïen, 1722.
- Vie de Descartes, in 12°. Paris, 1692.
- de Mahomet par Boulainvilliers, in 8°. Amsterd. 1731.
- du Cardinal de Richelieu, in 12°. 3. vol. Amst. R. 1724.
- de Ruffin, in 12°. 2. vol. Paris, 1724.
- de Jean Sheppard, fameux voleur, in 8°. Amst. 1725.

LIVRES D'HISTOIRE. 199

- de Sixte V. de Gregorio Leti, in douze, 2. vol. fig. Paris, 1731.
 - *Idem.* in quarto.
 - du Tasse, in 12°. Paris, 1695.
 - Voyages du Chevalier de Bellerive, in 12°. Paris, 1713.
 - de Coreal, in 12°. 2. vol. Paris, 1731.
 - de Paul Lucas, in 12°. 3. vol. Rouen, 1714.
 - du Chevalier Marchais, en Guinée & à Cayenne, rédigés par le P. la Batt, in 12°. 4. vol. fig. Paris, 1730.
 - Voyages de Meiffon, in 12°. 4. vol.
 - de Struis, in 12°. 3. vol. Amsterd. R. 1720.
 - de Thevenot, in 12°. 5. vol. Amst. 1727.
 - L'Utilité du Pouvoir Monarchique, contenant l'Histoire & les Lettres de Phalaris, Tyran d'Agrigente, ensemble les Lettres d'Isocrate sur le Gouvernement & le modèle des Ministres, par M. de S. M. in douze.
-

LIVRES DE BELLES LETTRES.

- A**lmanach Terrestre, ou Prédications Critico-miques pour les années suivantes, in douze.
- Amante retrouvée, Opera Comique, par l'Auteur de la Comedie du Temple du Goût, in-douze. Paris, 1728.
- Amours de Théagène & Chariclée 12°. 2. vol.
- Amusemens Historiques, in 12°. Paris, 1734.
- Annales Galantes de *Mad. de Villedieu*, in 12°.
- Anecdotes Grecques, ou Aventures secrètes d'Aridée, 12°. Paris, 1731.
- Persannes, par *Mad. de Gomez*, in-12°. 2. vol.
- de la Cour de Philippe Auguste, 12°. 3. vol.

194 LIVRES DE BELLES LETTRES.

- Annibal & Scipion , 12°. *Hollande*. 1675.
 Annibal , Tragedie de *M. de Marivaux*, in-douze.
 Anti-Baillet , de *Monsieur Mesnage* , Tome 8°. des
 Jugemens des Sçavans , in-4°. Paris , 1730.
 Apologie des Bêtes , in-octavo , Paris . 1732.
 Après dînée des Dames de la Juiverie , Conversa-
 tions Comiques , en 3. Actes , in-douze. 1722.
 Argenis , Roman Héroïque , in-douze , 2. vol. fig.
 L'Arianne de *M. Desmarets* , in 12. 3. vol. fig.
 Arithemetique de *Le Gendre* , in-12°. Paris, 1727.
 Arlequin , Comedien aux Champs Elysées, conte-
 nant une Comedie , un Opera & un Opera
 Comique , in-douze , Paris 1694.
 L'Art de ne se point ennuyer , 12°. *Hollande*.
 Aventures d'Achile , Prince de Tours , & de Zaïde ,
 Princesse d'Afrique , 12°. Paris 1724.
 Aventures de Dom Antonio de Buffalis , in-12°.
 — choisies , in-12. Paris , 1732.
 — du Jeune Comte de Lancaſtel , in-12°. 1728.
 — de Robinson , in 12°. 3. vol. Figures.
 — de Rozelli , in 12°. 4. vol. Fig. Holl. 1721.
 — de Thelemaque , 12°. 1. vol. 1712.
 La Bagatelle , Comedie de *M. de Beiffy* , in-octavo.
 Le Beau Polnois , in douze. Paris , 1734.
 Les Belles Grecques , par *Mad. Durand* , in-douze.
 Bibliotheque des Théâtres , 8°. Paris , 1733.
 — Historique des Auteurs de la Congrégation
 de Saint Maur , 12°. Holl. 1726.
 Campagnes de Monsieur de Vendosme , in 12°.
 — de Monsieur le Maréchal de Villars , en
 1712. in-12°.
 Candidatus Artium , in-douze. Paris , 1732.
 — Le Caprice & la Ressource , Prologue en
 vers , in 12°. Paris , 1732.
 Caractères de Téophraste , 12°. 2. vol. *Hollande*.

LIVRES DE BELLES LETTRES. 195

- naturels des Hommes *in-douze*. Paris, 1692.
- la Chance du 7. ou Etrennes amusantes, *in-vingt-quatre*.
- Celenie, Histoire Allegorique, *in-douze*. 1734.
- Compliment prononcé par Mademoiselle Sylvia, & le Sieur Romagnesi, à la clôture du Théâtre, 1733. *in-octavo*. Paris, 1733.
- Le Comte Roger, Souverain de Calabre, *in-douze*. Paris, 1734.
- de Warvik, par Mad. Daulnoy, *in-12°*. 2. vol.
- Le Connetable de Lune, *in-douze*. Paris, 1720.
- Conseils d'Ariste à Celimene, sur les moyens de conserver sa réputation, 12°. Paris, 1692.
- Considerations Philosophiques sur le succès d'Inès de Castro, Tragedie, avec le Dialogue d'Antines de Philomothus, & l'Eloge de la Brochure, *in-octavo*. Paris, 1724.
- Contes Anglois, *in-12°*.
- Arabes, ou les mille & une nuit, *in-12°*. 6. vol.
- Chinois, ou Avantures de Mandarin Fumhoam, *in-12°*. 2. vol. Figures. Paris, 1723.
- Egyptien extraordinaire, *in-douze*. 1714.
- & Discours d'Eutrapel, 12°. 3. vol. Hol. 1732.
- des Fées, par Mad. Daulnoy, *in-12°*. 8. vol.
- de Mad. Durand, *in-douze*. Paris, 1712.
- de Mademoiselle de la Force, *in-12°*.
- de Madame de Murat, *in-12°*.
- de Perault, *in-12°*. Paris, 1721.
- & Fables Indiennes, *in-12°*. Paris, 1724.
- Mogols. *in-12°*. 3. vol. Paris, 1732.
- à rire, 12°. 12. vol. Holl. 1732.
- Persans, ou les mille & un Jour, *in-12°*. 5. vol.
- Tartares, *in-12°*. 3. vol. Figures. 1723.
- Turcs, *in-12°*. Paris, 1734.
- Les Coudées franches, *in-douze*. Paris, 1712.

196 LIVRES DE BELLES LETTRES.

- Le Coureur de nuit , ou Ayanturier Nocturne ,
in-12°. Paris , 1731.
- Crémentine , Reine de Sanga , par *Madame de Gomez* , in-12°. 2. vol. Figures. Paris , 1729.
- La Critique , Comedie de *Mr. de Boissy* , in-octavo.
- Curiosités de la Nature & de l'Art , 12°. 1700.
- Cymbalum mundi , ou Dialogues Satyriques , 12°. Hollande 1732.
- Le Czar Demetrius , in douze , fig. Paris , 1715.
- Découverte de l'Empire de Cantahar ; in douze.
- Le Dénouement imprévû , Comedie de *M. de Marivaux* , in-douze. Paris , 1727.
- Description de l'Isle Imaginaire , avec l'Histoire de la Princesse de Paphlagonie . in-douze 1734.
- Les Désesperés , in-douze , 2. vol. Figures. 1732.
- Le Désespoir Amoureux , ou les nouvelles Visions de Domquichote , 12°. Figures, Hollande. 1715.
- Le Diable Boiteux , 12°. 2. vol. Figures. 1726.
- Dialogues des Morts , 12°. Hollande. 1709.
- sur les plaisirs & le merite des Femmes , par *Monsieur Dupuy* , 12°. Paris , 1717.
- des Vivans , in-douze. Paris , 1716.
- La Diane de Montemayor , par *Madame de Saintonge* , in-douze , 2. vol. Paris , 1733.
- Dictamen metrificum , in-octavo.
- Dictionnaire Argot François , & François Argot , voyez le Vice puni.
- Néologique , 12°. 1727.
- La Duchesse de Capouë , Nouvelle Italienne , in-douze. Paris , 1732.
- L'Ecole des Meres , Comedie de *Monsieur de Marivaux* , in-douze. Paris , 1732.
- Les Effets surprenans de la Sympatie , ou Aventures de Monsieur de *** par le même , in-douze. 5. vol. Paris , 1714.

LIVRES DE BELLES LETTRES. 197

- Elite des bons mots, 12°. 2. vol. Holl. 1731.
 Éloge de la Folie, 8°. Hollande. 1728.
 — Idem, in-12°. 1731.
 De la véritable Eloquence, 12°. Paris, 1703.
 Entretiens Nocturnes, par *Madame de Gomez*,
 in-12°. Paris 1731.
 Épîtres Heroïques d'Ovide, par *Mademoiselle
 l'Heritier*, in-12°. Paris, 1732.
 Épouse infortunée, in douze. Paris, 1733.
 Épion dans les Cours, 12°. 6. vol. Hollande. 1731.
 Éprit de Seneque, in 12°. 2. vol. Paris, 1723.
 Essay sur le bon Goût en Musique, par *Monsieur
 Granval*, in douze. Paris, 1732.
 Essays de Montagne, 4°. 3. vol. Paris, 1725.
 Essay sur le mouvement, par *Croulay*. Holl. 1728.
 — d'une Traduction d'Horace, en vers françois,
 8°. Hollande. 1727.
 — d'une Philosophie naturelle, in-12°. 1723.
 Explication du Phénomene, du 19. Octobre 1726;
 in-douze. Paris, 1726.
 Examen du Poëme de Cartouche, in-octavo. 1726.
 Fables de *Monsieur le Brun*, 12°. Paris, 1722.
 — d'Esopé en prose, avec des Quatrains & des
 Figures en bois, in 12°. Paris, 1732.
 — de la Fontaine, 8°. 2. vol. Figurés. Hollande.
 — Idem de Paris, in 8°. 3. vol. Figures. 1729.
 — Idem in 8°. 2. vol. sans Figures. 1729.
 — Idem in-12°. Paris, 1734.
 — les mêmes de Chartres, petit in 12°. 1730.
 Les Fées, Contes des Contes, in-12°. 1725.
 La Femme foible, in-douze, Nancy. 1733.
 La Fidelité recompensée, Histoire Portugaise;
 in-douze. Paris, 1732.
 Le François à Londres, Comedie de *Monsieur
 de Boissy*, in-octavo. Paris, 1733.

198 LIVRES DE BELLES LETTRES.

Les Géans, Poème Epique, *in-12°*.

Gongam, ou l'Homme prodigieux, *in-douze*,
2. vol. Figures. Paris, 1712.

Grenier à Sel, ou nouveau Recueil de bons mots,
&c. *in-douze*. Paris, 1730.

Gulistan, ou l'Empire des Roses, 12°. Paris, 1704.

Gustave Vasa, Histoire de Suede, *in-12°*. 1725.

Harangues de Vaumoriere, 4°. Paris, 1713.

Henry Duc des Vandales, *par Mad. Durand*,
in-douze, figures. Paris, 1714.

L'Heureux Stratagème, Comedie de M. de Mari-
vaux, *in-douze*. Paris, 1733.

Histoire de la Comtesse de Gondez, *par Made-
moi elle de Luffan*, *in-12°*. 2. vol. 1725.

— *secrète de la Conquête de Grenade, par
Madame de Gomez*, *in-12°*. Paris, 1729.

— *de Domquichote, in-12°*. 6. vol. *fig.* Barbin.

— *dudit, Nouvelles Aventures, par Monsieur
Le Sage*, *in 12°*. 2 vol. figures. Paris, 1716.

Histoire de Dom Quichot, suite des six premiers
volumes *in-12°*. 6. vol. Figures. Paris, 1726.

— *d'Emilie, par Mad. de Meheust*, 12°. 1732.

— *d'Estevanille Gonzales, ou l'Homme de
bonne humeur, par M. le Sage*, *in-douze*, 2 vol.
Paris, 1734.

— *de Jean de Bourbon, Prince de Carenci ;
par Madame Daulnoy*, *in-12°*. 2. vol. 1729.

— *des Imaginations extravagantes de Monsieur
Oufle, in-douze*, 2. vol. Figures. Paris, 1734.

— *Litteraire de l'Europe*, 8°. 6. vol. Holl. 1726.

— *d'Osman premier du nom, dix-neuvième Em-
pereur des Turcs, par madame de Gomez*, *in-
douze*, 4. vol. Paris, 1734.

— *de Phalaris, avec ses Lettres, in-douze*, 2 vol.

— *de la Princesse de Paphlagonie, voyez Des-
cription*

cription de l'Isle Imaginaire.

Histoires Tragiques & Galantes , 12°. 3. vol. Fig.

— de Tullie , Fille de Ciceron , *in-douze* 1726.

— secrette des Vestales , 12°. Paris , 1725.

L'Homme de Descartes , *in* 12°. *fig.* Paris , 1724.

— de Cour , 12°. 1727.

— sans soucy , *voyez* Le Spectateur François.

L'Homere danseur de corde , ou l'Iliade funambulatoire , *in-douze*. Paris , 1716.

— en arbitrage , *par Madame la Marquise de Lambert* , *in-douze* , Paris , 1715.

— travesti , où l'Iliade en vers burlesques , *par M. de Marivaux* , *in* 12. 2. vol. figures. 1714.

Horlogiographie du Pere de la Madeleine , 8°. Figures. Paris , 1701.

Hyacinthe , ou le Marquis de Celtas Dirorgo , nouvelle Espagnole , 12°. 2 vol. Paris , 1732.

Ibrahim , ou l'Illustre Bassa , 12°. 4. vol. 1723.

Le Je ne sçai quoy , Comedie de *M. de Boissy* , avec le Portrait de Mlle. Sylvia & de Tomassin , gravés par Cars le fils , *in-octavo*. Paris , 1731.

Les Illustres Françaises , *in* 12°. 3. vol. Holl. 1731.

Le Tome 3. de Paris se vend separément.

Les Imperatrices Romaines , *in* 12°. 3 vol. 1728.

L'indigent Philosophe , ou l'Homme sans souci , *par M. de Marivaux* , *voyez* Le Spectateur François.

L'Infortuné Florentin , *in-douze*. Holl. 1730.

— Napolitain , *voyez* Aventures de Rozelli.

Instructions sur les Jardins Fruitiers , *par la Quintinie* , *in-4°*. 2. vol. Paris , 1730.

Journal litteraire , 8°. 18 vol. Hollande. 1731.

Journées amusantes , *par Madame de Gomez* , *in* 12°. 8 vol. figures. Paris , 1731.

L'Isle des Esclaves , Comedie de *Monsieur de Marivaux* , *in* 12°. Paris , 1725.

Tome I.

* R

200 LIVRES DE BELLES LETTRES.

L'Isle de la Raïson , Comedie , de M. de Marivaux ,
in -douze , Paris , 1727.

Jugemens des Sçavans de M. Baillet , avec les Notes
de M. de la Monnoye , avec l'Anti-Baillet , in-4°.

8 vol. grand & petit papier , Paris , 1730.

Les trois Justau-corps bleu , Contes , avec les trois
Aneaux , 8°. Dublin , 1721.

Juvenal de Tarteron , Lat. Franc. in 12°. 1729.

La Langue , in-douze , 2 vol. Paris , 1720.

Lettres d'Abailard & d'Eloïse , 12°. 2 vol. 1713.

— Philosophiques de Bourguet , in 12°. Hollande.

— de Bourfaut , 12°. 3 vol. Paris , 1722.

— de Buffy Robutin , 12°. 7 vol. Paris , 1706.

— de la Marquise de ** au Comte de R*** par
M. de Crebillon , in douze 2 vol. Hollande 1732.

— à Monsieur Granval , sur le Vice puni , ou Car-
touche Poëme , voyez Examen critique.

— sur Clovis , Poëme , par Me de Gomez , in-octavo.

— Idem de Monsieur Bosc Du Bouchet , in octavo.

— ou critique generale , ou parallele des 3. Poëmes
anciens , avec celui de la Ligue , in-octavo. 1724.

— Critique sur le Temple de Gnide , in-octavo.

— de Descartes , in 12°. 6 vol. Fig. Paris , 1724.

Lettres Familières , instructives & amusantes , écri-
res à un Millionnaire in-douze , 3 vol. 1725.

— nouvelles , ou Oeuvres galantes , 12°. 1724.

— Galantes & Poësies diverses de Madame la
Marquise de Perne , 12°. 2. vol. , Paris , 1724.

— sur la pesanteur & la legereté des Corps , in douze.

— historiques sur tous les Spectacles de Paris , in-
douze , 2 vol. Paris , 1719.

— du Marquis Scipion Maffei , in-octavo. 1733.

— Persannes , 12°. 2. vol. Holl. 1730.

— de Phalaris , voyez , Histoire.

— de Pline , par Monsieur de Sacy , in 12°. 3 vol.

LIVRES DE BELLES LETTRES. 201

Lettres de Richelet, 12°. 2. vol. Paris, 1705.

— de *Madame de Sevigné*, 12°. 2. vol. 1726.

— Turques, 12°. Holl. 1731.

Le Livre des Enfans, *in-12* Paris, 1732.

Lucien, traduit par *Monsieur d'Ablancourt*, *in-12*.
3 vol. Paris, 1734.

Mauriceau, Traité des maladies, & observations
sur les Accouchemens des Femmes, *in-4°* 2 vol.

Maximes & reflexions sur l'éducation de la jeu-
nesse, *in-12*. Paris, 1690.

Meditations Metaphisiques de Descartes, *in-12*. 2.
vol. figures. Paris, 1723.

Melisthenes, ou l'Illustre Persan, *in-douze*. 1732.

Memoire du Comte de Vordak, *in-12*. 2 vol. 1732.

— sur le Laminage du Plomb, *in-quarto*. 1731.

Le Mercure indien, ou Trésor des Indes, 4°. 1668.

Methode pour apprendre l'Histoire des Faux Dieux,
ou Panthéon Mytique, *in-12*. Paris, 1732.

— de Descartes, 12°. 2. vol. *fig.* Paris, 1724.

Le Monde Renaissant, Poème, *in-octavo*. 1732.

Le Napolitain ou le défenseur de sa Maîtresse,
in-douze. Paris, 1734.

La Nature expliquée, *in-12*. Paris, 1723.

Nouveautés, dédiées à Gens de differens Etats,
depuis la Charuë jusqu'au Sceptre; contenant
50. Chapitres & 50. Epitres dédicatoires, *in-12*.
2 vol. Paris, 1724.

Nouvelles Françoises, ou les Divertissemens de
la Princesse Aurelie, *in-12*. 2 vol. Paris, 1722.

— Litteraires 8° 11. vol. Holl. 1719.

— de Miguel Servantes. *in-12*. 2 vol. 1723.

Observations sur les Accouchemens, par M. de
de Venter, traduites par M. d'Ablaincourt *in-4°*.
Figures. Paris, 1734.

— Idem par Mauriceau, voyez Mauriceau.

202 LIVRES DE BELLES LETTRES.

Ode sur l'Ode, *in-octavo*. Paris, 1715.

— prononcée par le Sieur Riccoboni, à l'ouverture du Théâtre Italien, en 1733. *in-octavo*, 1733.

Oeuvres de Campistron, 12°. 2 vol. Paris, 1731.

— de Corneille, *in* 12°. 10 vol. Paris.

On vend le Pierre Corneille séparé.

— de Dancour, 12°. 9 vol. Paris, 1729.

— de Descartes, *in* 12°. 13 vol. Figures. 1724.

— de Fontenelle, 12°. 9 vol. & 3 vol. Paris.

— mêlées de Madame de Gomez, *in* 12°. 1724.

— d'Horace de Dacier, 12°. 10 vol. Holl. 1727.

— de le Noble, 12° 19 vol. Holl. 1726.

— de Marot. 4°. 4 vol. papier imperial, Hol. 1731.

— Idem, 12°. 6 vol. Hollande, 1731.

— de Moliere, *in* 4°. 7 vol. avec Estampes, Vignettes, &c. Paris, 1734.

— Idem, *in* 12°. 8 vol. Figures. Paris, 1730.

— de Pavillon, *in* 8°. 1720.

— de Rabelais *in* 8° 6 vol. Holl. *Prault*, 1732.

— de Racine, *in* 12°. 2 vol. Paris, 1728.

— de Rousseau, 12°. 3 vol. Hollande. 1729.

— Idem, 12°. 3 vol. Chartres, 1731.

— Idem, 12°. 1 vol. Soleure. 1712.

— de l'Abbé de Saint Réal, 12°. 5 vol. Hol. 1730.

— de la Visclède, *in* 12°. 2 vol. Paris, 1727.

Oeuvres de M. de Sacy, avec ses Memoires, Factums & Harangues de l'Academie Françoisse, *in* 4°. 3 v.

— de Saint Evremond, *in* 12°. 7 vol. Paris.

L'Opiniatre, Comedie de *Monsieur l'Abbé Bruis*, *in douze*. Paris.

Panegyrique de Trajan, de M. de Sacy, *in* 12°. Par.

Les Passions de l'ame de Descartes, *in* 12°. Figures.

Pensées diverses & Proverbes choisies, *in* 12°.

Philosophie occulte d'Agrippa 8°, 2 vol. grand & petit papier. Holl. 1727.

LIVRES DE BELLES LETTRES. 203

- Poëme Calotin , 8°. 1730.
 Poëme Epique du Pere le Bossu , 12°. Paris, 1708.
 Poësie , (nouveau choix de) 8°. 2 vol. Holl. 1715.
 Poësies de M. de Bellechaume , *in quarto*.
 — de M. l'Abbé de Chaulieu 8°. Holl. 1724
 — & Oeuvres diverses de la Fontaine , 8° 3 vol.
 — de Madame Deshoulières , 8° 2 vol. Paris, 1724.
 — de Meffanges , *in-douze*. Paris , 1714.
 — du Baron de Walef , 8°. 5 vol. Holl. 1731.
 Poisson , Comedien aux Champs Elisées , contenant
 Myfogine , ou la Comedie sans femme , *in douze*.
 Polissoniana , *in douze*. Holl. 1734.
 La Pompe Dauphine , par Mlle l'Heritier , *in-douze*.
 Pratique nouvelle de l'Ortagraphe , *in* 18°. 1709.
 Le Prince travesti , Comedie , 12°. Paris , 1727.
 La Princesse de Cleves , *in* 12°. 2 vol. Paris , 1732.
 Principes de l'Ortographie Françoisè , *in-douze*.
 — de la Philosophie , de Descartes , *in* 12°. Figures.
 Le Procès des Sens , Comedie de M. Fuselier ,
in octavo. Paris , 1732.
 Prononciation Françoisè de Veneroni , *in* 12°.
 Recreations litteraires , 12°. Paris 1723.
 Recueil de Chançons notées , 12°. 6 vol. Hol.
 — d'Opera , 12°. 6 vol. 1729.
 Reflexions sur les grands Hommes qui sont morts
 en plaisantant , 12°. Holl. 1732.
 Reflexions sur la Tragedie d'Inès de Castro , par
 Madame de Gomez , *in octavo*. Paris , 1723.
 — critiques sur le Poëme de la Ligue , *in octavo*.
 Renaud l'amoureux , *in* 12°. Paris , 1724.
 Reponse à l'Auteur des Paradoxes Litteraires sur la
 Tragedie d'Inès de Castro , *in octavo*. 1723.
 La Réunion des Amours , Comedie de M. de
 Marivaux , *in-douze*. Paris 1732.
 Roger-Bon tems en belle humeur , 12°. 2 vol. 1732.

Roland le furieux , où l'Arioste moderne , *in* 12°. 2 vol. fig. Paris , 1720.

La sagesse des Petites Maisons , *in-douze*. Par. 1711.
Scänderberg , ou Aventures du Prince d'Albanie , 12°. 2 vol. Paris , 1732.

Seconde surprise de l'amour , Comedie de M. de Marivaux , *in-douze*. Paris , 1728.

Secrets du grand & petit Albert , 12° Holl 1729.

Les Sermens indiscrets , Comedie de M. de Marivaux , *in-douze*. Paris , 1732.

Le Solitaire de Terrasson , par Madame De * * Histoire interressante , *in douze*. Paris , 1733.

Le Sot toujours Sot , Comedie de M l'Abbé Bruys , *in-douze*. Paris.

Les petits Soupers de l'Eté , par Madame Durand , *in-douze* , 2 vol. Paris , 1733.

Le Spectateur Anglois , ou le Socrate moderne , *in* 12°. 6 vol. Holl 1724.

— François , avec l'Indigent Philosophe , ou l'Homme sans souci , *in-douze* , 2 vol. Paris , 1728.

Supplement de Tasse-Rouzy Friou-Titave , Livre très utile aux Femmes , *in-douze*. Paris , 1713.

Théâtre de le Grand , 12°. 4 vol. Paris 1731.

— de Quinault , 12°. 5 vol. Paris , 1715.

Les Tours de M. Gonin , *in* 12°. 2 vol. Fig. 1712.

Traité de l'Amitié , de M. de Sacy , *in* 12°.

— de l'Art Métallique , *in* 12°. Figures. Paris.

Traité des Maladies des Femmes , voyez Mauriceau.

— de la Memoire , *in* 12°. Paris , 1708.

— de la Nature de l'Homme , ou nouveau Système du Microcospe , 8°. Hollande. 1727.

— de la Peinture & Sculpture , par Richardon , Pere & Fils , 8°. 3 vol. Holl. 1728.

— nouveau du Sublime , *in-douze* , Paris , 1734.

— de la Volonté , *in-12°*. Paris , 1713.

LIVRES DE BELLES LETTRES. 205

- Triomphe de l'Amour, Comédie de M. de Marivaux, in-douze. Paris, 1732.
- de l'Eloquence, par Me. de Gomez, in 12°. 1730.
- de l'Interet, Comédie de M. de Boissy, in-octavo. Holl. 1734.
- des Melophilettes, in octavo.
- Vasconiana, ou les bons mots des Gascons, 12°. 1710.
- La Vengeance contre soi-même, & le Chat amoureux, Contes, par Madame Durand, in-douze. 1712.
- La Veuve en puissance de Mari, in douze, 2 vol.
- Le Vice puni, ou Cartouche, Poëme, in octavo. fig. 1734.
- La Vie heureuse, ou l'Homme content, in 12°. fig.
- La Vie de Guzman d'Alpharache, in 12°. 3 vol. fig.
- La Vie de Marianne, ou les Aventures de Madame la Comtesse de *** par Monsieur de Marivaux, in-douze. Paris, 1731.
- La Vie de Pedrille del Campo, Roman Comique, dans le goût Espagnol, in-douze, figures. 1718.
- La Vie est un songe, Comédie Heroïque de M. de Boissy, in octavo. Paris, 1732.
- La Voiture embourbée, de M. de Marivaux, in-douze. Paris, 1714.
- Voyage de Bachaumont & la Chapelle, 12°. 1732.
- forcé, de Becafort, Hypochondriaque, 12°. 1709.
- des trois Princes de Sarendip, in 12°. Figures.
- Zaïde, Histoire Espagnole, in 12°. 2 vol. Paris, 1732.
- Le Zodiaque de la Vie, in 12°. 2 vol. Holl. 1731.

**HISTOIRE
D'ESTEVANILLE**

GONZALEZ

TOME I.

SECONDE PARTIE

HISTOIRE
D'ESTEVANILLE

CONTE

TOME I

SECONDE PARTIE

HISTOIRE D'ESTEVANILLE

GONZALEZ,

SURNOMMÉ¹

LE GARÇON³

DE BONNE HUMEUR,

TIRÉE DE L'ESPAGNOL¹

Par Monsieur LE SAGE.

TOME I. SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez PRAULT Pere , Quay de Gêvres ,
au Paradis.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

HISTOIRE
D'ESTABLISSEMENT

CONSTITUTIONNEL

LE GAZETTE

DE BONNEVILLE

LE 15 JANVIER 1871

Par M. de la Roche

TOURNAI 1871

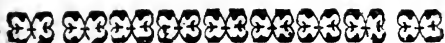


A 1871

CHATELAIN, IMPRIMERIE

11, rue de la

Librairie de la



TABLE

DES CHAPITRES
contenus en cette seconde
Partie.

LIVRE SECOND.

CHAP. I. *DE l'arrivée du Duc
d'Ossone en Sicile.*

*De son entrée dans Palerme,
& des prémices de son Gouver-
nement ;* Page 181

CHAP. II. *De l'utile connoissance
que fit Estevanille, & par quel
cas fortuit il devint nécessaire
au Viceroi ,* 197

CHAP. III. *De l'entretien parti-
culier qu'Estevanille eut avec le
Duc , & de quelle sorte il fit le
personnage de Thomas ,* 207

CHAP. IV. *De la conversation*

T A B L E.

- qu'Estevanille & Thomas eurent ensemble le lendemain matin ; Du Jugement ingénieux que le Duc d'Ossone rendit , & des fâcheuses suites que ce Jugement eut pour Gonzalez , 218*
- CHAP. V. Par quel hazard & dans quel dessein Estevanille se fit Garçon Apoticaire ; & de l'heureux effet que produisit un qui pro quo de sa façon , 242*
- CHAP. VI. De quel triste accident cette avanture comique fut suivie ; & dans quel danger se trouverent Gonzalez & Potoschi , 260*
-

LIVRE TROISIEME.

- CHAP. I. Gonzalez en allant à Livorne , gagne l'amitié d'un jeune Gentilhomme qui l'enmene avec lui à Pise.*

DES CHAPITRES.

Dans quel union ils vécurent ensemble , & comment ils se séparèrent , 272

CHAP. II. *Estevanille rencontre à trois milles de Pise deux Genevois qui vont à Florence. Il se met de leur compagnie , & par curiosité , va voir avec eux un fameux Négromancien ,* 281

CHAP. III. *De l'arrivée d'Estevanille à Florence ; quel emploi lui fut proposé , & quel service il rendit à Don Christoval ,* 198

CHAP. IV. *Quelle fut la fin de cette aventure ; des allarmes qu'eut Estevanille , & de son départ de Florence avec D. Christoval ,* 320

CHAP. V. *Ils s'embarquent à Livorne & vont à Barcelone , d'où ils se rendent à Saragosse. Mariage de D. Christoval ; suites de ce mariage ,* 327

CHAP. VI. *Don Christoval &*

T A B L E

<i>Gonzalez se rendent au Château de Rodenas ; De quelle façon l'Evêque d'Albarazin les y reçut ,</i>	344
CHAP. VII. <i>Gonzalez part du Château de Rodenas pour retourner à Saragosse ; il s'égare en chemin , & couche dans un Hermitage ,</i>	347
CHAP. VIII. <i>Histoire du Solitaire ,</i>	357
CHAP. IX. <i>Estevanille prend congé de l'Hermite & se rend à Saragosse , d'où il retourne à Rodenas chargé d'une heureuse nouvelle pour D. Christoval. Suites de cette nouvelle ,</i>	419

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



HISTOIRE D'ESTEVANILLE GONZALEZ. LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

*De l'arrivée du Duc d'Offone en Sicile.
De son entrée dans Palerme, & des
préséances de son Gouvernement.*



LE Duc d'Offone étant arrivé à Palerme, & voulant y faire son entrée avec moins de pompe que de diligence, ne demeura que trois jours *incognito*. Le quatrième, ce Seigneur monta sur un très-beau cheval, entra par la porte de la Marine, ayant

à sa droite le President de la grande Cour , & à sa gauche D. Juan Tellés son fils, accompagné d'un grand nombre de Cavaliers richement vêtus , précédé d'une infinité de Gardes & de plusieurs Magistrats, & suivi de Pages ainsi que d'Estafiers qui ébloüissoient la vûe par l'éclat d'une riche & superbe livrée qu'il avoit fait faire à Genes. Après lui venoit la Vicereine , qui occupoit le fond d'un magnifique carosse à six chevaux, où étoient sur le devant les Princesses de Butera & de Castel-Buono. On voyoit ensuite une file de carosses remplis des principales Dames de la Ville, & aux portieres plusieurs Gentilshommes à cheval.

Toutes les maisons étoient ornées de tapisseries , de feüillages & de tableaux, & les fenêtres parées de riches tapis ; & il y avoit dans les ruës un concours de

peuple si prodigieux, qu'il sembloit que tous les Habitans du Royaume de Sicile se fussent tous assemblés à Palerme pour faire plus d'honneur à l'entrée de leur nouveau Viceroi. Son Excellence ce jour-là fit jetter pendant la marche quinze cens écus en toute sorte d'especes. Aussi eut-il pour son argent le plaisir d'entendre crier par tout : *Vive, vive S. M. C. & le Duc d'Osborne notre Gouverneur*. Les réjouissances succederent aux acclamations : Il ne fut question durant trois jours que de bals, de fêtes & de concerts. Mais le Duc fit bientôt connoître aux Siciliens, qu'il n'étoit pas venu dans leur Isle pour y faire regner les plaisirs, & qu'il méditoit des desseins importants.

Veritablement ce Royaume avoit besoin d'un Viceroi tel que lui. Il regnoit alors en Sicile une

licence effrenée. Chacun y vivoit à sa fantaisie & l'on y craignoit aussi peu la justice des hommes que celle de Dieu. Les Magistrats chargés du châtimement des coupables, y faisoient si mal leur devoir, que les malfaiteurs commettoient toutes sortes de crimes impunément. On n'entendoit parler que de vols, que de coups de pistolets ou de bayonnettes donnés par derriere, pour la plûpart, suivant l'usage du pais. Le nouveau Viceroy, pour arrêter le cours de ces desordres & rétablir la tranquillité dans la société civile, fit afficher au coin des ruës une Pancarte, qui portoit en substance, que S. M. C. informée des violences qui s'exerçoient dans son Royaume de Sicile, au mépris des Loix, vouloit y mettre ordre : Qu'elle défendoit pour cet effet, qu'à l'avenir

l'avenir le Sanctuaire du Seigneur servît d'asile aux méchans qui s'y réfugioient après avoir fait des actions le plus souvent dignes de mort : Qu'en ôtant ce privilege aux Eglises , Elle prétendoit à plus forte raison , que les Barons & autres Nobles qui soutenoient les malfaites , cessassent de les protéger , & sur tout de les cacher dans leurs maisons pour les dérober aux rigueurs de la justice : Enfin , que Sadite Majesté Catholique avoit donné un pouvoir particulier à Don Pedro Giron , troisiéme Duc d'Offone , second Marquis de Pennafiel , septiéme Comte d'Urenna , Gentilhomme de sa Chambre , Chevalier de la Toison d'Or , Viceroi & Capitaine general de la Sicile , d'examiner & réviser toutes les affaires , tant civiles

que criminelles , jugées ou non jugées sous les deux derniers Gouvernemens.

Je ne dois pas oublier de dire que par cet Edit il étoit encore déclaré , que tous ceux qui viendroient découvrir au Vice-roi des crimes ignorés , ou qui ne pouvoient être prouvés , quoiqu'on en connût bien les auteurs , devoient être assurés qu'on leur garderoit le secret , & qu'on les récompenseroit aux dépens des accusés , ou des deniers du Roi , si les accusés manquoient de bien : Que si au contraire on apprenoit que quelqu'un ne voulût pas reveler quelque forfait dont il eût connoissance , il seroit sévèrement puni : Qu'on payeroit doublement les délateurs qui feroient connoître les injustices commises par les Juges ou par les Gou-

verneurs des Villes : On défendoit aussi de porter des armes courtes , comme filets , pistolets de poche & couteaux à deux tranchans ; & la Pancarte finissoit par une exhortation que l'on faisoit aux coupables , de se constituer d'eux-mêmes prisonniers & de mériter par un aveu sincere de leurs crimes , le pardon qu'on leur offroit , ou du moins une grande moderation des peines ordonnées par les Loix. On leur prescrivoit un tems pour venir se représenter , après lequel on menaçoit de proceder avec la derniere rigueur contre ceux qui n'auroient pas obéï , & de ne rien épargner pour se saisir de leurs personnes.

Cette Declaration fit beaucoup de bruit à Palerme , aussi-bien que dans toutes les autres

Villes du Royaume où elle fut envoyée. Les gens de bien s'en réjouïrent , les seuls criminels & les Nobles qui les retiroient chez eux en furent affligés. Le Duc , qui jugea bien que les coupables ne quitteroient pas leurs retraites pour venir se livrer d'eux-mêmes à sa justice , donna de si bons ordres pour les déterrer & les tirer de leurs asiles , qu'en moins de trois mois , il en fit par tout remplir les prisons. Croyant devoir se montrer sévère la première année de son gouvernement , il résolut de débiter par une action de vigueur. Il fit executer juridiquement & décapiter deux Nobles , pour avoir donné retraite à des assassins ; fit pendre sept voleurs , & condamner douze aux Galeres , sans parler de plusieurs autres qu'il fit punir

plus légèrement. Cette execution faite en un jour à Palerme, où depuis trois ou quatre années on en avoit à peine fait autant, répandit la terreur dans les autres Villes , & fit regarder le Duc d'Ossone comme un Vice-roi envoyé du Ciel pour le bonheur des Siciliens.

Ce Seigneur immédiatement après cette operation, qui marquoit si bien sa fermeté, sortit de Palerme pour aller visiter les Places du Royaume, & juger les coupables qui avoient été arrêtés par ses ordres. Il commença par la petite Ville de Mont-Real. De-là il se rendit à Céfalu, dont ayant trouvé le Château dépourvû de tout ce qui étoit nécessaire pour le défendre, il fit mettre en arrêt le Gouverneur, de même que celui de Catania. Il les chassa

tous deux , pour avoir négligé de demander des munitions au précédent Viceroi. Il en usa tout d'une autre maniere avec le Gouverneur du Château de Patti ; il augmenta ses appointemens , pour le récompenser du soin qu'il avoit de tenir sa Citadelle bien munie de tout. Son principal objet étant de pourvoir à la sûreté des forteresses maritimes les plus exposées : pour ôter aux Turcs l'envie d'y faire des descentes , il les fit toutes fortifier.

Messine fut l'endroit où il séjourna le plus long-tems. Il y fit executer un assez grand nombre de prisonniers. Les Siciliens en le voyant entierement occupé à faire faire des poudres , des balles , des boulets & d'autres munitions de guerre pour en remplir les magasins & les Arsenaux

qui en avoient besoin , s'appercurent qu'il méditoit des projets d'importance. Ils en furent encore plus persuadés , lorsqu'ils remarquerent qu'il faisoit en diligence construire à grands frais de nouveaux Galions & de nouvelles Galeres. Ils jugerent qu'il ne se proposoit pas seulement de rendre la Sicile inaccessible aux Turcs ; mais même d'aller chercher ces Barbares jusques dans leurs Ports , & de leur faire craindre les armes de Philippe.

Enfin le Duc termina sa visite par Siracuse , où il vuida les prisons des malfaiteurs qui s'y trouverent ; après quoi il retourna à Palerme , où il fut reçu par les Habitans avec plus d'acclamations qu'à son arrivée , les peuples ne sçachant quels honneurs lui faire , pour lui témoigner jusqu'à quel point ils

étoient satisfaits de son bon gouvernement. Ils avoient en effet sujet de l'être , puisqu'en moins de six mois les scelerats furent punis, les Tribunaux de la Justice reprirent leur autorité , & tout devint tranquille dans le Royaume. Le Viceroi après avoir rétabli l'ordre au dedans , tourna toutes ses pensées du côté des Turcs , qui descendant à bon compte dans l'Isle , enlevoient souvent des Habitans , brûloient des Villages & faisoient sur les côtes des ravages effroyables. Il ordonna au General des Galeres de Sicile , Don Ortavio d'Aragon , de faire équiper six Galeres & deux Galions ; & pendant qu'on y travailloit , il fit proposer au Grand Duc Côme, de joindre ses Galeres aux siennes. Ce Prince répondit , qu'il mettroit en mer son Escadre
dans

dans un certain tems pour aller tenter quelque entreprise vers la Caramanie ; que le Duc d'Osone n'avoit qu'à se regler là-dessus , & prendre si bien ses mesures , que les Galeres de Sicile pussent agir de leur côté , & attaquer en même tems leur ennemi commun.

Cette réponse de Côme plut fort au Viceroy , qui fit tous les préparatifs convenables à un armement si nouveau dans un Pays où l'on aimoit mieux souffrir lâchement les insultes des Turcs, que de songer à s'en garantir. Ses vaisseaux , sur lesquels il y avoit un grand nombre de Nobles , étoient prêts à quitter le rivage , sous les ordres de Don Ottavio , quand on apprit que ceux du Grand Duc commandés par son Amiral étoient sortis du Port de Livorne. Les deux

Efcadres cherchant , comme à l'envi , les Turcs pour les combattre , prirent des routes différentes , & agirent féparément avec un bonheur égal. L'Amiral de Tofcane alla affieger le Château d'Agrimano , qu'il emporta de force , quoiqu'il y eût dedans une assez groffe garnifon ; & il y mit le feu après avoir fait un butin confiderable. D'un autre côté , D. Ottavio d'Aragon furprit dans le Port de Scio douze Galeres Turques , & plusieurs autres Navires qui fe rendirent fans réfiftance , & qu'il pillâ. Quand ce General victorieux revint à Palerme , on lui fit tous les honneurs imaginables par ordre du Viceroi , qui voulut qu'on étalât aux yeux des Siciliens les dépouilles remportées fur les Turcs. On estima la prife fix cens mille écus ; & ce qui fut

un spectacle encore plus agréable aux peuples de Sicile ; c'est qu'ils virent sortir des vaisseaux plus de sept cens Esclaves Chrétiens délivrés , & près de trois mille Turcs faits prisonniers.

Voici de quelle façon le Viceroi disposa des effets : il en fit quatre parts ; l'une , pour l'envoyer à la Cour d'Espagne ; l'autre , pour être distribuée aux cinq principales Villes de Sicile ; la troisième , pour servir de récompense aux Officiers , aux soldats , & aux matelots de l'Escadre , & il garda pour lui la quatrième , qui n'étoit pas la plus petite ; mais il est certain qu'il en employa une grande partie à faire des aumônes , & d'autres actions qui furent applaudies de tout le monde.

Je m'arrête en cet endroit ,
ami Lecteur. Je commence à

m'appercevoir que je tranche ici de l'Historien. On diroit que j'ai entrepris d'écrire tout ce qui s'est passé en Sicile sous le gouvernement du Duc d'Offone, au lieu que ma seule intention est de vous raconter mon histoire. Ainsi laissant à de meilleurs Ecrivains que moi le soin de publier les exploits de ce Héros, je ne vous en parlerai désormais, qu'à l'occasion des choses où j'ai eu quelque part. Je ne dois pas oublier que c'est de mes aventures que j'ai à vous entretenir.



CHAPITRE II.

De l'utile connoissance que fit Estevanille , & par quel cas fortuit il devint necessaire au Viceroi.

QUoique j'eusse l'honneur d'être un de Messieurs les Pages du Viceroi , je n'en étois pas plus riche. Le poste que j'occupois n'est pas si lucratif dans les grandes maisons , que celui de Maître-d'Hôtel ou d'Intendant. Nous faisons, mes Confreres & moi une chere excellente , nous étions parfaitement bien entretenus ; mais nous n'avions pas une obole. Les charités que mon Maître faisoit aux dépens des Turcs , ne passaient pas par nos mains. D'autres que nous avoient part à ces bonnes œuvres.

Cela me faisoit regretter mon Doyen, & même Don Enrique de Bolagnos. Les cent écus de gages que ce dernier me donnoit , avec six reaux par jour pour ma nourriture , me paroïssent préférables au vain honneur d'être au service d'un Grand. C'est de quoi je me plaignois un jour au Seigneur Quivillo , qui plus heureux que moi, faisoit son chemin à vûë d'œil, puisque de simple Gentilhomme du Viceroi , il étoit déjà devenu Lieutenant de ses Gardes : Seigneur Don Joseph, lui disois-je, vous avez cru faire ma fortune en m'introduisant auprès de son Excellence , & je vous en suis aussi redevable que si elle m'eût comblé de bienfaits ; mais, entre nous , n'êtes - vous pas étonné d'une chose ? Depuis que je suis Page de Monseigneur , il n'a

pas encore daigné m'entretenir en particulier. Cependant vous lui avez vanté mon humeur gaye, & vous sçavez que rien ne lui fait plus de plaisir que d'entendre des discours réjoüissans.

Je ne suis pas moins surpris que vous de ce que vous me dites , répondit Quivillo. J'y ai pensé plus d'une fois , & même avec douleur ; car ne vous imaginez pas que je puisse être content , quand vous ne le ferez point. C'est moi qui vous ai fait sortir d'une maison où vous étiez bien : je dois prendre part à ce qui vous touche. Aussi suis-je autant occupé de vos affaires que des miennes. Pour vous le prouver , ajouta-t-il , je vous dirai que je médite un dessein très-important pour vous , & dont je tiens le succès infailible. Je suis un des meilleurs amis de

Thomas, premier Valet de chambre de son Excellence, & c'est à lui que j'ai obligation de ma Lieutenance. Vous n'ignorez pas que ce domestique est le favori de son Maître & le dépositaire de ses secrets. C'est à Thomas que le Duc laisse voir ses foiblesses. C'est Thomas qui le gouverne.

Je n'épargnerai rien pour suivit-il, pour vous faire aimer de ce Valet de Chambre, dont l'amitié vous fera fort utile. Il pourra vous rendre de bons offices auprès de son Excellence, vous mettre bien dans son esprit, & vous procurer de fréquentes occasions de lui parler. Voilà quel est mon dessein, & je vous proteste qu'il sera bientôt exécuté. Je veux que dans huit jours au plus tard vous me disiez que vous êtes des amis de Thomas.

Don Joseph étoit si sûr de son fait, qu'il n'eut besoin que d'une conversation particulière avec le Valet de Chambre, pour l'engager à me vouloir du bien. Au reste, Thomas étoit un homme de mérite. Né, pour ainsi dire, dans la maison de Giron, après avoir servi successivement les deux derniers Duc d'Osse, il avoit élevé notre Viceroy, & gagné ses bonnes grâces, en s'accommodant à son génie, & à ses inclinations qu'il connoissoit mieux qu'un autre.

Je m'attachai donc à ce domestique favori, & je lui fis si bien ma cour, qu'en peu de tems il conçut une véritable affection pour moi. Il est vrai que je le pris par son foible. Il se piquoit d'écrire en Espagnol avec beaucoup d'élégance & de pureté. Il se plaisoit à lire ses

productions à ses amis.

Je crois qu'il auroit volontiers, comme le Drufon d'Horace, donné du tems à ses debiteurs, pourvû qu'ils eussent eu la complaisance d'entendre ses ouvrages. D'abord que je m'apperçûs qu'il avoit cette fureur si ordinaire aux Auteurs, je ne manquai pas de le presser de me lire quelque chose de son Journal; car il en avoit fait un des Campagnes de son Maître en Flandres, & de son séjour à la Cour de l'Archiduc; & il écrivoit tous les jours ce qui se passoit alors en Sicile. Je trouvai dans Thomas un Auteur très-disposé à m'ennuyer. Quoiqu'il ne fût pas un mauvais Écrivain, il me faisoit quelquefois des lectures si longues, qu'il m'en coûtoit beaucoup pour y tenir. Je ne laissois pas pourtant de lui té-

moigner que j'y prenois un extrême plaisir. J'imitois même les debiteurs de Drufon ; j'étendois le cou pour paroître vouloir mieux écouter.

Le Journaliste charmé de ma complaisance , me choisit pour son confident : Estevanille , me dit-il un jour , vous ne devez pas être présentement à remarquer que j'ai de l'inclination pour vous. Je veux désormais épouser vos interêts , & conduire la barque de votre petite fortune. Reposez-vous sur moi du soin de vous rendre nécessaire à son Excellence , & comptez que je saisirai la première occasion qui se présentera de vous avancer. Je portai cette bonne nouvelle avec empressement à Don Joseph , qui s'en réjoüit avec moi : Grace au Ciel , me dit-il , vos affaires

204 HIST. D'ESTEVANILLE ;
changent de face. Vous ne me
causerez plus d'inquiétude. Tho-
mas peut tout , & vous devez
concevoir les plus douces espe-
rances.

Quivillo avoit bien raison de
me féliciter sur l'acquisition de
l'amitié de Thomas , & j'éprou-
vai bientôt que je n'avois pas
tort de faire fond sur ce nou-
vel ami , qui se voyant attaqué
de la goutte , & obligé de gar-
der la chambre , m'envoya cher-
cher un jour , & me dit : Ecou-
tez , Gonzalez , je vous ai pro-
mis d'embrasser la premiere oc-
casion que je trouverois de vous
servir , il s'en offre une que je
ne veux pas laisser échaper. Voici
de quoi il s'agit : Prêtez une
oreille attentive au discours que
je vais vous tenir ; vous y avez
un très-grand intérêt. Le Vice-
roi notre Maître , malgré son air

grave , n'est pas ennemi de l'amour. Quoiqu'il affecte de vivre d'une façon à faire croire que la Vicereine n'a point de rivale , il est rarement sans Maîtresse. Il aime présentement la Baronne de Conça qui n'a pas dix-huit ans , & qui peut passer sans contredit pour la femme de Sicile la plus piquante.

Cette jeune Dame a depuis peu perdu son mari , dont le moindre défaut étoit d'avoir cinquante ans. C'étoit un jaloux , un capricieux , un extravagant , qui tenoit sa femme enfermée , & la traitoit en esclave. Elle demeure à l'heure qu'il est chez sa mere , où le Duc va souvent la voir , mais si secretement que la Duchesse n'en sçait rien. C'est moi qui accompagne Monseigneur dans ces visites galantes & nocturnes , qu'il ne lui con-

vient pas de faire tout seul ; & comme dans l'état où je me trouve il n'est impossible de lui tenir compagnie , je vous ai choisi pour mon substitut. J'ai parlé, & répondu de vous à son Excellence , qui consent que vous remplissiez ma place jusqu'à ce que je puisse la reprendre.

J'interrompis Thomas dans cet endroit, pour le remercier de la préférence qu'il me donnoit sur tant de domestiques qui auroient été ravis d'être honorés d'un si bel emploi. Je voulus ensuite m'informer de ce qu'il falloit que je fisse pour m'en bien acquitter. C'est de quoi, me dit-il, j'aurez soin de vous instruire. Commencez par aller vous présenter de ma part à Monseigneur. Demandez-lui ses ordres, & revenez me trouver pour recevoir vos instructions.

CHAPITRE III.

De l'entretien particulier qu'Estevanille eut avec le Duc , & de quelle sorte il fit le personnage de Thomas.

JE ne perdis pas un moment. Je courus vers mon Maître qui étoit seul dans son cabinet. J'y entrai hardiment , persuadé qu'il ne pouvoit faire qu'un accueil gracieux à un homme que lui envoyoit son fidelle Thomas. Veritablement dès que ce Seigneur m'apperçut , il me dit d'un air riant : Approche, Estevanille. C'est donc sur toi, mon ami, que Thomas a jetté les yeux pour le remplacer. Cela fait ton éloge. C'est une marque certaine que tu as de l'esprit ; car il se connoît bien en sùjets.

Il pouvoit faire un meilleur choix , lui répondis-je ; mais ce qui doit consoler votre Excellence , c'est que ce grand homme fera peut-être avant huit jours en état de continuer ses fonctions. Quand il le seroit dès demain , reprit le Duc , puisqu'il t'a mis dans ma confiance , tu y demeureras. Aussi-bien le pauvre garçon commence à devenir vieux & infirme. Il a besoin d'un coadjuteur. Permettez-moi , lui dis-je , d'ajouter à cela , qu'un Seigneur chargé comme vous du poids d'un pénible gouvernement , n'a pas trop de deux personnes qui s'occupent à le délasser de ses fatigues. Le Viceroi loin de s'offenser de ma liberté , se prêta de bonne grace à la raillerie , & me repartit qu'il prétendoit bien nous employer l'un & l'autre.

Après

Après cela, pour m'entendre parler, & pour juger mieux de mon esprit, il me demanda quels Maîtres j'avois servis. Je pris aussitôt la parole pour lui obéir, & quoiqu'on ne brille jamais moins que lorsqu'on veut briller beaucoup, j'eus le bonheur de lui faire un détail de mes conditions avec une gayeté dont il fut fort satisfait. Il me le témoigna : Je suis très-content de toi, me dit-il. Tu m'accompagneras cette nuit. Va rejoindre Thomas, & dis-lui, qu'il nous tienne prêts deux habits de Religieux.

Je retournai vers ce Valet de Chambre, qui sur le rapport que je lui fis de mon entretien avec le Duc, jugea que j'avois plû à son Excellence : Voilà qui est fait, me dit-il, Monseigneur a goûté votre esprit, votre fortune est assurée. J'en ai autant de joye

210 HIST. D'ESTEVANILLE ,
que vous en devez avoir vous-même. Il s'agit présentement de vous apprendre ce que vous avez à faire. Trouvez-vous ici ce soir après le souper du Vice-roi. Il y viendra pour se travestir en Moine. C'est sous cet habillement qu'il a coutume d'aller chez sa Baronne. Vous vous déguiserez de la même façon pour sortir avec lui de son Palais , où vous aurez soin de le ramener avant le jour. Je n'ai pas d'autres instructions à vous donner. Vous voyez , poursuivit Thomas en fouriant , qu'on n'exige de vous dans cette occasion , que la complaisance de servir de compagnon à un Religieux.

Si le Duc après son souper fut fort exact à se rendre chez Thomas , je ne le fus pas moins. Nous y prîmes tous deux le froc sans cérémonie ; & quand nous

fûmes équipés de maniere que nous pouvions aisément passer pour des Moines qui vont la nuit confesser des malades, nous nous échapâmes du Palais par une petite porte, dont mon Maître seul avoit la clef. Ce Seigneur me fit bien voir qu'il sçavoit le chemin de la maison de sa veuve ; nous y arrivâmes bientôt. On nous y reçut sans lumiere, & d'un air si mysterieux, qu'on eût dit que nous entrions chez une fille, qui se lassant de l'être, recevoit son amant à l'insçu de sa famille. Quoique la Baronne naturellement coquette, & très-ambitieuse, s'applaudît d'avoir fait la conquête du Viceroy, cependant elle vouloit en dérober la connoissance au Public ; mais c'étoit moins pour ménager sa réputation, que de peur d'éprouver le res-

sentiment de la Vice-Reine.

Quelque portrait avantageux que Thomas m'eût fait de la Baronne de Conça , je la trouvais au-dessus de l'idée que je m'en étois formée. Je n'avois point encore vû de femme si belle. Il est vrai qu'elle étoit fort parée , & que l'art eut tout au moins autant de part que la nature au plaisir que je pris à la regarder. Néanmoins toute brillante que la rendoient sa parure & sa beauté , elle n'attira pas tous mes regards. Elle ne fit que les partager avec Dona Blanche Sorba sa Mere , qui bien que déjà sortie de son sixième lustre , pouvoit à juste titre les lui disputer. Blanche étoit veuve d'un Maître des Comptes du Patrimoine Royal , & vivoit à Palerme noblement avec sa fille.

Je croyois n'être chez ces Dames que pour y garder le silence, comme un petit frere qui accompagne un Religieux dans une visite : Je ne m'attendois qu'à jouer un personnage , & il me fallut en faire deux. Pendant que le Duc s'entretenoit dans une chambre avec la Baronne, Blanche me fit passer dans un cabinet, en me disant , qu'elle vouloit faire connoissance avec moi. C'étoit une femme plus vive , plus spirituelle encore que la Segnora Dalfa , & qui avoit des manieres plus nobles. Elle se mit sur un sofa , & me fit asseoir auprès d'elle. Nous aurions eu une assez plaisante conversation , si la Dame n'eût pas mieux sçu la langue Castillane que je sçavois l'Italienne. Nous ne nous ferions point entendus. Mais par bon-

heur Blanche parloit passablement bien Espagnol. Elle commença par plaindre l'infortuné Thomas tourmenté de la goutte , & se montra aussi sensible aux douleurs qu'il souffroit, que si elle en eût été la cause. Ensuite changeant de ton & de discours , elle me dit d'un air enjoué : Mon beau garçon , faites-moi votre confidente. Combien avez-vous fait de conquêtes , depuis que vous êtes à Palerme ? Madame , lui répondis-je , avec de grandes démonstrations de modestie, vous vous moquez de votre serviteur. Je crois les Dames de Sicile de trop bon goût pour être capables de jeter les yeux sur un sujet si peu digne de leurs regards.

Vous devez avoir meilleure opinion de vous , reprit la Me-

re de la Barone ; vous êtes fort bien fait ; on le voit au travers de votre déguisement ; & de plus , vous êtes dans l'âge heureux où les hommes n'ont qu'à paroître pour s'attirer l'attention des femmes. Peut-être , fans le sçavoir , avez-vous déjà charmé quelque aimable Sicilienne , que la pudeur empêche de se déclarer. Supposé que cela soit , lui répliquai-je en riant , je supplie très-humblement cette Dame de me pardonner si je paye d'ingratitude un bonheur qu'elle me laisse ignorer. Oh ! vous le sçauvez bientôt , répartit Blanche : elle se lassera de se contraindre, vous apprendra votre victoire , & il ne tiendra qu'à vous d'en profiter.

La Mere de la Barone prononça ces paroles d'un air à me

faire voir clairement qu'elle étoit frappée de ma jeunesse, & qu'il ne dépendroit que de moi de jouïr auprès d'elle le même rolle que mon Maître jouïoit auprès de sa fille. Je m'en aperçus bien, malgré mon peu d'experience; & je me sentis tenté de pousser ma pointe; mais la hardiesse me manqua; & la Dame de son côté n'osant ce soir-là me donner plus beau jeu, remit la partie à une autre fois.

Les momens délicieux que Monseigneur & sa jeune veuve passoient ensemble, s'écouloient pendant ce tems-là, & le lever de l'aurore n'étoit pas éloigné, quand j'allai avertir son Excellence qu'il falloit songer à la retraite. Ces deux Amans se séparèrent aussi-tôt, non sans regret de se quitter, quoiqu'ils dussent

LIV. II. CHAP. III. 217
dûssent être assez contents de
leur soirée. En prenant congé
de Blanche, je baifai avec trans-
port une de ses belles mains
pour réparer l'affront que ma ti-
midité avoit fait à ses appas.
Puis sortant sans bruit avec le
Duc de chez nos veuves, nous
retournâmes au Palais.



CHAPITRE IV.

De la conversation qu'Estevanille & Thomas eurent ensemble le lendemain matin ; du Jugement ingenieux que le Duc d'Ossone rendit , & des fâcheuses suites que ce Jugement eut pour Gonzalez.

Nous allâmes d'abord nous défroquer chez Thomas ; après quoi mon Maître se retira dans son appartement pour se reposer. De mon côté , je regagnai ma chambre dans le même dessein , quoique je n'eusse pas si grand besoin que lui de repos.

Le jour suivant , mon premier soin fut de me rendre auprès de mon ami Thomas , qui

fit éclater à mon arrivée une vive impatience d'apprendre ce qui s'étoit passé la nuit chez les Dames. Il m'en demanda un détail , & je lui en fis un des plus circonstanciés. Je lui avois trop d'obligation pour faire le discret avec lui , outre que je ne l'étois guere naturellement. Comme il parut sur-tout fort curieux de sçavoir de quelle maniere j'avois été reçu de Blanche , je lui racontai sans façon l'entretien que j'avois eu avec elle , & je m'étendis là-dessus beaucoup plus que je n'aurois fait si j'eusse sçu l'intérêt particulier qu'il y prenoit. J'ajoutai même à mon recit quelques faussetés un peu vives , ne trouvant pas dans la verité une matiere assez riche pour faire honneur à mon mérite.

J'ignorois donc que Thomas fût

T ij

220 HIST. D'ESTEVANILLE ,
amoureux de cette Dame ; &
l'on peut juger par-là du plaisir
qu'il avoit à m'entendre. Tous
les termes dont je me servois
pour exprimer les marques de
tendresse que je lui disois qu'elle
m'avoit données , étoient autant
de coups de poignard que je
portoais à ce pauvre homme. Il
faisoit quelquefois en m'écou-
tant d'étranges grimaces, que j'at-
tribuois bonnement à sa goutte,
& qui n'étoient pourtant que
des effets de sa jalousie. Mais
plus il souffroit de mon récit,
& plus il affectoit d'en paroître
content. Je vous félicite , Gon-
zalez, me dit-il avec un ris forcé,
je vous félicite d'avoir inspiré
de l'amour à une Dame si char-
mante. Blanche, quoique déjà
un peu furannée, est toute aima-
ble. Je suis ravi que vous foyez
de son goût. Je vous exhorte à

cesser d'être timide avec elle la première fois que vous la reverrez. Les Dames ne sont pas fâchées que les hommes qu'elles chérissent brusquent un peu l'occasion d'être heureux.

Le jaloux Thomas, en me donnant ce conseil, se promettoit bien de m'empêcher de le suivre ; & quelques jours après il me fit connoître que j'avois en lui un Rival. Le Duc eut envie de retourner chez sa Baronne, & Thomas , quoiqu'il ne fût pas encore bien rétabli , eut l'honneur d'accompagner son Excellence. Je vis alors la faute que j'avois faite , & j'en tirai un mauvais augure. Ah ! misérable , me disois-je , qu'as-tu fait ? Quel démon , ennemi de ta fortune , t'a poussé à te perdre toi-même ? Ne t' imagine point que Tomas te pardonne le crime d'avoir plû à

sa Maîtresse. Ne compte plus sur son amitié ; tu n'as plus en lui un Mecene. S'il est trop généreux pour chercher à te nuire, il ne le fera point assez pour continuer à te servir.

C'est ainsi que je me reprochois mon indiscretion. Mon rival le lendemain de son entrevûe avec Blanche , fut plus discret que moi. Il ne me parla point de cette Dame ; il ne m'en dit pas un mot ; mais il ne changea nullement de maniere à mon égard. Il me recevoit toujours fort bien quand j'allois le voir. Il me faisoit des amitiés comme à son ordinaire. Il affectoit même de me laisser quelquefois accompagner pour lui Monseigneur , lorsque son Excellence se déroboit la nuit de son Palais pour se mêler avec le Peuple, & pour entendre les discours qui

se tenoient dans Palerme sur son gouvernement ; car la Baronne de Conça n'étoit pas toujours la cause de ses sorties nocturnes. Mon Maître , ce que jamais aucun Viceroy n'avoit fait avant lui , se déguisoit souvent en soldat , en gueux ou en matelot. Il couroit les ruës sous ces habillemens , s'entretenoit avec la populace , & donnoit lui-même occasion de dire tout le mal ou le bien qu'on pensoit de lui.

Je ne sçais si l'on doit louer, ou blâmer cette conduite ; mais je sçai bien qu'une nuit j'aurois volontiers cédé ma place à Thomas : le Duc ayant joint un peloton de faquins qui s'étoient attroupés pour se réjouir , s'avisa de censurer lui-même quelques-unes de ses actions pour voir ce qu'ils diroient. Aussitôt deux ou trois d'entr'eux , qui le reconnu-

224 HIST. D'ESTEVANILLE ;
rent peut-être , se jetterent sur
lui & sur moi qui l'accompa-
gnois , & nous battirent dos &
ventre comme deux ennemis du
gouvernement. Nous eûmes as-
sez de peine à nous tirer de leurs
mains , & le Viceroi ne se vanta
point de cette aventure.

J'étois donc de ces dernieres
équipées. Il n'y avoit que la mai-
son de Blanche qui me fût in-
terdite. Thomas , que la jalou-
sie sembloit avoir guéri de sa
goutte , avoit grand soin de
m'empêcher d'y retourner. Heu-
reusement je m'en souciois fort
peu. J'avois plus d'envie de con-
server l'amitié de ce Valet de
Chambre , que de ménager les
bonnes graces de sa Maîtresse.
Aussi je m'attachai à lui plus que
jamais ; & si je ne pus en lui
faisant ma cour effacer de sa me-
moire la malheureuse confiden-

ce que je lui avois faite , je l'obligai du moins à le feindre. Il parut m'aimer plus qu'auparavant. J'en fus charmé. Je crus que fatisfait de m'avoir éloigné de Blanche , il n'avoit plus rien sur le cœur contre moi.

J'étois donc fans inquiétude du coté de Thomas, lorsqu'un jeune Bourgeois de Palerme m'abordant un jour dans la rue , me dit d'un air triste : Que votre Seigneurie me pardonne , si je prends la liberté de l'arrêter. Je vois à votre habit que vous êtes Page du Viceroi , & je voudrois bien avoir avec vous un quart d'heure de conversation , pour vous communiquer une affaire très - importante. Si vous êtes bien aise de trouver l'occasion d'obliger un honnête homme, je vous prie de prendre la peine de me suivre. Je lui répondis,

226 HIST. D'ESTEVANILLE;
qu'il ne pouvoit s'adresser à une
personne plus disposée que je
l'étois à faire plaisir au prochain.
Là-dessus il me conduisit à sa
maison qui me parut celle d'un
homme aisé. Il m'introduisit
dans une chambre, où il y avoit
un vieillard alité: Seigneur Page,
me dit-il en me le montrant,
vous voyez mon pere dans un
état digne de votre compassion.
Il est tombé malade de chagrin
d'avoir été trompé par un Mar-
chand qui lui a enlevé un dépôt
de dix mille écus. Nous som-
mes ruinés de fond en comble,
si nous ne trouvons quelqu'un
qui ait le credit d'engager le
Viceroi à vouloir connoître de
cette affaire.

Vous sçavez bien, lui répon-
dis-je, que Monseigneur est d'un
accès facile, qu'il est doux, affa-
ble, & qu'il écoute patiemment

les plaintes qu'on lui fait. Cependant quoique vous n'ayiez pas besoin de recommandation auprès de lui , je vous offre mes bons offices. Je suis peut-être celui de ses Pages qu'il aime le plus. Instruisez-moi bien de votre affaire , & je vous ferai rendre justice par son Excellence.

A ces mots , le pere & le fils me remercièrent de ma bonne volonté , & finirent leurs complimens par une promesse de deux cens pistoles. Doucement, Messieurs, leur dis-je alors, apprenez qu'il est défendu à tous les domestiques du Viceroi de recevoir le moindre present des personnes qui leur auront quelque obligation ; & cela sous peine d'être chassés de son Palais après avoir été châtiés sévèrement. Ce qui n'étoit que trop véritable , le Duc l'ayant

déclaré en termes formels à tous les gens. Cette défense est trop rigoureuse , s'écria le vieillard. Comment donc pourrai-je vous marquer que je ne suis point un ingrat ? Il est mortifiant de ne pouvoir reconnoître que par le sentiment les services qu'on nous a rendus. Un bienfauteur Espagnol n'en demande pas davantage , lui repliquai-je fierement. Laissons-là , je vous prie , les discours superflus , & racontez-moi la tromperie qui vous a été faite. En même tems le vieux Bourgeois me la détailla de cette manière.

Je m'appelle Giannetino. Je suis fils d'un Avocat qui mourut plus pauvre que riche après avoir bien travaillé toute sa vie. Ce qu'il faut attribuer au désintéressement excessif & à la scrupuleuse intégrité dont il se pi-

quoit. Après sa mort, j'eus le bonheur d'épouser une veuve qui m'apporta douze mille écus en mariage. De sorte qu'ayant joint ma petite fortune à la sienne, je me mis en état d'être compté parmi les aisés de Palerme. J'ai encore la réputation de n'être pas mal dans mes affaires ; mais on va me regarder comme un des plus misérables Citoyens, & je le ferai en effet, si je perds le procès qu'on m'intente aujourd'hui, & dont voici la matiere.

Il y a six mois que Charles Azarini, Pierre Scannati, & Jérôme Avellino, tous trois Marchands, & mes amis, vinrent ici avec un Notaire, & chargés d'une somme de dix mille écus en or : Nous vous avons choisi, me dirent-ils, pour dépositaire de cet argent que nous voulons mettre sur un vaisseau, quand

nous en trouverons l'occasion. En attendant , nous vous prions de le garder , & de nous promettre par écrit que vous ne le délivrerez à aucun de nous trois qu'en présence des deux autres. Je m'y engageai par un acte que le Notaire dressa , & que nous signâmes tous. Je conservois soigneusement le dépôt pour le rendre aux trois Associés , lorsqu'ils me le demanderoient ; mais ces jours passés Jérôme Avelino vint la nuit frapper à ma porte. On lui ouvrit. Il entra dans ma chambre d'un air agité : Seigneur Giannetino , me dit-il, si je trouble votre repos , vous devez pardonner cette liberté à l'importance du dessein qui m'y oblige. Nous avons appris mes deux Associés & moi , qu'il doit incessamment arriver à Messine un Bâtiment Genoïs chargé de

rarees marchandises sur lesquelles il y a pour nous un beau coup à faire, si nous ufons d'une grande diligence. Nous avons resolu d'y employer les dix mille écus que vous avez à nous. Hâtez-vous, s'il vous plaît, de me les remettre. Mon cheval est à la porte. Je brûle d'impatience d'être à Messine.

Seigneur Avellino, lui répondis-je, vous avez apparemment oublié que je ne puis me dessaisir.... Hé, non, non, interrompit-il, je me souviens fort bien qu'il est marqué dans l'acte que vous ne rendrez l'argent qu'aux trois Associés présens; mais Azarini & Scannati sont malades. Ils n'ont pû venir avec moi chez vous. Ils vous conjurent avec moi de n'avoir point d'égard à cette condition, & de me livrer l'espece sur le champ, les mo-

232 HIST. D'ESTEVANILLE ,
mens étant précieux. Vous n'a-
vez rien à craindre ; je suis hon-
nête homme. Je ne crois pas
que vous vouliez par une dé-
fiance qui blefferoit notre ami-
tié, nous faire perdre une si bonne
occasion. Dépêchez-vous donc,
ajouta-t-il, je meurs de peur d'ar-
river trop tard à Messine. Le
Ciel qui sans doute m'inspiroit
secretement me fit long - tems
balancer ; mais Avellino , le fri-
pon d'Avellino me supplia, me
pressa, me tourmenta, de sorte
qu'il fatigua ma résistance. J'eus
la foiblesse de lui lâcher le dépôt
qu'il emporta.

Le vieillard en achevant ces
paroles , qui lui rappelloient son
imprudence , ne put s'empêcher
de répandre quelques larmes.
J'en fus attendri : Ne vous affli-
gez pas , lui dis-je , pour le con-
soler. Monsieur le Duc a les
bras

bras longs. Avellino aura bien de la peine à lui échapper. Avellino, dit alors le fils du vieux Bourgeois, est bien loin d'ici présentement; & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'Azarini & Scannati n'ont pas plutôt sçu la friponnerie de leur Affocié commun, qu'ils sont venus fondre sur mon pere auquel ils demandent l'argent qu'ils lui ont confié. Cette affaire sera jugée dans deux jours, & selon toutes les apparences, les Juges le condamneront à payer dix mille écus aux Demandeurs. Cela n'est pas encore décidé, m'écriai-je, & je ne doute pas que le Viceroi étant informé, comme il le fera dès ce jour, de toutes les circonstances de ce procès, ne veuille le juger lui-même.

Je fis effectivement un fidelle rapport de tout à son Excel-

234 HIST. D'ESTEVANILLE,
lence , qui me dit après m'avoir
écouté avec beaucoup d'atten-
tion , & riant de sa pensée : Je
rendrai là - dessus un jugement
qui fera du bruit dans le monde.
Dès le lendemain il manda les
Parties qui parurent devant lui.
Il ordonna aux Demandeurs de
parler les premiers ; & quand ils
eurent plaidé leur cause , il s'a-
dressa au Défendeur : Gianne-
tino , lui dit-il , quelle réponse
avez-vous à faire à vos Parties
adverses ? Aucune , Monsei-
gneur , lui répondit Giannetino
en levant les épaules , & baissant
le menton sur sa poitrine. Il a
raison , Messieurs , reprit le Duc
en regardant Azarini & Scan-
nati ; il n'a point de réponse à
vous faire. Il demeure d'accord
de tout ce que vous dites , & il
est prêt à vous rendre les dix
mille écus dont il est déposé.

taire ; mais comme il ne peut, suivant l'acte passé entre vous , les délivrer qu'aux trois Affociés présens , faites revenir Avellino à Palerme & vous les toucherez.

Ce jugement du Duc d'Os-
sone fit rire toutes les personnes
qui l'entendirent prononcer , &
devint le sujet de tous les en-
tretiens d'Italie. Giannetino &
son fils qui avoient cru leur
ruine assurée , ravis de se voir
hors d'un si grand embarras ,
m'inviterent par reconnoissance
à dîner chez eux. Sur la fin du
repas , ils étalèrent à mes yeux
les deux cens pistoles qu'ils m'a-
voient offertes , & que j'avois
refusées. Quel spectacle pour
moi ! Ils commencerent à me
presser de les accepter , en me
protestant que personne n'en
sçauroit rien. L'homme est bien

236 HIST. D'ESTEVANILLE ;
foible ! Ils me les présenterent
tant de fois , ils me firent tant
d'instances , & s'y prirent de tant
de façons , qu'il me fut impossi-
ble de me défendre de les rece-
voir. Elles étoient dans une belle
bourse que je mis dans ma po-
che , & nous fûmes tous d'ac-
cord après cela.

Cependant je n'étois pas tout-
à-fait sans inquiétude , quand je
me representois que mon Maî-
tre ne vouloit pas qu'on fit dans
sa maison un honteux trafic de
ses graces ; mais je m'imaginai
que ce petit coup de filet ne
parviendroit point à sa connois-
sance ; & véritablement les deux
Giannetino n'en auroient jamais
parlé , si son Excellence n'eût
envoyé chercher le pere trois
jours après , pour lui demander
en ma presence s'il m'avoit fait
quelque présent. Le veillard ,

ennemi du mensonge , & n'osant dire la verité de peur de me nuire, se troubla tout à coup à cette question , & moi je sentis le mineur gratter sous mes pieds : Ne me déguisez rien , lui dit le Duc d'un air fier & menaçant. Je vous ordonne , sous peine de mon indignation , de m'apprendre quel témoignage de reconnoissance Gonzalez a reçu de vous. Le Bourgeois qui connoissoit le Viceroi pour un homme devant lequel il étoit dangereux de mentir, avoua qu'il m'avoit donné deux cens pistoles , ajoutant ensuite pour m'excuser , que son fils & lui m'avoient forcé , pour ainsi dire , de les accepter. Je ne vous blâme point , vous , reprit le Duc , de lui avoir offert de l'argent ; mais il ne devoit pas le prendre , sachant ma délicatesse là - dessus ,

238 HIST. D'ESTEVANILLE,
& même ma défense. C'est ce
que je ne puis lui pardonner.

Lorsqu'il eut parlé de cette
forte, il se tourna de mon côté,
& me demanda où étoient les
deux cens pistoles en question.
Elles sont dans ma chambre, lui
répondis-je, telles qu'on me les
a données. Hé bien , répliqua-
t-il , va me les chercher tout à
l'heure. J'obéis , & quand je lui
eus apporté ma bourse , il la
mit entre les mains d'un de ses
Gentilshommes , en lui disant :
Allez distribuer cet argent aux
pauvres. Ils doivent seuls profi-
ter de l'imprudence de Gianne-
tino. Pour toi, Gonzalez, pour-
suivit-il , tu peux te retirer où il
te plaira. Tu n'es plus à mon
service ; & je te défends de re-
mettre jamais les pieds dans mon
Palais. Je me jettai aussi-tôt aux
genoux du Duc , croyant exci-

ter sa compassion. Bassesse inutile ! Il me lança un regard furieux, & me tourna le dos.

Je courus dans le moment chez Thomas, & le visage baigné de pleurs, je lui racontai ma disgrâce. Il en parut touché, & me promit de faire une tentative pour appaiser son Excellence. Personne sans doute ne le pouvoit mieux que lui, & il en feroit venu à bout s'il l'eût entrepris ; mais plus jaloux que généreux, il eut une secrète joye de mon malheur, & se garda bien d'interceder pour moi. Il ne laissa pas pourtant de vouloir me persuader qu'il avoit fait tous ses efforts pour obtenir mon pardon : J'ai, me dit-il, représenté à Monseigneur tout ce qui pouvoit vous rendre excusable. Je lui ai témoigné que je m'interressois pour vous au-

tant que si vous étiez mon fils. En un mot, je n'ai rien épargné pour vous rétablir dans ses bonnes grâces. Il n'y a pas eu moyen de le fléchir. Il s'est montré inexorable. Il m'a dit même qu'il y avoit un excès d'indulgence à vous chasser de chez lui purement & simplement, & que vous méritiez d'être traité avec plus de rigueur. Mon cher Gonzalez, ajouta le perfide Thomas en m'embrassant, vous ne sçauriez croire jusqu'à quel point je suis affligé de n'avoir pû rien gagner dans cette occasion sur son Excellence, malgré l'ascendant que j'ai sur son esprit. Ce traître de Valet de Chambre, pour mieux me faire accroire qu'il parloit sincèrement, & qu'il avoit toujours de l'amitié pour moi, m'offrit une bourse où il y avoit environ vingt pistoles que
je

je pris à bon compte , ayant perdu toute esperance de me conserver chez le Viceroi.

Avant que de sortir du Palais , j'allai dire adieu à Quivillo. Il avoit appris mon infortune: Estevanille , mon ami , s'écria-t-il du plus loin qu'il m'apperçut , je sçais tout. Monseigneur que je viens de quitter , m'a conté lui-même ce qui s'est passé. J'ai vainement cherché à vous excuser , je n'ai pû lui faire révoquer l'Arrêt qu'il a prononcé contre vous. J'en ai une véritable douleur. Nous nous attendrîmes Don Joseph & moi en nous séparant ; mais je dois dire en même tems , que pour moderer mon affliction , il me donna de la part de son Excellence un légitif de cent pistoles , avec quoi je me retirerai plus qu'à demi consolé de mon malheur.

CHAPITRE V.

Par quel hazard , & dans quel dessein Estevanille se fit Garçon Apoticaire ; & de l'heureux effet que produisit un qui pro quo de sa façon.

LA premiere personne que je rencontraï en sortant du Palais du Viceroi , fut le fils de Giannetino. Je vous cherchois, me dit-il , pour vous prier de venir prendre un logement chez mon pere. Il est bien juste qu'un homme qui s'est perdu en nous rendant service, trouve au moins en nous des cœurs sensibles à sa disgrâce. Je ne me fis pas prier deux fois , je me laissai conduire à sa maison , où je fus reçu du pere & du fils avec

toutes les marques imaginables de reconnoissance & d'amitié

Il y avoit déjà quinze jours que je demeurois chez eux ; lorsque le vieillard me dit : mon cher Gonzalez , je vous regarde comme un second fils , & je veux vous établir à Palerme. Il m'est venu dans l'esprit de vous mettre chez un vieil Apoticaire de mes parens , & qui plus est de mes amis. Il vous aura bien-tôt appris la Pharmacie, & d'abord que vous la sçauvez , vous épouserez Violette sa fille unique , qui n'a pas à la verité , une beauté parfaite ; mais outre qu'elle est assez ragoutante , elle passe pour la fille de Palerme la plus sage. D'ailleurs elle aura du bien après la mort de son Pere. Voyez , ajouta-t-il , consultez-vous. Si ce mariage vous est

244 HIST. D'ESTEVANILLE ;
agréable , & si vous ne sentez
aucune répugnance à devenir
Apoticaire , je proposerai la
chose à mon parent.

Je demandai à Giannetino
vingt-quatre heures pour y pen-
ser , & je fis pendant ce tems-
là toutes les réflexions que j'é-
tois capable de faire pour &
contre. Il y avoit des momens
où la casse & les décoctions
m'inspiroient de l'aversion pour
la Pharmacie ; & dans d'autres
momens je n'y envisageois rien
qui m'en dégoûtât. Je la trou-
vois préférable à la Chirurgie.
Si je n'ai pas voulu être Chi-
rurgien , disois-je , c'est qu'il
faut avoir un cœur d'acier pour
bien faire des opérations Chi-
rurgiques ; mais il n'en est pas
de même d'un Apoticaire ; il
n'a pas besoin d'être cruel pour
faire ses compositions. Après

avoir examiné tout , je me déterminai à répondre aux vûes que Giannetino avoit sur moi. Ce genereux Sicilien n'attendoit que cela pour parler au vieil Apoticaire , qui ne désapprouva pas son dessein.

J'allai donc demeurer chez mon beau-pere futur , qui se nommoit André Potoschi. C'étoit un homme consommé dans sa profession. Bon Chimiste & grand observateur de la Nature. Il avoit fait des découvertes très-curieuses. Il possédoit plusieurs secrets fort utiles aux Dames , & entr'autres celui de leur rendre le teint admirable par le moyen d'une eau de son invention. Il sçavoit faire disparaître par des pommades les rides de la vieillesse, & faire renaître une peau enfantine sur le visage d'une bisayeule. Com-

246 HIST. D'ESTEVANILLE ;
me il avoit dessein de m'abandonner sa boutique peu de tems après que j'aurois épousé sa fille , il s'appliqua tout entier à m'endoctriner. Il m'apprit d'abord à piler avec grace des drogues dans un mortier , & à mettre en place un lavement de droit fil. Potoschi me trouva de la disposition à devenir un habile Apoticaire. Il est vrai que s'il n'épargnoit rien pour m'instruire , je faisois de mon côté tout mon possible pour profiter de ses leçons.

Il me semble que j'entends dans cet endroit un Lecteur goguenard qui me dit : Monsieur Gonzalez , vous ne dites pas tout. Mais on devine aisément pourquoi vous aviez ainsi le cœur au métier. La Beauté qui devoit être le fruit de vos peines vous excitoit au travail.

J'en conviens , l'aimable Violette me paroïſſoit le plus beau prix qu'on me pût propoſer pour m'animer à faire des progrès dans la Pharmacie. C'étoit une fille de vingt-deux à vingt-trois ans , fort agréable de ſa perſonne & des plus ſpirituelles. Elle avoit un air très-reſervé. Ce qui eſt bien extraordinaire en Sicile , où les femmes pour la plûpart ſont coquettes juſqu'à l'effronterie. Elle vivoit depuis la mort de ſa mere , je veux dire depuis dix ans ſous la conduite d'une vieille gouvernante. Sur le pied où j'étois dans la maiſon , j'avois la liberté d'entretenir Violette ; mais le reſpect d'une part, & la modeſtie de l'autre préſidoient dans nos converſations , ou pour parler plus juſte , j'avois encore trop de timidité pour demander , &

248 HIST. D'ESTEVANILLE,
la Dame trop de vertu pour me
prévenir.

La réputation de Potoschi étoit telle qu'il n'y avoit point à Palerme d'Apoticaire plus employé que lui. On le venoit chercher de tous côtés, & comme il n'y pouvoit suffire, il m'envoyoit souvent à sa place; de sorte que dans les maisons où j'allois pour lui on m'appelloit son homme de confiance. Un jour que j'étois seul dans la boutique, il entra une femme qui demanda le Maître du logis. Madame, lui dis-je, il est en Ville; mais je suis un autre lui-même. Vous pouvez m'apprendre ce que vous lui voulez. Cela étant, reprit-elle, je vous dirai que Madame la Baronne de Conca; ma maîtresse, prie le Seigneur Potoschi de la venir voir ce soir. C'est

assez , lui répliquai-je ; il n'y manquera. pas. Là-dessus , la suivante , toute soubrette qu'elle étoit , ne s'amusa point à me parler. Elle me fit une profonde reverence & sortit.

Quelques momens après, l'Apoticaire arriva. Il revenoit de porter une poudre qu'il avoit préparée pour un vieux Président qui devoit épouser dans deux jours une fille de quinze ans : Monsieur , lui dis-je , Madame laBaronne deConca vous attend aujourd'hui chez elle à l'entrée de la nuit. Potoschi sourit à ces paroles d'une manière à me faire penser qu'il y avoit du mystere là-dessous. Nous vivions ensemble si familièrement , que je ne balançai point à lui demander pourquoi il fourioit malicieusement au nom de cette Baronne : Mon

gendre , me répondit-il ; car il ne m'appelloit plus autrement, quoique vous ayiez été Page du Viceroi , je parie que vous ne sçavez pas que cette Dame est sa Maîtresse. Gardez vous bien , poursuivit-il , de reveler ce que je vais vous dire. La discretion des Apoticaire , comme celle des Chirurgiens , doit être à l'épreuve de tout ; mais entre nous autres nous pouvons nous faire des confidences de tout pour nous réjoüir.

Je fis l'ignorant pour laisser parler le beau-pere futur , qui continua de cette façon : Je connois la Baronne de Conca dès son enfance , aussibien que D. Blanche Sorba sa mere. Je suis depuis long-tems l'Apoticaire de ces deux veuves. C'est moi qui ai fourni les drogues dans les maladies dont leurs maris

font morts. Elles ont l'une & l'autre une entière confiance en moi. Veritablement je les fers bien toutes deux. Blanche qui est plus noire qu'une taupe & pleine de pustules , a le teint d'un cherubin , grace à certaine eau & à certaine pommade dont je vous enseignerai la composition. Quand cette Dame a passé trois heures à sa toilette , elle paroît si différente de ce qu'elle est naturellement , que c'est une vraie métamorphose. Il ne faut plus s'étonner que le Seigneur Thomas , l'ame damnée du Duc d'Offone , en fasse son idole.

A ce que je vois , beau-pere , lui dis-je , cette belle maman vous a bien de l'obligation. Sa fille ne m'en a pas moins, répondit-il. La Baronne, toute jeune qu'elle est , à des in-

252 HIST. D'ESTEVANILLE;
firmités qui l'obligent de souffrir à une jambe un cautere, qui par mes soins est entretenu avec une propreté qui met en défaut le nez le plus fin. D'ailleurs ma pomnade & mon eau ne lui sont pas inutiles. Enfin , si la Baronne a donné dans la vûë du Viceroi , je crois qu'elle en est plus redevable à mes secrets qu'à la nature. Tandis que Potofchi me parloit de cette maniere , je nageois dans la joye. furtout j'en étois bien aise à cause de Thomas , dont je ne trouvois plus le bonheur digne d'envie. Je me sçavois alors bon gré d'avoir été indiscret. Si j'eusse fait , disois-je , un mystere à ce Valet-de-Chambre de mon entretien avec Blanche , je me ferois insensiblement attaché à cette Dame. J'aimerois présentement ce vi-

sage de Guinée sous son masque de pommade, & je ne serois pas comme je suis sur le point d'épouser la charmante Violette, qui ne doit point ses appas à l'art de son pere.

Pour mériter de cueillir cette belle fleur, je travaillois toute la journée dans la boutique, & je surprenois l'Apoticaire par les progrès rapides que je faisois dans sa profession, qui dans le fond n'est pas la magie noire, quoiqu'il soit assez difficile de retenir tous les noms barbares & diaboliques des drogues dont elle fait usage. Je sçavois déjà faire toutes sortes de compositions, lorsqu'un jour on nous apporta deux ordonnances du Docteur Arriscador Medecin Navarois, & qui dans ce tems-là passoit pour l'Hipocrate de la Ville de Palerme. Les Barons,

les Comtes , les Marquis qui tomboient malades ne vouloient mourir que de sa main. Il s'agissoit de composer deux medecines, l'une pour un Avocat qui avoit gagné une fluxion de poitrine en plaidant , & l'autre pour un homme d'Eglise , qui avoit attrapé une pleuresie en courant après un benefice. J'employai les drogues & les doses marquées dans les ordonnances , & lorsque j'eus fait les deux compositions , je les portai aux malades ; mais je donnai en jeune étourdi que j'étois, la potion de l'Avocat à l'Ecclesiastique & celle de l'Ecclesiastique à l'Avocat , & je ne m'apperçus du *qui pro quo* qu'après leur avoir fait avaler les medecines jusqu'à la dernière goutte.

Je me reprochai cette bévûë

& maudis mon esprit broüillon. Je plains ces pauvres malades d'être tombés entre mes mains ; & les comptant déjà parmi les morts , je m'en retournai au logis dans une furieuse agitation. Si j'eusse été un vieux routier d'Apoticaire , je serois revenu de sang froid dans ma boutique sans m'embarrasser du mauvais coup que je venois de faire ; mais je n'avois pas encore eu le tems de m'endurcir dans la Pharmacie , & je parus si troublé , que Potoschi me demanda ce que j'avois. Je lui avoüai ingenuëment ma faute , en lui témoignant que j'en étois bien mortifié. Il n'en fit que rire. On voit à votre air affligé , mon gendre , me dit-il , que vous n'êtes qu'un novice. Vous moquez-vous d'être si sensible aux imprudences du métier. Faut-il

prendre ainsi les choses à cœur ? Vous vous êtes mépris , Hé bien ? l'homme n'est-il pas sujet à faillir ? Et surtout dans notre Profession ? Est-ce que l'on ne dit pas ordinairement , un tel a fait un *qui pro quo* d'Apoticaire. Ce qui suppose qu'il nous arrive souvent de nous tromper. Oh ! vraiment , ajouta-t-il , j'en ai bien fait d'autres en ma vie & je n'ai pas été le dire à Rome. Mais Seigneur Potoschi , lui dis-je , vous qui êtes un habilissime en matiere de drogues , croyez-vous que ces deux hommes ne crevent pas de celles que je leur ai fait prendre ? Je n'en sçais rien , me répondit-il ; je ne connois pas assez les propriétés des remedes pour être sûr des effets qu'ils doivent produire. En tout cas soyons sans inquiétude là-dessus. Soutenons que
nous

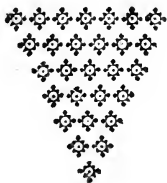
nous avons exactement suivi les ordonnances , & cachons bien votre *qui pro quo* ; si les deux malades viennent à mourir , ce qui doit vraisemblablement arriver, le medecin en aura tout l'honneur.

Nous formâmes donc la résolution de mettre ces deux assassinats sur le compte du Docteur Arriscador , dont par bonheur pour nous la réputation étoit favorable à notre dessein. Nous vîmes paroître le jour suivant ce Medecin tout ému. Il entra dans notre boutique brusquement. Nous crûmes qu'il venoit nous annoncer la mort des deux malades. Au contraire , il nous apportoit une agréable nouvelle : mes amis , s'écria-t-il, je ne puis contenir ma joye, ou plutôt mon ravissement, Les deux dernieres ordonnances que

je vous ai envoyées mériteroient d'être consacrées dans le temple d'Esculape comme deux spécifiques ; l'un pour la pleurésie, & l'autre pour les fluxions de poitrine. Pourrez-vous ajouter foi à ce que je vais vous dire ? A peine l'homme d'Eglise & l'Avocat ont-ils pris leurs médecines, qu'ils se sont sentis soulagés. Ils ont dormi d'un profond sommeil toute la nuit, & ce matin à leur réveil, ils se sont trouvés parfaitement guéris. O prodiges inouïs ! Le bruit de ces deux merveilles se répand déjà dans la Ville. Quel honneur pour moi d'avoir si promptement triomphé de deux maladies mortelles. Mes enfans, poursuivit-il, vous devez vous réjouir aussi d'une si rare victoire. Vous y avez contribué par la fidélité de vos compo-

tions. Une partie de la gloire qui doit m'en revenir va rejail-
 lir sur vous.

Le Docteur étoit si content de
 l'heureux succès de ses ordon-
 nances, qu'il ne pouvoit se lasser
 de s'en féliciter lui-même. Pour
 nous qui sçavions mieux que lui
 ce qu'il en falloit penser , nous
 fûmes tentés de lui rire au nez ;
 mais le respect que les Apoti-
 quaires doivent aux Docteurs en
 Medecine nous préserva de cet-
 te irréverence.



CHAPITRE VI.

De quel triste accident cette aventure comique fut suivie ; & dans quel danger se trouverent Gonzalez & Potoschi.

PEU de tems après cette aventure , il en arriva une autre qui n'eut pas une fin si réjouissante. La Baronne de Conca tomba malade. Elle envoya chercher Potoschi , qui ne comprenant rien à sa maladie , fit appeller le Docteur Arriscador. Ce Medecin après avoir fait ses observations sur le mal dont il ne connoissoit pas mieux la cause que l'Apoticaire , ordonna les remedes qui lui parurent convenables. Potoschi prépara lui-même la medecine , & je la portai.

Je trouvai la Baronne dans un accablement qui ne me présagea rien de bon. Je conviens que les pronostics d'un garçon Apoticaire ne sont pas plus infailibles que ceux d'un Medecin ; mais enfin j'augurai mal de l'état où je vis cette malheureuse Dame. Dona Blanche sa mere étoit auprès d'elle dans de grandes agitations , fort inquiète & fort allarmée. Bien loin de me reconnoître , elle ne jettâ pas seulement les yeux sur moi. De mon côté, si je n'eusse pas sçu que c'étoit Blanche , je ne me la serois jamais remise dans l'affreux negligé où elle s'offroit à mes regards. Abandonnée entièrement au soin que la tendresse maternelle vouloit qu'elle eût de sa fille , elle laissoit , pour ainsi parler , ses charmes en friche , & faisoit bien voir le be-

soin qu'elle avoit de notre pom-
made. Je m'approchai de la Ba-
ronne , je lui fis prendte la me-
decine , & je m'en retournai au
logis , où bientôt on nous vint
dire , que la malade ayant avalé
notre breuvage , s'étoit endor-
mie , & qu'ensuite s'étant réveil-
lée en pouffant des cris de dou-
leur , elle étoit morte subite-
ment entre les bras de sa mere.

Nous fûmes un peu touchés
Potoschi & moi , non de la perte
de la Baronne , mais des con-
sequences qui en résultoient.
Nous craignîmes que cela ne fit
un mauvais effet pour nous dans
le monde ; car le Public est
prompt à nous décrier , lorsqu'il
voit périr un malade qui a pris
de nos remedes. Les premiers
traits , à la vérité , tombent sur
le Medecin ; mais l'Apoticaire
n'est point épargné. Nous euf-

sions été trop heureux de n'avoir à craindre que pour notre réputation ; nous jouïssions un plus gros jeu : le lendemain on vint nous arrêter tous deux de la part du Viceroi. On nous conduisit dans les prisons, & là nous apprîmes le sujet de notre emprisonnement. On nous dit que par ordre du Duc d'Osborne, on avoit ouvert le corps de la Baronne de Conca, & qu'on y avoit trouvé des marques de poison : Que son Excellence en étant informée, & voulant découvrir l'auteur d'une action si noire, avoit jugé à propos de s'affurer, à telles fins que de raison, des personnes qui avoient préparé & présenté le breuvage.

On nous enferma tous deux dans des cachots séparés, & le jour suivant on nous interrogea l'un & l'autre. Quelqu'innocent

264 HIST. D'ESTEVANILLE ,
que puisse être un prisonnier ac-
cusé d'un grand crime , le té-
moignage de sa conscience ne
sçauroit le rendre tout - à - fait
tranquille , & rarement il sou-
tient de sang froid la présence
de son Juge. C'est ce que Po-
toschi fit bien voir dans son in-
terrogatoire. Au lieu de pren-
dre mon parti , en se justifiant
lui-même , il dit qu'il avoit fait
sa composition fort fidèlement ;
mais qu'il ne sçavoit pas si je l'a-
vois porté de même. Il est vrai
que de mon côté je lui rendis
la pareille lorsqu'on m'interro-
gea. Je déclarai que j'avois porté
religieusement la medecine telle
que l'Apoticaire l'avoit prépa-
rée , & qu'au surplus j'ignorois
s'il n'avoit employé que les dro-
gues marquées dans l'ordonnan-
ce du Medecin. C'est ainsi que
chacun cherche à se tirer d'af-
faire

LIV. II. CHAP. VI. 265
faire aux dépens de qui il apparten-
dra.

Le Viceroi qui avoit grand
soin de se faire rendre compte
de ce qui se passoit fut peu con-
tent de nos dépositions; & s'i-
maginant qu'en nous parlant lui-
même, il pourroit par la subti-
lité de son esprit nous arracher
le secret qu'il vouloit sçavoir,
il se rendit dans les prisons, où
il ordonna qu'on nous amenât
devant lui. Il ne m'avoit point
vû depuis le jour qu'il m'avoit
banni de son Palais, & il ne
s'étoit pas informé de ce que
j'étois devenu. Jugez quelle fut
la surprise de ce Seigneur, quand
je parus dans la chambre où il
m'attendoit pour m'interroger :
C'est toi, Gonzalez, me dit-il;
c'est toi, malheureux, qui as fait
prendre à la Baronne la potion
perfide qui a subitement terminé

ses jours ! A ces mots , il fit sortir quelques personnes qui étoient présentes , même l'Apoticaire ; & se voyant seul avec moi , il reprit ainsi la parole : Tu sçais les raisons qui m'engagent à venger cette Dame. Tu connois apparemment l'ennemi secret qui me l'a ravie. Nomme-le-moi. Ta grace est à ce prix. Je répondis au Duc , que si la Baronne étoit morte de poison , il falloit donc qu'elle fût empoisonnée avant qu'elle eût pris le breuvage que je lui avois présenté : Que je ne m'étois point attaché à la Pharmacie pour devenir un empoisonneur , & que personne enfin ne m'avoit proposé de l'être.

Puisqu'en offrant de te pardonner , reprit le Viceroi , je ne puis t'obliger à me révéler ce que je veux sçavoir , nous ver-

rons si tu garderas constamment le silence dans les supplices. Je fus épouvanté de ces paroles ; & comme si j'eusse été sur le point d'être appliqué à la question , je me mis à genoux devant son Excellence , & fondant en larmes : Monseigneur , m'écriai-je, ayez pitié d'Estevanille votre ancien domestique. Vous qui protégez l'innocence, pourriez-vous bien vous résoudre à faire souffrir de cruels tourmens à un homme qui n'a rien à vous apprendre, Quand vous me feriez hacher vous n'en feriez pas plus avancé. Puis-je vous dire ce que je ne sçais point ? Heureusement pour moi , j'avois affaire à un Juge pénétrant. Il vit bien que je n'étois pas coupable , & l'entretien qu'il eut ensuite avec Potoschi acheva de lui persuader , que si notre médecine avoit

268 HIST. D'ESTEVANILLE,
ôté la vie à la Baronne, du moins
nous n'étions pas les empoison-
neurs. Il ne me parla plus de
torture ; mais il n'ordonna point
mon élargissement ; de sorte que
je demeurai quinze jours entiers
en prison avec l'Apoticaire.

Au bout de ce tems-là nous
fûmes remis en liberté tous deux,
& nous commençâmes à travail-
ler dans notre boutique comme
auparavant. Nous donnâmes no-
tre première attention à servir
les Dames qui revinrent à notre
fontaine de Jouvence. Blanche
ne fut pas des dernières à faire
sa provision d'eau & de pom-
made. Potoschi lui en porta une
copieuse, & cette Dame lui tint
un discours que je ne passerai
pas sous silence : Seigneur Po-
toschi, lui dit-elle, vous ne sçau-
riez croire combien j'ai été mor-
tifiée du malheur qui vous est

arrivé à l'occasion de la mort de ma fille. Si le Viceroy eût suivi mon conseil, il vous auroit épargné une injuste & odieuse accusation. La Baronne, il est vrai, a été empoisonnée; mais devoit-il avoir tant de peine à deviner l'auteur du crime? Il n'avoit qu'à se souvenir d'une jeune Grecque qu'il a aimée, & qui mourut de mort violente. Son trépas fut imputé à la jalousie de son épouse; il ne falloit pas qu'il cherchât ailleurs l'assassin de ma fille. Une cuisiniere sortie de chez moi depuis trois jours a fait le coup, & la Vicereine l'a ordonné. Le Duc, ajouta Blanche, en est présentement si persuadé, qu'il ne fait plus de perquisition, de peur d'en apprendre plus qu'il n'en veut sçavoir. Il est certain que cette affaire demeura tout à coup assoupie.

Un homme qui sort de prison, quoique bien lavé du crime dont on l'accusoit faussement, ne laisse pas de penser que le monde le regarde de travers. C'est du moins ce que je m'imaginai, & ce que je me mis si bien dans l'esprit, qu'insensiblement je pris en aversion le séjour de Palerme. Pour en être entièrement dégoûté, il ne me manquoit plus que de cesser d'aimer Violette pour qui je me sentoís une assez forte inclination. J'en eus bientôt un beau sujet. Un jeune Officier de l'Inquisition vint sur mes brisées, & par bonheur pour moi fit agréer sa recherche à la fille de l'Apotiquaire. Je dis par bonheur ; car si malheureusement elle m'eût donné la préférence, mon rival, pour s'en venger, m'auroit fort bien pû procurer

un logement dans les prisons de l'Inquisition , où je serois peut-être encore aujourd'hui. J'éprouvai dans cette occasion , que je ne suis pas de ces amans obstinés , qui se roidissent contre les obstacles. D'abord que je vis Violette dans la disposition de me sacrifier à son nouveau galand , je la donnai au diable avec toutes les drogues de la boutique de son pere , & sans dire adieu à personne , je gagnai le port , où trouvant un vaisseau Genoïs prêt à partir pour Livorne , je m'y embarquai.

Fin du second Livre.



HISTOIRE D'ESTEVANILLE GONZALEZ. LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Gonzalez en allant à Livorne, gagne l'amitié d'un jeune Gentilhomme, qui l'emmene avec lui à Pise. Dans quelle union ils vécurent ensemble, & comment ils se separerent.



JE n'avois aucune raison particuliere pour aller à Livorne plutôt qu'ailleurs. Je voulois seulement changer de lieu, ne

pouvant me résoudre à demeurer plus long-tems à Palerme, après les chagrins que j'y avois eus. Je liai connoissance sur la route avec un jeune Passager, nommé Ferrari, Gentilhomme de Pise qui s'en retournoit chez lui. Il revenoit de voir des parens qu'il avoit à Montreal, & principalement une tante dont il étoit unique heritier.

Comme un Page honoraire de Viceroi pouvoit aller de pair avec un simple Gentilhomme, je me fausilai d'un air aisé avec Ferrari, qui ne manquoit pas d'esprit. Il me plut, & j'eus le bonheur de lui plaire aussi. Nous nous attachâmes l'un à l'autre; & pour cimenter notre amitié naissante, nous nous fîmes de mutuelles confidences, où il y avoit un peu moins de sincérité de ma part que de la sienne. Je

274 HIST. D'ESTEVANILLE,
me donnai effrontément pour
noble, & je crois que j'eus rai-
son d'en user ainsi; car tout Gen-
tilhomme a naturellement du
mépris pour un roturier. Si Fer-
rari m'eût connu, il auroit peut-
être dédaigné ma conversation,
au lieu que me prenant pour un
Cavalier de noble race, il se
livra sans contrainte au panchant
qu'il avoit pour moi. Il n'y eut
pas moyen de nous séparer, lors-
que nous fûmes arrivés à Li-
vorne: Nous ne nous quitterons
pas, me dit-il; je veux vous
emmener à Pise, & vous y re-
tenir quelque tems. Il me fut
impossible de résister à ses instan-
ces. Je m'y rendis, & nous nous
mîmes tous deux en chemin pour
Pise, dont il se promettoit bien
de me faire trouver le séjour
agréable par les plaisirs divers
qu'il se proposoit de me donner.

Véritablement il ne s'y épargna pas, & je puis dire qu'il me fit passer un mois bien gracieusement. Je voulus ensuite prendre congé de lui, de peur d'abuser de son amitié; mais bien loin de consentir à mon départ, il me reprocha l'impatience que j'avois de m'éloigner d'un homme qui m'aimoit. Qui vous oblige à m'abandonner, me dit-il? vous m'avez témoigné plus d'une fois que mon humeur vous convenoit. Je suis très-satisfait de la vôtre. J'ai un revenu assez considérable pour nous entretenir l'un & l'autre. Demeurez avec moi. Vivons ensemble comme deux freres. Je fus pénétré de l'affection qu'il me marquoit, & par reconnoissance je résolus de vivre à ses dépens, puisqu'il le désiroit avec tant d'ardeur. Il me fallut même

souffrir, pour avoir la paix, qu'il me fit habiller à ses frais depuis les pieds jusqu'à la tête. Pour m'accommoder à son caractère, j'eus la complaisance de me soumettre à toutes ses volontés. L'acquisition d'un si bon ami me fit oublier mes infortunes, ou plutôt je regardai la situation présente de mes affaires comme ma fortune faite, quoiqu'à la bien examiner, elle n'eût rien de solide pour l'avenir.

Tandis que nous menions une vie délicieuse Ferrari & moi, ce Cavalier prit par hazard dans les yeux d'une jeune Dame un amour qui devint funeste à notre amitié. Il avoit souvent juré qu'il ne se mariroit point; mais il n'eut pas la force de garder ses sermens. Engracie l'enchant. Il lui rendit des soins; & comme c'étoit une fille qui avoit

de la naissance & de la vertu, il l'épousa. Il n'en eut pas moins d'attention pour moi les premiers jours de son mariage ; au contraire, il m'en témoigna plus d'affection. Il recommanda fortement à sa femme d'avoir autant de considération pour moi qu'il en avoit lui-même : Engracie , lui dit-il en ma présence , Gonzalez est mon ami. Si je vous suis cher , faites-lui connoître par votre conduite à son égard , que vous entrez dans les sentimens que j'ai pour lui. Engracie pour plaire à son époux le lui promit , & tint parole. Elle ne perdoit aucune occasion de me dire des choses obligeantes , & de me donner des marques de bienveillance ; mais tout cela n'étoit point naturel. Jalouse de la confiance que son époux avoit

en moi , elle me haïssoit secrettement ; & son aversion s'accrut à un point , qu'elle résolut de m'écarter de Pise à quelque prix que ce fût. L'expedient qu'elle mit en usage pour en venir à bout , est trop singulier pour n'être pas rapporté.

Seigneur Gonzalez , me dit Engracie un jour que nous étions tous deux seuls , il faut que je vous fasse une confidence qui vous interesse , & d'où dépend le repos de ma vie. Je me sens une disposition prochaine à vous aimer qui m'allarme. J'ai beau combattre mes sentimens , vous triomphez des efforts que mon devoir & ma vertu leur opposent. C'est de vous seul que j'attends du secours. Eloignez-vous promptement d'une maison dont vous troublez la tranquillité. Je vous en conjure par les droits

de l'hospitalité , & plus encore par l'amitié qu'a pour vous mon mari. Fuyez-moi , l'aveu que je vous fais de ma foiblesse vous y oblige ; vous êtes je crois trop honnête homme pour vouloir deshonorer votre ami.

Je fus la duppe de ce discours artificieux. Je m'imaginai bonnement que la Dame étoit éprise de mon mérite , & que pour prévenir les suites d'un penchant trop tendre , elle avoit cru devoir me prier elle-même de me retirer. Si j'eusse moins aimé son époux , j'aurois eu peut-être envie de suivre l'exemple de Pâris ; mais au lieu d'enlever ma belle hôtesse , je lui dis un éternel adieu. Je m'échappai secrètement de chez elle un beau matin , lui laissant le soin d'inventer tout ce qu'elle jugeroit à propos de dire à Ferrari au

280 HIST. D'ESTEVANILLE ;
sujet de mon départ. J'ai sçu
depuis, que pour l'en consoler,
elle lui dit que j'étois devenu
amoureux d'elle, que je lui avois
déclaré ma passion , & que sur
le refus que j'avois fait d'y ré-
pondre , j'avois disparu de dé-
pit d'avoir inutilement tenté sa
fidélité.



CHAP.

CHAPITRE II.

Estevanille rencontre à trois milles de Pise deux Genevois qui vont à Florence. Il se met de leur compagnie, & par curiosité va voir avec eux un fameux Negromancien.

JE pris la route de Florence, monté sur un mauvais cheval de louïage, & fort content de ma personne, quand je faisois réflexion que les femmes me chassoient de chez elles de peur de m'aimer. Je n'eus pas fait trois milles, que je rencontrai deux Cavaliers mieux montés que moi, Après les avoir salués, je leur demandai s'ils alloient à Florence, Ils répondirent qu'oüi : Messieurs, leur dis-

je, j'aurai l'honneur de vous tenir compagnie, si vous l'avez pour agréable. Ils me firent là-dessus les complimens qu'ils devoient à ma politesse, & nous devînmes tous trois compagnons de voyage.

Nous allâmes coucher à Saint Miniato dans une hôtellerie pourvûë de toute sorte de provisions. L'hôte qui étoit un habile Cuisinier, ayant servi long-tems à Rome dans les offices d'un Cardinal Allemand, nous prépara un excellent souper. La gayeté regna dans le repas. Si je fis connoître à ces Messieurs que j'étois un vivant de bonne humeur, ils me firent bien voir aussi qu'ils aimoient la joye. Ils m'apprirent qu'ils étoient tous deux de Geneve. Je suis Marchand Joüiaillier, me dit l'un, & j'ai, pour mon malheur, une

femme qui me donne tous les sujets du monde de me plaindre d'elle. J'ai le bonheur d'être garçon , me dit l'autre ; mais mon pere qui est un vieux Gentilhomme très-riche & très-avare , ne meurt point. Il jouit même d'une santé si parfaite , que lorsqu'il mourra , je n'aurai sans doute besoin d'argent que pour acheter des lunettes & des bequilles.

L'hôte qui étoit present dit alors aux Genevois : Si vos Seigneuries sont curieuses de sçavoir si elles feront bientôt débarrassées, l'un de son pere , & l'autre de sa femme , il y a dans ce pays-ci un sçavant Negromancien qui vous le dira. Je fis un éclat de rire aux dépens de l'hôte , qui nous assura fort sérieusement , que le Magicien dont il nous parloit avoit la ré-

putation d'être un grand Cabaliste. Je pourrois , ajouta-t-il , vous citer vingt personnes qui l'ont été consulter , & à qui toutes les choses qu'il leur a prédites sont arrivées. Il y a dix mois, par exemple , qu'un vieux Bourgeois qui a une jeune femme qu'il croyoit stérile , alla demander à cet habile homme , s'il mourroit sans avoir le plaisir de se voir pere. Le Negromancien lui répondit , que dans l'année son épouse lui donneroit un enfant. Comme en effet elle est accouchée depuis huit jours.

Cet oracle dont l'accomplissement pouvoit être l'ouvrage de quelque ami du vieux Bourgeois , nous réjoüit. Cependant un des Genevois qui aimoit le merveilleux , fut tenté d'entretenir le Cabaliste , & demanda

dans quel lieu il faisoit sa résidence. A deux milles d'ici , répondit l'hôte. Il habite une caverne au bas d'une montagne du côté de Castellina. Messieurs, reprit le Genevois , quoique j'ajoute peu de foi à la Negromancie , je vous avouë que je serois bien aise de voir ce Magicien. Je me sens pressé du même desir , dit l'autre Genevois. Qui nous empêche de le satisfaire ? Je suis de la partie , m'écriai-je. Ne pensez pas j'aye moins d'envie que vous de parler à un si rare personnage. Nous résolûmes donc de partir le lendemain , & de nous faire conduire par un guide à la demeure du Magicien. Ce qui ne manqua pas d'être exécuté.

Nous arrivâmes au pied d'une montagne escarpée , où nous apperçûmes une caverne que

fermoit une porte fort épaisse. Nous frappâmes en criant qu'on nous ouvrît. On fut quelque tems sans nous répondre ; mais enfin nous entendîmes en dedans une voix sepulcrale , qui nous demanda ce que nous souhaitions. Nous dîmes que nous venions pour consulter l'oracle, & la porte s'ouvrit à l'instant.

Le premier objet qui s'offrit à nos yeux fut la figure du Negromancien. Imaginez-vous un homme haut de six pieds pour le moins , & vêtu d'une robe blanche , sur laquelle étoient peints en rouge tous les signes du Zodiaque. Il portoit un gros bonnet fourré d'une peau de loup , surmonté d'une tête de tigre, & au lieu de cheveux quelques couleuvres artificielles qui flottoient sur ses épaules. Tout son habillement lui donnoit un

air effroyable. Les deux Genevois lui dirent , que sur la réputation qu'il avoit d'être un grand Cabaliste , ils venoient de fort loin le consulter sur des affaires de la dernière conséquence pour eux. Il leur répondit d'abord , qu'il n'étoit pas ce qu'ils croyoient. Mais ces Messieurs à force de prières , entremêlées de louanges , l'obligèrent à leur avouer , qu'effectivement il étoit initié dans les mystères de la cabale. Les Genevois n'en étoient pas plus avancés pour cela. Il leur fallut protester qu'ils n'étoient point attirés-là par une frivole curiosité ; car il disoit qu'il n'employoit le pouvoir de son art, que pour les personnes qui en avoient besoin. Ils firent sans hésiter la protestation qu'il exigeoit d'eux ; après quoi ils n'eurent

rent plus de contradiction à effuyer de sa part. Alors il leur vanta son sçavoir faire , & leur montra plusieurs bijoux dont il les assura que des Seigneurs Etrangers lui avoient fait present pour leur avoir dévoilé l'avenir.

Tandis que mes camarades & lui s'entrenoient ensemble , j'examinois avec une extrême attention le dedans de la caverne , laquelle étoit pleine de choses qu'on ne pouvoit regarder sans effroi. On voyoit un Lion qui avoit des yeux étincelans , & présentoit une gueule béante. Ici c'étoit un Tigre furieux qui étendoit ses griffes comme pour nous déchirer ; & là c'étoit un Dragon ailé qui sembloit vouloir s'élancer sur nous. Toutes ces figures , quoique d'osier revêtu de carton peint , étoient
faites

faites avec tant d'art , que si ces animaux eussent été animés , ils n'auroient pas inspiré plus de frayeur. Ces objets que je considérois en frémissant , contribuoient à faire croire que le Maître de la caverne devoit être un grand Magicien. Mes camarades , dont il avoit excité l'admiration par le récit des choses étonnantes qu'il leur avoit racontées , n'eurent plus d'autre opinion de lui. Pour moi , bien que j'eusse encore peu d'expérience , je suspendis mon jugement.

Le Negromancien surpris de me voir si attentif à observer ce qui frappoit ma vûë , demanda aux Genevois pourquoi je semblois fuir la conversation. Ils lui répondirent que je ne la fuyois point ; mais qu'en Espagnol curieux je m'abandon-

290 HIST. D'ESTEVANILLE,
nois au plaisir de contempler ce
que j'appercevois dans sa ca-
verne. Il apprit avec chagrin
que j'étois Espagnol. Je n'aime
point , dit-il , à faire mes opé-
rations magiques devant des
gens de cette nation , qui sont
pour la plûpart des esprits forts
& des incrédules qui nous trai-
tent de Charlatans. Il n'y a point
de regle sans exception , lui
répliqua un des Genevois. Nous
vous répondons de ce Cavá-
lier. Tout Espagnol qu'il est ,
Nous vous le donnons pour un
admirateur des grands hommes
qui sçavent forcer les Démons
à leur obéïr. Il n'est point de
trop ici. C'est de quoi nous vous
assurons. Vous pouvez donc har-
diment en sa présence faire ce
que nous attendons de votre
Seigneurie.

Sur cette assurance le Ma-

gicien ne fit plus difficulté d'opérer devant moi. Il appella quelqu'un dont le secours lui étoit nécessaire , & bientôt une figure d'homme aussi horrible que la sienne accourut à sa voix. Ces deux monstres nous firent passer dans une arriere-chambre plus obscure que la première , & au milieu de laquelle on remarquoit sur une table de marbre noir un grand globe de verre. Nous nous approchâmes de la table & nous observâmes qu'autour du globe toutes les lettres de l'alphabet étoient écrites en gros caractère sur une bande de parchemin vierge ; mais ce qui attira particulièrement notre attention , fut une espece de nain qui paroissoit dedans sous un habit couleur de fer , & que le Magicien nous dit être l'esprit qu'il s'agissoit de

292 HIST. D'ESTEVANILLE ,
consulter. Ce petit démon tenoit son bras droit élevé , & ses yeux ressembloient à deux charbons ardents.

D'abord le Negromancien lui adressa ce discours d'un ton de voix assez haut & de l'air du monde le plus grave : Uriel , génie superbe , que j'ai soumis à mon obéissance par la force de mes enchantemens , je t'ordonne de satisfaire dans ce moment ces Seigneurs , & de remplir le désir qui les presse. Es-tu disposé à m'obéir de bonne grace ? Ou bien faut-il que j'emploie les terribles paroles auxquelles tu ne peux résister ? Uriel ne répondit rien ; mais l'enchanteur , qui sans doute , lisoit dans les yeux du Démon ce qu'il pensoit , dit aux Genevois : Messieurs , vous allez être contents. L'Esprit cede au

pouvoir de ma conjuration. Vous n'avez qu'à dire , l'un après l'autre , ce que vous souhaitez de sçavoir & il vous l'apprendra. J'ai un pere vieux , riche & très-avare , dit un des Genevois , & je suis fort impatient de recüeillir sa succession. Commandez à votre Génie de me marquer combien de tems j'ai encore à languir dans mon attente. C'est de quoi vous serez instruit tout à l'heure, répondit le Cabaliste.

En parlant de cette sorte , il prit un large gant ; puis s'étant ganté la main droite , il la passa dans le globe & toucha le nain, en lui disant : Allons vite , dépêchons. Uriel fit aussitôt un mouvement & porta la main sur une lettre. Le Magicien se déganta promptement pour écrire cette lettre sur un papier

294 HIST. D'ESTEVANILLE ;
qui étoit sur la table avec une
plume & de l'encre. Ensuite
ayant remis son gant il repassa
la main droite dans le globe &
retoucha le Nain , qui eut la
docilité de faire un nouveau
mouvement & dont la main
s'arrêta sur une autre lettre.

Notre enchanteur fit jus-
qu'à dix ou douze fois ce ma-
nége ; après quoi ayant exami-
né les lettres écrites , il assura
le Genevois que son pere n'a-
voit plus que trois mois à vivre.
Ce qui causa une joye excessive
à ce bon fils. On recommença
la même cérémonie pour l'autre
Genevois , qui se flattant de
ne pas sortir de la caverne avec
une prédiction moins favorable,
eut en effet le bonheur de s'en-
tendre prédire qu'il étoit sur le
point de perdre sa femme ; mais
par malheur pour ces Messieurs,

ces deux oracles n'étoient que des impostures. C'est ce que je découvris par hazard , ainsi que je vais le conter.

Le Magicien ayant fait ses operations devant des témoins qu'on pouvoit taxer d'un peu trop de crédulité , jouïssoit , comme un Prêtre de Delphes , du plaisir d'avoir trompé , lorsque je m'avisai , sans sçavoir pourquoi , de prendre le gant qui avoit touché Uriel. Je le considerai , & je trouvai au bout de l'index une dureté qui m'étonna. Qu'est-ce que c'est que ceci , m'écriai-je ? n'y auroit-il pas dans ce doigt de la pierre d'aiman ? Le Charlatan qui ne s'étoit nullement attendu à cette question , se troubla , & se tournant tout confus vers mes compagnons : Messieurs , leur dit-il , n'avois-je pas raison de me dé-

fier de cet Espagnol ? C'est ce que nous voulons approfondir, lui répondirent-ils. En même-tems ils examinerent le gant, & s'apperçurent qu'en effet il y avoit de l'aiman au bout de l'index. Quoique fâchés de ne pouvoir plus compter raisonnablement sur ce qui leur avoit été prédit, ils se mirent à rire à leurs propres dépens.

Le prétendu Cabaliste se voyant pris, changea de langage. Il avoüa tout. Il nous apprit qu'Uriel avoit le corps d'acier & un bras couvert de lames de fer, & il nous montra de quelle maniere subtile il l'attiroit avec son gant vers les lettres marquées autour du globe. Ensuite il nous supplia de lui garder le secret, en nous disant, pour mieux nous y engager, qu'on devoit le regarder

comme un joüeur de gobelets ,
ou comme une Bohemienne
qui dit la bonne aventure : qu'il
ne faisoit du mal à personne :
qu'à la verité il trompoit les
hommes simples ; mais qu'il ne
leur prédisoit que des choses
agréables ; de sorte qu'ils s'en
retournoient chez eux fort sa-
tisfaits de lui : Enfin , qu'il arri-
voit quelquefois que ses oracles
s'accomplissoient , ce qui le
mettoit en réputation & lui fai-
soit gagner sa vie.

Nous promîmes le secret à
ce fripon , que nous laissâmes
dans sa caverne , bien mortifié
de ne pouvoir nous compter
parmi ses duppes. Nous prîmes
la route d'Empoli en nous mo-
quant d'Uriel & des fots qui
l'alloient consulter ; & le jour
suivant nous nous rendîmes à
Florence.

CHAPITRE III.

De l'arrivée d'Estevanille à Florence ; quel emploi lui fut proposé ; & quel service il rendit à D. Christoval.

Nous allâmes loger à une fameuse hôtellerie dans le quartier de la Cour , & deux jours après mes deux compagnons de voyage m'y laisserent pour s'en retourner chez eux. Nous nous séparâmes , comme cela se pratique , en nous témoignant de part & d'autre beaucoup de regret de nous quitter , & nous nous oubliâmes réciproquement un quart d'heure après notre séparation.

Il venoit bien d'honnêtes gens manger à table d'hôte dans

cette hôtellerie. Il y venoit aussi quelquefois de francs fripons. Un Cavalier assez bien fait & proprement vêtu arriva un jour dans le tems qu'on alloit dîner. Il prit une chaise , & pendant tout le repas il eut les yeux attachés sur moi. Je m'en aperçus , & cela fut cause que je le regardai plus attentivement que je n'aurois fait. Je le reconnus pour un des passagers avec qui j'étois venu de Palerme à Livorne. Il me fit connoître après le dîner qu'il m'avoit aussi remis : Seigneur , me dit-il , nous avons voyagé ensemble sur mer. Je lui répondis que je m'en souvenois , & nous nous engageâmes insensiblement dans une longue conversation.

Il m'apprit qu'il étoit Sicilien : qu'il se nommoit Roger Madatori , natif du Village d'A-

300 HIST. D'ESTEVANILLE
dermo dans la Vallée de Demona au pied du Mont-Gibel ; qu'il vivoit agréablement à Florence avec quelques amis de son humeur , & qu'il ne tiendrait qu'à moi de partager les douceurs de leur société. Il avoit un air doux & une physionomie qui prévenoient en sa faveur. Je crus ne pouvoir mieux faire que de me faufiler avec lui. Il me présenta d'abord à deux jeunes gens de très-bonne mine , qui me reçurent à bras ouverts , & m'associerent à leurs plaisirs. Ils m'introduisirent dans quelques-unes des meilleures maisons de la Ville , me firent voir les plus aimables Dames de leur connoissance , & dépenfer chez elles presque toutes mes pistoles fans que je pûsse les soupçonner d'avoir en vûe de mettre ma bourse à sec ; car

dans toutes les parties que nous faisions il leur en coûtoit autant qu'à moi. Mais ils avoient des ressources , & je n'en avois point. Aussi devenois-je triste à mesure que mes especes dispa- roissoient.

Roger s'en étant apperçu me dit un jour : Seigneur Gon- zalez , vous avez dans l'esprit quelque chose qui vous chagrine. Je devine ce que c'est ; vous commencez à manquer d'argent. Justement , lui répondis- je , & ce qu'il y a de plus fâ- cheux, c'est que je n'en attends d'aucun endroit du monde. Vous en aurez quand il vous plaira , reprit-il , sans être obli- gé d'avoir recours à vos amis. Vous n'avez qu'à remplir l'em- ploi que j'exerce. Vous mene- rez une vie indépendante , & vous aurez de bons appointe-

mens. Je lui demandai ce que c'étoit que cet emploi. C'est ce que je vais vous apprendre, me dit-il. Vous sçavez qu'il y a dans cette Ville un vieux Catalan qui s'appelle D. Rodriguez de Centella. Cet Officier a été chef de Miquelets en Espagne , & sert actuellement dans les Troupes du Grand Duc avec honneur. Il est d'un assez plaissant caractère. Il s'occupe à faire regner la justice dans la société civile. Il entretient des espions , pour être informé par leur moyen , des affronts & des outrages qui se font dans Florence. Il tient registre des injures & les venge pour de l'argent.

Vous jugez bien , poursuivit Roger , qu'un homme qui se mêle d'un pareil métier ne le fait pas ouvertement. Le Prince

pourroit le chicanner là-dessus. Les choses se font donc le plus secrettement qu'il est possible. Dès qu'un espion a découvert que quelqu'un a reçu une offense, il en fait son rapport à Don Rodriguez, qui l'envoie proposer de sa part à l'offensé de le défaire de son ennemi ou de le punir suivant la nature de l'outrage, moyennant certaine somme; & si l'offensé accepte la proposition, ce qui arrive presque toujours, le Capitaine prononce l'arrêt & le fait exécuter par ses espions, auxquels il donne la moitié de l'argent qu'il a reçu de l'offensé. J'interrompis brusquement Roger dans cet endroit : Vous êtes apparemment, lui dis-je, un de ces vaillans exécuteurs. Sans doute, me répartit-il ; Je suis un des espions de D. Rodri-

304 HIST. D'ESTEVANILLE,
guez , aussibien que les deux
jeunes Cavaliers que je vous ai
fait connoître , & dont l'un est
Sicilien comme moi , & l'autre
de Venise.

Malepeste ! m'écriai-je , en
riant , vous me parlez-là d'un
emploi bien scabreux. Il ne me
convient nullement. Je crois
que je m'en acquitterois fort
mal. Quoique j'aye été Chirur-
gien , je ne suis pas d'une hu-
meur sanguinaire. De plus , je
vous avouërai de bonne foi que
je ne me sens point assez de cou-
rage pour entreprendre de sem-
blables executions. Que vous
êtes simple , dit le Seigneur
Matadori ! Je ne suis pas plus
courageux que vous. La valeur
est un don que le Ciel fait à
peu de monde. Je vous le dirai
confidemment , si j'étois obligé
d'attaquer en brave homme &
de

de partager le péril , quelque lucratif que soit mon poste , j'y renoncerois dès demain. Désabusez-vous donc , poursuivit-il. Il n'y a rien à risquer pour nous. Quel danger pouvons-nous courir en nous jettant sur un homme qui n'est pas sur ses gardes ? Nous le poignardons ou nous lui cassons la tête d'un coup de pistolet. C'est une affaire bientôt faite.

J'en demeure d'accord , lui dis-je ; mais quelque chose que vous puissiez me représenter pour m'inspirer l'envie d'augmenter le nombre des espions de D. Rodriguez , vous n'en viendrez jamais à bout. Je n'aime point à gagner de l'argent de cette façon. La seule idée d'un assassinat me fait frémir d'horreur. Je n'en doute pas , me répondit-il. Les préjugés

de l'éducation doivent produire en vous cet effet. Je me révoltai d'abord comme vous contre la proposition qu'on me fit de répandre du sang , ou plutôt j'en fus effrayé. Le Capitaine me parut un grand scelerat ; mais je le regardai d'un autre œil quand j'eus appris la manière admirable dont il se prend pour condamner un offenseur. La voici : Il examine avec la plus scrupuleuse équité toutes les circonstances d'une offense commise ; ensuite il consulte un recueil qu'il a composé & dans lequel sont marquées toutes les espèces d'injures possibles & impossibles , avec les réparations qui leur sont convenables suivant les maximes du point-d'honneur. Il n'a pas d'autre jurisprudence que celle-là , & là-dessus il décide en fureté

de conscience, comme un Juge criminel qui croit remplir son devoir.

Vive Dieu, dis-je au Sicilien, je reconnois les Espagnols à ce recüeil impie & cruel ! Il faut qu'ils aiment bien la vengeance. Je ne m'étonne plus si l'on dit qu'ils ont ôté du décalogue le cinquième commandement. Pour moi, quoique Espagnol comme eux, j'en suis un fidelle observateur. Je voudrois pouvoir garder aussi exactement tous les autres. Après ce que je viens de dire à votre Seigneurie, reprit Roger, vous voyez bien qu'il faut passer à notre Capitaine Catalan ce qu'il y a de contraire à l'humanité dans son tribunal en faveur de la justice qui en fait le fondement ; car il ne condamne jamais à la mort, que pour des actions très-

308 HIST. D'ESTEVANILLE,
punissables. Ainsi qu'on le peut
voir par son recueil que nous
portons toujours dans nos po-
ches, nous autres espions, &
que nous appellons notre bre-
viaire. En même-tems il me
montra un petit livre manuscrit
en langue Castillane & m'en fit
lire quelques feüillets qui con-
tenoient entr'autres articles
ceux que vous allez lire.

1°. Soit poignardé le traître,
qui après avoir engagé un hom-
me dans une affaire perilleuse,
lui laisse toute la peine de s'en
tirer. 2°. Un coup de pistolet
au Galant qui cherche à fu-
borner la femme d'un mari ja-
loux de son honneur. 3°. Peris-
se par le stiler le miserable qui
paye d'ingratitude les services
que son ami lui a rendus. 4°. Si
quelque Aristarque, soit en pro-
se soit en vers, est assez teme-

raire pour censurer les ouvrages des illustres morts , de ces hommes fameux dont tout le monde respecte la memoire , nous le condamnons au supplice que les Romains appelloient *fustuarium*. * 5°. Deux estafilades sur le visage de tout auteur qui déchirera la réputation de quelque honnête Citoyen.

On peut juger par ces atticles des autres qu'il y avoit dans le recueil , que je rendis au Seigneur Matadori , en lui disant , que je préférerois la servitude au métier d'espion de Don Rodriguez. Vous avez tort , me répondit Roger. Presentement que j'y suis fait , je l'exerce sans répugnance ; & le gros profit qui m'en revient acheve de me le rendre très-agréable.

* C'étoit d'être battu de grosses verges jusqu'à la mort.

310 HIST. D'ESTEVANILLE,
C'est par-là qu'il faut l'envisager. Si vous aviez touché le produit de deux ou trois expéditions seulement, vous y prendriez autant de goût que moi. Nous avons souvent de bons coups à faire. Demain au soir, par exemple, nous en ferons un qui nous vaudra à chacun trente pistoles de marché fait. Il y a dans cette Ville un jeune Gentilhomme Espagnol qui est amoureux de la femme d'un riche Bourgeois. Le Galant rode toutes les nuits aux environs de la maison de sa Dame. L'Epoux a promis mille écus. Il en a donné la moitié d'avance, & il doit nous payer l'autre le lendemain de l'opération.

Ce Cavalier Espagnol, lui répliquai-je, ne se laissera peut-être pas assassiner si facilement? Pardonnez-moi, repartit Roger.

C'est un homme qui va tout seul la nuit , comme s'il n'avoit à craindre aucune mauvaise rencontre. Uniquement occupé de son amour & n'ayant pas le moindre soupçon de son malheur , il sera peu difficile à surprendre. Nous devons , continua-t-il , l'attaquer dès cette nuit ; mais D. Rodriguez , qui veut toujours suivre ses regles , s'est fait un scrupule d'ôter la vie à un homme sans le connoître parfaitement. Il sçait bien qu'il se nomme Don Christoval & qu'il est Castillan. J'ai eu beau lui dire que cela suffisoit ; non non , m'a-t-il répondu , il faut que je sçache auparavant quelle est sa famille , & je vous charge du soin de le découvrir aujourd'hui , afin que demain rien ne nous puisse arrêter.

Je fremis au nom de Don

312 HIST. D'ESTEVANILLE,
Christoval , craignant que ce
ne fût mon ancien Maître , qui
se trouvant à Florence , s'amu-
soit faire à l'amour , & j'écoutois
d'autant plus cette crainte , que
je n'ignorois pas son penchant
pour les femmes. Ne pouvant
demeurer tranquille dans une
pareille incertitude , & pour ti-
rer de peril ce jeune Seigneur ,
si c'étoit lui , je feignis de vou-
loir enfin devenir espion du Ca-
pitaine : Vous n'avez , dis-je à
Matadori , qu'à m'enseigner la
demeure de l'Espagnol proscrit,
& soyez sûr que ce soir je vous
en rendrai bon compte. Roger
s'imaginant que j'entrois de la
meilleure foi du monde dans
ses sentimens en fut ravi. Il m'en
fit compliment. Ensuite m'ayant
appris où demeuroit D. Chris-
toval , il me laissa le soin de
m'informer quels étoient ses
parens

parens , & me quitta pour aller annoncer à ses camarades , que deormais je partagerois avec eux le salaire de leurs expéditions.

Je ne puis exprimer l'impatience que j'avois de voir le Cavalier Castillan , dont les jours étoient dans un si grand danger. Il logeoit dans une hôtellerie éloignée de la nôtre , & où il y avoit ordinairement des Espagnols. Je m'y rendis bien resolu d'avertir ce Don.Christoval, quel qu'il fût , du péril qui le menaçoit. Je n'eus pas besoin de m'adresser à l'hôte, pour le questionner , puisque la première personne que j'apperçûs en entrant fut Dom Christoval de Gaviria. Nous nous reconnûmes l'un l'autre en même tems. Je le saluai, & lui prenant une de ses mains, je la baisai avec tant de transf-

314 HIST. D'ESTEVANILLE;
port, que je ne pus dire une parole. De son côté, soit que l'amitié qu'il avoit eue autrefois pour moi se réveillât, soit que la joye que je faisois éclater en le revoyant l'attendrît, il est certain qu'il fut touché de la vivacité de mon empressement. Il ne put s'empêcher de m'embrasser, & de me dire qu'il étoit bien aise de me retrouver. Oüi, mon ami, poursuivit-il, je rends grace au Ciel qui nous rejoint après nous avoir tenu séparés pendant plusieurs années. Il y a quinze mois que je parcours l'Italie. L'Evêque de Salamanque mon oncle a voulu que je fisse ce voyage. Je me sçais bon gré de m'être arrêté à Florence plus long-tems que je n'ai fait ailleurs, puisque je te rencontre. Et toi, Gonzalez, à quoi passe-tu le tems dans cette Ville ? Y es-tu retenu par

LIV. III. CHAP. III. 315

quelque bon emploi? qu'as-tu fait enfin depuis le jour malheureux de notre séparation?

Je lui fis un ample récit de mes aventures jusqu'à la connoissance de Roger exclusivement ; & lorsque j'eus achevé de parler , il reprit ainsi la parole : J'apprends avec plaisir , Monsieur Gonzalez , que vous pouvez vous redonner à moi ; mais comme il siérait mal à un homme qui a été Page d'un Viceroi de redevenir laquais d'un simple Gentilhomme , je vous fais mon Secrétaire. Cela vous convient-il ? A merveilles , lui répondis-je ; une circonstance seulement me fait de la peine. Le vieux Commandeur qui sçait si bien confondre les Poètes latins, trouvera peut-être aussi mauvais que je sois votre Secrétaire que votre laquais. Le Comman-

deur n'est plus , répliqua-t-il ; & rien ne peut s'opposer à notre réunion. Hé bien, lui dis-je, puisque vous le voulez ainsi , recommençons donc à vivre ensemble. Ayez la même confiance que vous aviez en moi , & j'aurai le même zele que j'avois pour vous. Permettez que je vous demande compte des occupations que l'amour vous donne à Florence ; car je ne doute point que quelque nouvelle Bernardina ne vous y amuse par ses bontés. Il est vrai , repartit-il , que je cherche les bonnes grâces d'une jeune Bourgeoise des plus jolies. Il y a quinze jours que je lui rends des soins sans en avoir recüeilli le moindre fruit ; mais je n'aime pas une ingrate. Son mari qui est un vieux Marchand de soye partira demain pour Sienne, d'où il ne revien-

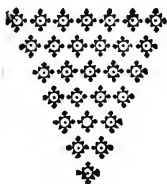
dra que dans trois jours. Elle m'en a fait avertir , & je dois la nuit m'introduire dans sa maison par le ministère d'un valet du logis que j'ai mis dans mes intérêts. Gardez-vous-en bien , m'écriai-je , mon cher Maître. Vous y trouveriez la mort au lieu de ces plaisirs dont vous vous flattez.

Ces paroles que je prononçai d'un air très-sérieux , étonnerent Don Christoval. Gonzalez , me dit-il , explique-toi. Qui t'oblige à me parler de cette sorte ? Est-ce par pressentiment que tu tiens ce discours , ou serois-je en effet dans un péril que j'ignore ? Oüi , lui répondis-je , vous êtes dans le plus grand danger que vous puissiez jamais courir. En même tems je lui contai tout ce que Roger m'avoit dit , & comment ayant en-

tendu citer le nom de Don Christoval, j'avois feint de vouloir être un espion de Don Rodriguez, dans le seul dessein de sauver la vie à un honnête homme. Tu t'es conduit dans cette affaire bien adroitement, me dit mon Maître, & je sens toute l'obligation que je t'ai; mais ne croi pas, poursuivit-il, que le projet de Messieurs les espions m'empêche d'aller au rendez-vous. J'irai avec trois braves cavaliers Espagnols qui sont logés dans cette hôtellerie; ils ne refuseront point de m'aider à purger Florence de ces scele-rats.

Je remontrai à Don Christoval qu'il feroit plus sagement de se préparer à s'éloigner de cette Ville le lendemain dès la pointe du jour. C'est à quoi, me répondit-il, mon honneur ne peut

consentir. Il ne sera pas dit que la crainte d'être assassiné m'a fait prendre la fuite. Et ne faudra-t-il pas que vous la preniez, lui répliquai-je , si vous tuez Roger & ses camarades ? Oh mon enfant ! me repartit mon Maître , ce n'est pas la même chose ; il n'est pas honteux de fuir la Justice , quand on est menacé de tomber entre ses mains.



CHAPITRE IV.

*Quelle fut la fin de cette aventure;
des allarmes qu'eut Estevanille,
& de son départ de Florence
avec D. Christoval.*

JE n'approuvois point du tout la résolution où je voyois le Seigneur de Gaviria. Je la combattis encore, mais inutilement; il ne me fut pas possible de l'en détourner. Il alla sur le champ la communiquer aux trois Espagnols, dont il vouloit se faire accompagner; & ces Messieurs s'y prêterent aussi joyeusement que s'il leur eût proposé une partie de plaisir.

Pendant qu'ils se faisoient fête de cette expedition, je retournai à mon hôtellerie, où suivant

ce qui avoit été concerté entre mon Maître & moi , je dis à Roger , que le Cavalier dont il étoit en peine de sçavoir la famille , se nommoit Don Christoval de Gaviria , & joignoit à une illustre naissance , l'avantage de posséder de grands biens en Aragon , où il avoit pris naissance. Cela suffit , répondit Roger ; demain nous lui donnerons un passeport pour l'autre monde , sans que sa noblesse & ses trésors puissent l'empêcher de faire ce voyage. Véritablement le jour suivant lorsque la nuit fut venue , les trois espions de Don Rodriguez se disposerent à faire leur coup. Ils s'armerent chacun d'une longue rapiere , d'un poignard & d'un pistolet. Ensuite ils allerent se mettre en embuscade auprès de chez la Dame qui étoit la cause de ces

322 HIST. D'ESTEVANILLE;
funestes préparatifs. Ils n'attendirent pas long-tems Don Christoval ; mais le voyant arriver avec trois cavaliers qui mirent d'abord flamberge au vent , au lieu de l'affaillir , ils jugerent à propos de se retirer , après avoir déchargé leurs pistolets sur les Espagnols avec tant de précipitation , qu'ils ne firent que tirer , comme on dit , leurs poudres aux moineaux. Le Seigneur de Gaviria & ses amis les poursuivirent vainement , ayant affaire à des gens qui leur étoient superieurs à la course. Roger surtout étant homme à mettre en un instant un long intervalle entre un ennemi & lui.

Il ne tenoit alors qu'à Don Christoval d'entrer chez la Bourgeoise , & de se venger pleinement du jaloux qui avoit mis sa tête à prix ; néanmoins il aima

mieux renoncer à sa vengeance, que de continuer une galanterie qui pouvoit avoir une mauvaise fin pour lui. Il reprit donc le chemin de son hôtellerie avec les autres Espagnols ; & c'est ainsi que se termina une aventure qui auroit été plus sanglante, si les espions de Don Rodriguez n'eussent pas été des poltrons fieffés. Cependant tout lâches qu'ils étoient, ils ne laisserent pas de me faire peur : Monsieur Gonzalez me dit le jour suivant Matadori, peut-on vous demander quel présent vous avez reçu de Don Christoval pour l'avoir averti de se tenir sur ses gardes cette nuit ; car si vous ne lui eussiez pas donné cet avis, je suis persuadé qu'il seroit venu tout seul au rendez-vous. Je voulus nier le fait ; mais Roger me ferma la bouche, en me disant :

A d'autres, mon ami, à d'autres. N'ajoutez pas le mensonge à la trahison. Nous ne doutons nullement, mes confreres & moi, que vous n'ayez rendu ce bon office au Seigneur de Gaviria. Vous nous avez fait ce tour de Page. Pour moi, je vous le pardonne ; mais mon compatriote & le Venitien sont des gens dont je ne vous répons pas. Vous ferez bien de prendre garde à vous.

A cet avertissement qui me fit frémir, je crus devoir montrer quelque fermeté. Si ces Messieurs m'attaquent, dis-je à Matadori, je me défendrai. Si je ne suis pas courageux naturellement, en récompense je suis un de ces braves de raison qui se battent comme des enragés, quand ils se trouvent dans la nécessité d'en découdre. Tant

mieux pour vous , me répliquait-il ; car si par hazard ils vous rencontrent , vous aurez besoin de toute votre valeur pour vous tirer sain & sauf de leurs mains. Roger , dont la seule intention étoit de m'effrayer , y réussit parfaitement en me tenant ce discours. La crainte qu'il m'inspira fut telle , que ne me croyant pas en sûreté dans mon hôtellerie , j'en sortis promptement pour aller loger avec Don Christoval. Je joignis à cette précaution celle de ne me point promener , ni dans la Ville , ni aux environs , de peur d'être obligé d'exercer ma bravoure de raison. Je menai , comme on dit , une vie de lièvre pendant huit jours ; mais au bout de ce tems-là , mon Maître reçut d'Espagne une lettre qui m'affranchit de toute inquiétude.

L'Evêque de Salamanque mandoit à son neveu de se rendre incessamment à Saragosse pour y épouser la fille unique du Comte de Villamediana, Gouverneur de cette Ville ; & ce Prélat ajoutoit , qu'il prétendoit faire lui-même ce mariage. Don Christoval qui avoit voué à son oncle une obéissance aveugle, se hâta de partir de Florence avec son Secrétaire, un valet de chambre & un laquais pour aller attendre à Livorne une occasion de repasser en Espagne.



CHAPITRE V.

Ils s'embarquent à Livorne , & vont à Barcelonne , d'où ils se rendent à Saragosse. Mariage de Don Christoval ; suites de ce mariage.

Nous apprîmes en arrivant à Livorne , qu'un vaisseau Espagnol devoit dans trois jours mettre à la voile pour Barcelonne ; nous profitâmes de cette commodité pour retourner en Espagne ; & notre voyage fut si heureux , que nous le fîmes sans essuyer la moindre tempête , ni , ce qui est une espece de miracle dans ces mers-là , sans rencontrer aucun Corsaire de Barbarie. Nous eûmes à peine pris terre , que nous loûâmes des

mules pour nous rendre à Saragoſſe.

Quand nous fûmes dans cette celebre capitale de l'Aragon , nous allâmes deſcendre à la premiere hôtellerie , Don Chriſtoval ne voulant pas ſe montrer chez le Comte de Villamediana, ni paroître en habit de voyageur aux yeux d'une Maîtrefſe qui ne l'avoit point encore vû ; mais une heure après notre arrivée, un laquais de l'Evêque de Salamanque ſe préſenta tout à coup devant nous : Seigneur, dit-il à Don Chriſtoval, je vous cherche d'hôtellerie en hôtellerie par ordre de Monſieur votre oncle qui eſt à Saragoſſe depuis huit jours. Il loge chez Monſieur le Gouverneur , où l'on vous a préparé un appartement. Ce deux Seigneurs vous attendent avec impatience. Je vais
leur

leur apprendre que vous êtes dans cette Ville. Je ne puis leur porter une nouvelle plus agréable.

Je reconnus dans le laquais qui venoit de parler ainsi à mon Maître mon ancien camarade de classe , ce même Mansano que j'avois laissé à l'Evêché de Salamanque. De son côté , il jeta les yeux sur moi, & m'ayant aussi remis : Comment donc , s'écria-t-il , Estevanille ici ! Oüi , mon enfant , lui dis-je ; mon heureuse étoile m'a fait retrouver mon premier Maître , qui a eu la bonté de me reprendre à son service. J'en suis ravi , repliqua - t - il ; & je puis vous assurer, que tous les domestiques de Monseigneur partageront ma joye, lorsqu'ils sçauront que vous avez recouvré le poste que vous aviez perdu.

Mon ami, dit alors Don Christoval au laquais de son oncle, vous avez vû sans doute la Dame qui m'est destinée ; sa beauté justifie - t - elle l'empressement avec lequel je viens lier mon sort au sien ? Seigneur, répondit Mansano, D. Anna ne gagneroit point au portrait que je pourrois vous faire d'elle. C'est une de ces personnes piquantes qu'on ne sçauroit peindre qu'à leur désavantage , & sur lesquelles la nature a répandu des graces qui dérobent leurs défauts aux yeux des hommes. Il faut la voir pour lui rendre toute la justice qui lui est dûë. Je vous dirai seulement que Monseigneur votre oncle ne pouvoit faire un meilleur choix pour vous. Après cette assurance , reprit en souriant le Seigneur de Gaviria, je ne dois plus douter de mon bon-

heur. Je m'en fie à votre discernement. Allez Mansano, ajouta-t-il, allez m'annoncer à votre Maître ; dites-lui que dans quelques momens , il reverra son neveu.

Le laquais retourna vers l'Evêque de Salamanque , & Don Christoval se mit en état de prévenir en sa faveur les yeux de D. Anna. Il s'habilla fort proprement ; & lorsqu'il crut ne pouvoir plus rien ajouter à sa parure , il se rendit auprès de son oncle. Ce tendre Prélat pleura de joye de le revoir , & lui dit en l'embrassant : Mon cher Don Christoval , que votre retour aura de charmes pour moi , si votre cœur ne désavoüe pas le dessein que j'ai formé. Le Comte de Villamediana , mon ancien ami , veut bien à ma considération vous donner la préférence

fur quelques cavaliers qui recherchent sa fille. Ce parti m'a paru si avantageux pour vous, que j'ai engagé votre foi sans vous consulter ; mais ne croyez pas que je prétende vous tyranniser : Vous verrez dès aujourd'hui D. Anna : Si vous sentez du penchant pour elle , vous ferez son époux dans huit jours ; & si au contraire, vous ne la trouvez point à votre gré, vous ne l'épouserez pas ; comme je vous avertis , que si vous ne plaisez point à la Dame , l'engagement demeurera nul. C'est de quoi nous sommes convenus son pere & moi , pour éviter le malheur d'unir deux personnes qui ne seroient pas destinées l'une pour l'autre.

Seigneur , répondit mon Maître , je dois sans doute vous tenir compte de la tendresse que vous

avez pour moi ; mais je ne sçai si j'ai sujet de me réjouir de cette clause , qui pour être pleine de prudence , n'en est pas moins dangereuse. D. Anna est peut-être prévenue pour un autre ; & quand elle ne le feroit pas , elle peut me charmer & concevoir en même tems pour moi une parfaite aversion. Il est bon d'être modeste , reprit le Prélat avec un souris ; mais à votre âge , & fait comme vous êtes , il ne mésied pas d'avoir un peu de confiance. Je vous dirai même , pour vous encourager , que j'ai trop bonne opinion de votre figure , pour m'imaginer que les yeux d'une jeune Dame puissent ne vous être pas favorables. C'est ce que nous éprouverons bientôt , continua-t-il ; il faut d'abord que je vous présente au Comte de Villamediana , & nous

irons ensuite saluer la Comtesse & sa fille. A ces mots, l'Evêque de Salamanque conduisit son neveu à l'appartement du Gouverneur.

On ne peut être reçu plus gracieusement que Don Christoval le fut de ce vieux Seigneur, qui frappé de sa bonne mine, ne put s'empêcher de dire, que D. Anna seroit bien difficile, si elle n'étoit pas contente d'un semblable Cavalier. Le Prélat de son côté fit l'éloge de cette Dame, & dit poliment qu'il répondroit bien que le cœur de son neveu se rendroit à ses premiers regards. Cependant quoique l'Evêque & le Comte parussent persuadés de ce qu'ils disoient, ils ne laissoient pas de craindre que quelque caprice de goût ne vînt confondre leur projet. Pour sçavoir promptement

ment à quoi s'en tenir, ils se hâtèrent de mener le jeune homme chez Madame la Gouvernante, où ils trouverent D. Anna fort parée & fort brillante. On ne se fit de part & d'autre dans cette premiere visite que des complimens de pure civilité. On n'y dit pas un mot de l'alliance projetée. On vouloit avant que d'entrer en matiere, être assuré que les deux parties interessées n'auroient aucune répugnance à se donner l'une à l'autre.

Aussitôt que le Comte put parler en particulier à sa fille, il lui demanda ce qu'il pensoit de Don Christoval, & si elle feroit fâchée de l'avoir pour époux. Elle répondit franchement, que s'il lui étoit ordonné de recevoir sa main, elle obéiroit sans murmure. Pour mon Maître, il n'attendit pas que son

oncle lui fit la même question, pour lui avouer que la fille du Gouverneur de Saragosse venoit de triompher de sa liberté; comme en effet depuis ce moment, il n'eut plus dans l'esprit que cette Dame : Ah ! Gonzalez, me dit-il, j'ai vû Dona Anna. Mansano l'a bien dit : c'est une personne dont on ne peut faire le portrait qu'au rabais de ses appas. Elle a sans doute des défauts ; mais il part de ses yeux des traits enflammés qui troublent les sens, & ne permettent pas qu'on l'examine de sang froid. Mon cher Maître, dis-je à Don Christoval, vous êtes bien épris de D. Anna ; la Dame de son côté en tient aussi apparemment ? Je n'oserois, répondit-il, me flatter d'un si grand bonheur. Fi donc, repris-je, Monsieur, vous n'y pensez pas.

Ayez

Ayez meilleure opinion que vous n'avez de notre sexe. Si les garçons se troublent en regardant les filles, pourquoi voulez-vous que les filles soutiennent avec plus de sang froid la présence des garçons? Si j'étois à votre place je jugerois mieux de mon mérite; je croirois sans façon avoir enflammé le cœur d'une Belle qui auroit embrasé le mien.

Le Seigneur de Gaviria ne fut pas long-tems sans apprendre qu'il avoit plû à la fille du Gouverneur. Ce Comte ayant été informé par l'Evêque de Salamanque de la tendre impression que la Dame avoit faite sur Don Christoval, ordonna, sans perdre de tems, les préparatifs de leur mariage, qui fut célébré quelques jours après avec une magnificence convenable à la qualité

des époux. Il se fit de grandes réjouïssances, & il se donna chez le Gouverneur un bal , où la principale noblesse d'Aragon ne manqua pas de se trouver. Au milieu de la fête , un masque habillé à la Françoisé , s'approcha de mon Maître , & lui dit tout bas , en lui serrant la main : *Seigneur Cavalier , je vous prie d'être demain au lever du Soleil sur le chemin de Gallego pour y recevoir le compliment que j'ai à vous faire sur votre mariage , & que je ne puis faire qu'en particulier.* Don Christoval plein de valeur , répondit sans balancer à l'Inconnu : *Qui que vous soyez , comptez que j'irai au rendez-vous , & que j'y serai peut-être le premier.*

Mon Maître affecta de dire ces paroles d'un air riant , & composa si bien son visage , que personne de la compagnie n'eut

le moindre soupçon de ce qui se passoit. Sur la fin du bal qui dura jusqu'au soir, il s'échapa secrètement de l'assemblée; & sous prétexte de vouloir goûter la fraîcheur du matin, en se promenant le long de l'Ebre, il se fit donner un bon cheval, sortit de chez le Gouverneur, & gagna la plaine qui conduit à Gallego. L'Inconnu l'attendoit à l'entrée du Village. Ils s'aperçurent tous deux en même tems, poufferent leurs chevaux pour se joindre, & furent bientôt l'un auprès de l'autre. Don Christoval parla le premier: Je vous reconnois, dit-il à l'Inconnu, qui avoit encore son habit de masque; avant que vous me fassiez ce compliment que vous avez à me faire sur mon mariage, & que vous m'obligiez à venir recevoir sur un grand

340 HIST. D'ESTEVANILLE ,
chemin , apprenez-moi qui vous
êtes , & quelle affaire nous pou-
vons avoir à démêler ensemble.
Je n'ai pas une autre intention ,
répondit l'Inconnu ; sçachez que
je m'appelle Don Melchior de
Rida. Je suis un de ces malheu-
reux amans qui recherchoient
D. Anna , & que le Comte son
pere vous a sacrifiés. Je suis
trop jaloux de votre félicité ,
pour la pouvoir souffrir ; & puis-
que je n'ai pas été assez heu-
reux pour obtenir l'objet de mon
amour , du moins je ne veux pas
le voir possédé par un autre. En
achevant ces mots , il mit pied
à terre , & attacha son cheval à
un arbre. Mon Maître en fit
autant , & ils commencerent
tous deux un rude combat.

Don Melchior aussi habile
escrimeur que Don Christoval ,
lui porta d'abord un coup au-

deffous de la mammelle gauche ; mais heureusement la pointe ne fit que gliffer fur les côtes. Le Seigneur de Gaviria , pour s'en venger , allongea plusieurs bottes des plus vigoureuses , qui furent adroitement parées , & on lui en poussa d'autres , dont il eut le bonheur d'éviter l'atteinte. Enfin les deux Combat-tans ferraillèrent pendant plus d'un quart d'heure avec une égale fureur , & fans que la victoire parût pancher d'un côté plutôt que de l'autre. Cependant le Ciel voulant dans cette occasion favoriser la bonne cause , permit que mon Maître donnât un coup décisif à son ennemi , qui tomba roide mort à ses pieds. Telle fut la fin du combat ; après quoi le vainqueur remonta sur son cheval , & regagna Saragosse , laissant

342 HIST. D'ESTEVANILLE ,
sur le champ de bataille l'infor-
tuné Gentilhomme qui avoit osé
lui faire un appel.

Lorsque Don Christoval, de
retour chez le Gouverneur, eut
fait le détail de cette aventure à
son beaupere & à son oncle,
ces Seigneurs tinrent conseil là-
dessus , & résolurent , attendu
que la famille de Don Melchior
ne manquoit pas de credit à la
Cour, que mon Maître demeu-
reroit caché dans quelque asile
sûr jusqu'à ce que son affaire fût
accommodée. Ils furent long-
tems à convenir du lieu qu'ils
choisiroient pour sa retraite, qui
fut enfin fixée au Château de
Rodenas appartenant à l'Evê-
que d'Albarazin, intime ami du
Comte.

Mon Patron passa la journée
à se préparer à son départ , & à
concerter avec son oncle & son

beaupere les moyens de se donner réciproquement de leurs nouvelles. Ensuite s'étant retiré dans l'appartement de son épouse, il employa les deux tiers de la nuit à s'affliger avec elle de la séparation qui venoit sitôt troubler les douceurs de leur hyménée. Il partit quelques momens avant le jour avec son valet de chambre, un laquais, & moi, & tous quatre montés sur les meilleurs chevaux des écuries du Gouverneur ; nous gagnâmes en trois jours le bourg de Longarès, d'où continuant notre traite du même train, nous allâmes coucher à la ville de Daroca.



CHAPITRE VI.

D. Christoval & Gonzalez se rendent au Château de Rodenas ; de quelle façon l'Evêque d'Albarazin les y reçut.

LE jour suivant de grand matin, nous nous remîmes en marche, & par une route frayée entre des montagnes, nous arrivâmes au Bourg de Villafranca où nous nous arrê tâmes. Là nous étant enquis du Château de Rodenas, nous eûmes la joye d'apprendre que nous n'en étions qu'à une petite lieuë ; & même que l'Evêque d'Albarazin y étoit actuellement. Aussitôt D. Christoval me détacha pour aller parler à ce Prélat, & lui remettre en

main propre une lettre que le Comte de Villamediana écrivoit à sa Grandeur pour la prier d'accorder une retraite à son gendre.

Je me rendis en diligence au Château qui me parut magnifique & bien entretenu. Je n'eus pas sitôt dit que je venois de la part du Gouverneur de Saragoffe, que je fus conduit devant Monseigneur, qui grand amateur de musique, faisoit exécuter dans une salle un concert de voix & d'instrumens. Il se leva d'abord qu'on m'eut annoncé, & vint au-devant de moi. Je lui présentai la lettre du Comte ; il l'ouvrit, & après l'avoir lûë, il m'emmena dans son cabinet, où il me dit : Le Comte de Villamediana me fait trop d'honneur de préférer ce Château à tous les autres asiles

qu'il auroit pû procurer à son gendre. Je suis si sensible à cette nouvelle marque qu'il me donne de son amitié , que je ne manquerai pas de faire tout ce qui dépendra de moi pour la reconnoître. Retournez à Saragosse , poursuivit-il , & assurez Monsieur le Gouverneur que j'attends D. Christoval avec impatience. Vous ne l'attendrez pas long-tems , Monseigneur , lui répondis-je ; il n'est pas loin d'ici. Je l'ai laissé à Villafranca dans une hôtellerie. Tant mieux , reprit le Prélat ; allez promptement le rejoindre & l'amenez dans ce Château , où vous pouvez lui dire , qu'il fera reçu par le meilleur ami de son beau-pere.

Je fus bientôt de retour auprès de mon Maître , qui sur le rapport que je lui fis de la dis-

position où l'Evêque d'Albarazin étoit à son égard , partit à l'heure même de Villafranca pour se rendre au Château de Rodenas , où je le conduisis. Ce Prélat ne démentit point par ses actions les discours qu'il m'avoit tenus. Il fit la reception la plus obligeante à D. Christoval. Il eut d'abord avec lui une assez longue conversation sur son affaire d'honneur ; ensuite il le régala d'un souper accompagné de musique ; après quoi il le mena lui-même au plus bel appartement du Château & l'y laissa reposer jusqu'au lendemain.

Pour rendre justice à cet Evêque , c'étoit un de ceux qui faisoient alors le plus d'honneur à l'Episcopat ; il étoit de la maison d'Ozorio , & joignoit à la noblesse de sa race un

revenu qui le mettoit en état de faire une chere délicate , d'avoir de superbes équipages , & d'entretenir pour son plaisir plusieurs Musiciens. Au reste , c'étoit un homme de bien & qui donnoit aux pauvres son superflu ; mais par malheur pour eux , il étendoit un peu trop loin son nécessaire.

Monseigneur le jour suivant fit voir à son hôte tous les jardins du Château , qui sans doute , méritoient bien d'être vûs ; des parterres ornés de mille sortes de fleurs , & des allées bordées de beaux arbres y attiroient agréablement les regards ; ici des jets d'eau entretenus par la riviere de Xiloa , qui en est voisine , s'élevoient orgueilleusement en l'air & tomboient avec bruit dans des bassins de marbre ; là de vastes volieres de

LIV. III. CHAP. VII. 349
fils de leton offroient aux yeux
les plus rares especes d'oiseaux.
En un mot , ces jardins sem-
bloient être un ouvrage des
Fées. Aussi le Prélat qui les fai-
soit cultiver avec autant de soin
que de dépense , étoit-il plus
souvent à Rodenas qu'au Palais
Episcopal d'Albarazin, qui n'en
est éloigné que de six lieues.

CHAPITRE VII.

*Gonzalez part du Château de Ro-
denas pour retourner à Sara-
gosse ; il s'égare en chemin &
couche dans un Hermitage.*

DEUX jours après notre ar-
rivée à Rodenas, D. Chris-
toval me dit : Gonzalez , nous
voici , comme tu vois dans une
charmante solitude ; & ce qui

me fait encore plus de plaisir ; chez un Seigneur qui sçait mieux qu'un autre remplir les devoirs de l'hospitalité. C'est de quoi nous devons promptement informer le Comte de Villamediana mon beau-pere. Il sera charmé quand il apprendra toutes les attentions qu'on a ici pour moi. Il faut que tu partes dès demain pour aller lui en rendre compte.

Je me disposai donc à retourner à Saragosse ; & j'en repris en effet le chemin avec une longue lettre dont il me chargea pour le Gouverneur , & une autre encore plus longue pour D. Anna. J'en avois aussi une du Prélat , qui mandoit obligeamment au Comte qu'il lui étoit bien redevable de lui avoir donné un hôte aussi aimable que Don Christoval. Je

passai par Villafranca , d'où poursuivant ma route entre les montagnes , je pouffai jusqu'aux sources de la Guerva. Je m'égarai dans cet endroit : au lieu de cotoyer cette petite riviere du côté de Daroca , je suivis l'autre bord , & je me trouvai devant une espece d'hermitage après quelques heures de chemin. Il y avoit à la porte un vieillard , que son air venerable me fit regarder avec respect. Il portoit une longue robe de bure , & sa tête étoit couverte d'un simple bonnet de réseüil ; une barbe grise lui descendoit sur la poitrine , & il tenoit un Rosaire à la main.

Mon Pere , lui dis-je , apprenez-moi de grace où je suis , & s'il n'y a pas quelque hôtellerie près d'ici. Vous êtes , me répondit-il , à deux lieuës de Bel-

chite , & à trois de Romana. Vous ne trouverez point de gîte avant que d'arriver à l'un de ces Bourgs ; & il ne vous reste pas assez de jour pour vous y rendre avant la nuit ; si vous voulez , ajouta-t-il , accepter un logement dans mon hermitage , je vous l'offre de tout mon cœur. Vous pourrez demain matin continuer votre voyage. La défiance , dit un Aûteur Castillan , est la garde de la vie ; je demeurai quelques momens incertain de ce que je ferois. Le bon Solitaire devina ma pensée & me dit en souriant : Seigneur Cavalier , que mon habit d'Hermitte cesse de vous être suspect. Il est quelquefois porté par d'honnêtes - gens. Ces mots dissipèrent ma crainte ; je mis pied à terre , en rendant graces au Ciel d'une si heureuse rencontre.

Le

Le Vieillard m'introduisit d'abord dans une court où il appella un valet, qui étoit aussi vêtu en Hermite, & il lui ordonna d'avoir soin de mon cheval ; puis il me fit entrer avec lui dans une salle où regnoient tout autour des bancs pour s'asseoir ; & sur les murs étoient des tableaux qui representoient saint Antoine, saint Pacome & quelques autres Anachorettes. De-là m'ayant fait passer dans une petite chambre où il y avoit deux grabats : Vous voyez, me dit-il, mon lit & celui de tout cavalier que son mauvais sort oblige à coucher dans cette retraite. Nous allâmes après cela dans une Chapelle où le saint homme faisoit ordinairement ses méditations, & de-là il me conduisit dans un jardin vaste & rempli de toute sorte d'arbres

354 HIST. D'ESTEVANILLE,
fruitiers. Il me les fit confiderer
en me difant : regardez bien ces
arbres , ils me fervent de bou-
chers & de boulangers ; ce font
mes peres nourriciers. Nous vi-
vons mon valet & moi pendant
toute l'année des fruits qu'ils
produifent; nous n'avons pas be-
foin d'autres provifions. Nous
laiffons paître fur les monta-
gnes ou dans les plaines les mou-
tons & les autres animaux que
les hommes égorgent pour fa-
tisfaire leur fenfualité ; & bien
loin de tendre des pièges aux
oifeaux , nous prenons plaifir à
les voir dans les airs jouir de
toute leur liberté. Nous ne man-
geons donc que du fruit & nous
ne buvons que de l'eau. Notre
cave eft dans ce jardin ; c'eft
une fontaine dont l'eau pure &
legere vaut incomparablement
mieux que les meilleurs vins.

Vous en conviendriez , poursuivit-il , si pendant trois mois seulement vous aviez mené ici une vie d'Anachorette.

Je souris à ces paroles : ce qui donna lieu au Solitaire de me dire que j'avois le goût gâté. Oh ! très-gâté , mon Pere , lui répondis-je. Certains vins d'Espagne & ceux que j'ai bûs en Italie me paroissent préférables à votre boisson , quelque éloge que vous m'en puissiez faire. Cela étant , repliqua-t-il , je vous plains ; car je n'ai que de l'eau à vous offrir avec mes fruits. Cessez de me plaindre , lui répartis-je ; j'aime le fruit , & d'ailleurs une nuit sera bien-tôt passée. Nous fîmes le tour du jardin ; après quoi mon hôte me mena dans son refectoire. C'étoit une petite salle où on lisoit sur les murailles des Sen-

tences sur la sobriété. Nous nous assimes à une table sur laquelle il n'y avoit ni nappe ni serviettes ; mais seulement deux assiettes de terre , un plat rempli de diverses sortes de fruits avec une grande cruche & deux gobelets ; le tout de la même matière.

Si je bus & mangeai peu , en récompense , ce repas frugal fut assaisonné de discours agréables & solides que le Solitaire me tint sur le mépris des choses du monde. Je fus charmé de son entretien : Mon Pere, lui dis-je , à vous entendre , je juge que vous avez joué de beaux rôles dans la vie civile ; & si j'osois prendre cette liberté , je vous prierois de me raconter par quel enchaînement d'avantures vous êtes venu habiter cet hermitage. Je veux bien , mon fils , satisfai-

re votre curiosité , me répondit-il ; aussi-bien j'espere que vous tirerez quelque profit du récit que vous exigez de moi. En même-tems il commença de cette façon.

CHAPITRE VIII.

Histoire du Solitaire.

L'ANCIENNE & fameuse ville de Pampelune , capitale de la Navarre , est le séjour qui m'a vû naître ; & je suis de la maison des Peraltes , dont quelques Rois de ce Royaume n'ont pas dédaigné l'alliance. D. François de Peralte , mon Pere , ne me vit pas sitôt en état de porter les armes qu'il m'envoya servir en Italie , où je passai le tems de ma puberté. J'allai en-

suite en Flandres , d'où la paix ; après quelques années de guerre , me ramena dans mon pays. J'y menois une vie oisive avec d'autres cavaliers de mon âge : la chasse , le jeu , les cavalcades & la galanterie faisoient tous nos amusemens. Cependant j'avois beau voir de belles Dames, aucune ne pouvoit m'enflâmer. Je tournois , pour ainsi dire , impunément autour du flambeau de l'Amour ; mais enfin je m'y laissai brûler.

On préparoit à Pampelune des joûtes pour célébrer la naissance d'un Infant ; & tous les jeunes Gentilshommes se dispofoient à s'en disputer les prix. La curiosité de voir cette fête attira dans cette ville un grand nombre de personnes tant de Navarre que de Castille , de Biscaye & d'Aragon. Il y vint

entr'autres de Burgos un vieux cavalier , nommé Don Gaspard d'Honis , accompagné de D. Inès sa fille. Il alla loger chez D. Juanna Ximenès sa sœur , riche veuve , établie à Pampe-lune. J'avois une sœur , appelée Leonor , qui vivoit dans une étroite liaison avec D. Juanna ; & comme ces deux Dames se voyoient tous les jours , Leonor fit d'abord connoissance avec D. Inès , qui gagna son amitié en lui donnant la sienne.

Ma sœur , charmée de l'acquisition d'une pareille amie , me parloit sans cesse de la belle Castillane , elle appelloit ainsi la fille de Don Gaspard : mon frere , me disoit-elle , qu'Inès est aimable ! Son esprit égale sa beauté. C'est une personne accomplie. Heureux le cavalier qui deviendra son époux ! Ces

360 HIST. D'ESTEVANILLE,
paroles que Leonor me repetoit
à tout moment avec enthousiasme , ne faisoient aucune impression sur moi, bien loin de m'inspirer un violent desir de voir une Dame si louée d'une autre Dame. Je riois de l'éloge , & repondois à ma sœur , que cette fille qu'elle vantoit tant avoit peut-être encore plus de mauvaises que de bonnes qualités : En un mot , plus on me disoit de bien de la belle Castillane , & moins j'avois d'envie de la voir.

Je jouïssois donc alors d'une heureuse indifférence , quoique je connusse plusieurs Dames fort propres à me la faire perdre ; mais le jour des joutes arriva , jour le plus infortuné de ma vie , & dont je ne puis me ressouvenir , sans rappeler les malheurs qui l'ont suivi. J'étois

tois à l'entrée de la carrière, attendant la lance en arrêt le moment de combattre, lorsqu'en jettant les yeux sur un balcon où ma sœur étoit, j'apperçûs une jeune personne qui s'entretenoit avec elle, & dont la vûë m'enchantait. C'est D. Inès, dis-je, aussi-tôt en moi-même; je la reconnois au désordre où je me trouve en cet instant. Je sens que l'amour la venge du peu d'attention que j'ai fait aux discours que Lenor m'a tenus d'elle.

L'envie que j'avois de prévenir en ma faveur par quelque bel exploit une Dame que je commençois d'aimer, me fit faire de si grands efforts, que je fus un des cavaliers qui s'acquirent le plus d'honneur dans cette journée. Ma sœur aussi sensible que moi aux applaudissemens

362 HIST. D'ESTEVANILLE ;
que je recevois des spectateurs ,
avoit soin de me faire remar-
quer à son amie , & de lui ap-
prendre qui j'étois. La belle Cas-
tillane , par politesse , partageoit
sa joye & la félicitoit de m'avoir
pour frere. Après les joûtes ,
dés que je revis Leonor , je lui
demandai avec empressement
qui étoit la Dame que j'avois ap-
perçûë avec elle dans un bal-
con. C'est Dona Inès , me ré-
pondit ma sœur ; hé bien , Don
Felix , qu'en dites-vous ? Pour
peu que vous l'ayez considérée ,
vous devez en avoir été frappé.
Je ne l'ai que trop vûë , lui ré-
pliquai-je ; sa beauté m'a ébloüi ,
ou plutôt j'en ai éprouvé tout le
pouvoir. Tandis qu'on me re-
gardoit dans la carriere comme
un vainqueur , hélas ! je me con-
fessois vaincu par la fille de D.
Gaspard. Mon frere , reprit Léo-

nor, je ne suis point étonnée que D. Inès vous ait donné de l'amour ; & j'en suis d'autant plus ravie , que je pourrai vous servir. L'amitié qui nous lie , cette Dame & moi , m'en fait concevoir l'esperance.

Je profitai de la disposition favorable où je vis ma sœur ; & je fis si bien , qu'elle se chargea d'un billet , par lequel je déclarois mes sentimens à la belle Castillane, dans les termes les plus passionnés. Le fonds que je faisois sur la médiatrice & la bonne opinion que les jeunes gens ont naturellement de leur mérite , ne me permirent pas de craindre que mon billet fût mal reçu ; & veritablement le succès ne trompa point ma confiance : Mon frere , me dit Leonor , quelques jours après , j'ai une heureuse nou-

velle à vous annoncer ; on a fait d'abord quelque difficulté de recevoir votre lettre ; mais enfin j'ai parlé & l'on m'a écoutée. D. Inès vous estime & consent que vous la demandiez en mariage à son pere , lorsqu'il sera revenu de Biscaye , où il est allé pour des affaires qui pourront l'y retenir deux ou trois mois. En attendant elle veut bien que vous lui rendiez des soins , pourvû que ce soit secrètement ; l'intérêt de sa réputation l'obligeant , dit-elle , à garder des mesures pendant l'absence de Don Gaspard ; elle vous défend de faire chanter des vers la nuit sous ses fenêtres , & de faire entendre le son des flûtes & des guitarres. En un mot , elle vous interdit toutes les galanteries bruyantes. Cette défense , je l'avoüe , est assez

triste pour un Espagnol ; mais en récompense , il vous est permis d'écrire & de vous flatter même qu'on vous honorera d'une réponse.

Leonor connut toute la violence de mes feux , par les transports de joye que je fis éclater à ce discours ; & je ne sçais , tant elle avoit de tendresse pour moi , si le plaisir qu'elle prit à me voir si content , n'égala point celui qu'elle me causa. L'entremise d'une sœur à qui mes intérêts étoient si chers , me fut d'un grand secours : J'eus pendant deux mois avec la belle Castillane , non - seulement un commerce de lettres , mais même quelques entretiens nocturnes au travers d'une petite fenêtre grillée qui donnoit sur une ruelle derriere la maison de sa tante. Jusques-là tout alloit le

mieux du monde ; tout tournoit au gré de mes desirs ; & néanmoins tandis que l'amour me faisoit des jours si heureux , la fortune jalouse m'en préparoit de misérables.

D. Gaspard revint de Biscaye & résolut de retourner à Burgos avec sa fille. Je sentis toutes les allarmes d'un amant qui craint de se voir séparer de ce qu'il aime , & D. Inès me parut les partager. Par bonheur pour moi , D. Juanna , qui chérissoit sa nièce , ne voulut pas consentir qu'on la lui enlevât ; si bien que Don Gaspard n'osant déplaire en cela à une riche sœur dont ses enfans devoient hériter , eut la complaisance de la lui laisser. Je fus à peine affranchi de la peur de perdre Inès , que j'eus un plus juste sujet encore d'être saisi de la même crainte. Un

jour que Leonor étoit avec plusieurs autres Dames chez Dona Juanna , il arriva un courrier dans la chambre où étoit la compagnie. Il remit une lettre à la belle Castillane , qui se retira vers l'estrade & ouvrit le paquet. Comme elle en faisoit la lecture , ma sœur , qui l'observoit , remarqua qu'elle avoit un air gai , & que selon toutes les apparences, le papier qu'elle lisoit contenoit des choses qui lui faisoient plaisir. De plus , Leonor prit garde qu'Inès après avoir lû la lettre , appella une servante , & lui dit quelques mots à l'oreille ; & qu'ensuite la soubrette lui répondit d'un ton assez haut pour être entendue , qu'elle lui conseilloit de suivre son inclination.

Quand ma sœur m'eut rapporté ces paroles , & fait part

de ses remarques , nous nous mîmes à faire des commentaires peu réjoüissans pour moi. Nous jugeâmes que j'avois un rival qui n'étoit pas malheureux. Toutes nos conjectures aboutirent-là ; & il ne fut plus question que de sçavoir quel étoit le cavalier qui me disputoit la fille de D. Gaspard. Pour en être instruits , nous gagnâmes par des présens Theodora , la suivante de cette Dame , & nous la fîmes parler. Elle nous apprit que sa maîtresse étoit aimée de D. Martin de Trévigno , gentilhomme des plus riches de Biscaye , & qu'ils s'écrivoient tous deux assez souvent ; je vous promets , ajouta la soubrette , que je vous ferai voir la réponse qu'elle doit faire à la dernière lettre qu'elle a reçüe de votre rival ; car toutes ses dépêches passent par mes

main ; c'est moi qui les remets au courrier.

Je priai Theodora de tenir sa promesse ; ce qu'elle ne manqua pas de faire ; & voici ce que D. Inès mandoit à son Biscayen :

*J*E suis ravie que vous ayez enfin obtenu ce titre de Chevalier de saint Jacques que vous desiriez tant, & qui me prive depuis si long-tems du plaisir de voir l'unique objet de ma tendresse. Je serai charmée , n'en doutez pas , du prompt retour dont vous me flattez ; mais souvenez-vous que je vous défends de venir à Pampelune. J'ai mes raisons. Allez à Burgos , & faites-y tous vos efforts pour déterminer mon pere à me rappeler auprès de lui , quelque répugnance qu'ait ma tante à souffrir que je la quitte. Il faut avoüer qu'elle me fait bien acheter sa succession. Adieu , puissai-

*je vous retrouver aussi amoureux
que je suis tendre & fidelle.*

D. I N E' S.

Je ne puis vous dire ce que je devins , lorsque j'eus lû cette lettre , qui m'apprenoit dans quels termes la perfide Inès en étoit avec Don Martin ; j'eus besoin des sages conseils de ma sœur pour ne pas perdre le jugement ; mais cette prudente fille sçut si bien me remettre l'esprit , qu'au lieu de m'abandonner à ma fureur & d'aller accabler de reproches la coquette , je pris le parti de dissimuler. Leonor suivit mon exemple , & de son côté la fille de D. Gaspard s'imaginant que nous ignorions ce qui se passoit , en usoit toujours avec nous de la même façon. C'étoit à qui cacheroit le mieux ses sentimens.

Je me trahissois jusqu'à lui écrire des lettres passionnées comme auparavant ; & elle me faisoit des réponses qui encherissoient sur mes billets.

Tandis que nous vivions si cordialement ensemble , Don Gaspard arriva à Pampelune. Il y venoit chercher sa fille pour l'emmener à Burgos , où Don Martin s'étoit déjà rendu. Mais D. Juanna s'opposa encore au départ d'Inès ; & quelques raisons que son frere pût lui dire , elle n'y voulut jamais consentir. D. Gaspard n'osant aller contre la volonté d'une sœur qui auroit été femme à s'en venger par un testament , cessa de la contredire. Il fit plus , il quitta le séjour de Burgos pour demeurer avec elle à Pampelune. D. Inès auroit volontiers dispensé sa tante d'avoir tant d'amitié pour

elle ; & ne doutant point de la prochaine arrivée de son Biscayen , elle prévoyoit quelque embarras à nous tromper tous deux. Quelque artificieux que fût son esprit , elle n'étoit pas là-dessus sans inquiétude , & je crois qu'elle auroit encore été plus en peine , si elle eût sçu que je n'ignorois pas sa manœuvre.

D. Martin de Trevigno parut bien-tôt à Pampelune en bon équipage ; il avoit plusieurs laquais qui portoient une riche livrée , & il faisoit une figure convenable à un Chevalier de son Ordre. Je le vis pour la première fois dans une Eglise où la fille de Don Gaspard entendoit la Messe. Sitôt que je l'aperçûs , je frémis sans sçavoir pourquoi ; ou pour mieux dire , j'eus un pressentiment qu'il étoit

ce rival redoutable dont Theodora m'avoit parlé. Il ne tarda guere à me le faire connoître. Il aborda D. Inès ; la salua d'un air galant ; & la Dame , quoiqu'elle vît bien que je l'observois , le reçut d'une maniere à me faire mourir de jalousie. Au lieu de se contraindre pour m'épargner la douleur d'être témoin de ses bontés pour un autre , elle lui prodigua les plus doux regards , & me perça le cœur par les marques d'amour qu'elle lui donna. Lorsqu'elle sortit de l'Eglise , il l'accompagna jusques chez sa tante , où il entra avec elle comme un homme qui avoit l'aveu de Don Gaspard, pendant que plein de rage & de dépit , je me retirai chez moi , où je me livrai aux plus cruels mouvemens qui puissent agiter un jaloux.

Cependant D. Inès ayant apparemment fait reflexion que je pouvois n'avoir pas remarqué tranquillement l'accüeil gracieux qu'elle avoit fait à son Chevalier de saint Jacques , prit la peine de m'écrire sur la fin de la journée un billet par lequel elle me mandoit que le cavalier que j'avois pû voir à l'Eglise ne devoit point m'alarmer : que c'étoit un intime ami de son pere , & que comme tel , elle n'avoit pû honnêtement se dispenser de répondre à ses politesses ; mais que tout cela n'étoit que pure civilité , que des devoirs de bienféance, où le cœur ne mettoit rien du sien : enfin , qu'il n'y avoit au monde qu'un seul homme qu'elle fût capable d'aimer , & que ce bien-heureux mortel étoit moi. Ce billet imposteur me piqua & me fit pren-

dre la résolution de me venger ;
je me déguifai dès la nuit même ,
& j'allai m'embusquer aux envi-
rons de la maison d'Inès dans
l'intention d'attaquer mon rival,
si je le rencontrois. Je fus à pei-
ne arrivé à la porte , qu'il sortit
un petit page , qui s'approchant
de moi , me demanda tout bas ,
si j'étois le Seigneur D. Mar-
tin ? Oüi , mon enfant , lui ré-
pondis-je sur le même ton. Aussi-
tôt le page me mit entre les
mains un papier , en me disant :
que D. Inès , sa maîtresse , me
prioit de faire ce qui étoit marqué
dans cette lettre. Je l'assurai que
je n'y manquerois pas ; & je lui
donnai une double-pistole avec
quoi l'étourdi se retira aussi con-
tent , que s'il se fût bien acquit-
té de sa commission. Je retour-
nai promptement chez moi très-
impatient de sçavoir ce qui étoit

376 HIST. D'ESTEVANILLE ;
contenu dans le billet. Je l'ouvris , & j'y trouvai ces paroles :

O *Ui , Don Martin , je tiendrai la parole que je vous ai donnée aujourd'hui ; je serai demain à minuit à la petite porte du Jardin.*

Ces mots redoublèrent ma fureur ; & vous vous imaginez bien que ne respirant que vengeance , je passai une affreuse nuit. Que l'aurore me parut lente à se lever , & que le jour qui la suivit fût long pour moi ! Que vous dirai-je ? Ma patience étoit à bout , quand l'heure que j'attendois arriva. Sitôt qu'elle fut venuë , je me rendis en diligence à la petite porte du jardin , & mon rival s'y trouva un instant après. Il s'avance pour entrer ; mais m'approchant de lui : Arrêtez , Don Martin , lui dis-je ; connoissez Don Felix de Peralte , & sçachez qu'il vient ici troubler

troubler vos plaisirs. La perfide fille de Don Gaspard m'a écouté dans votre absence. Elle m'a écrit plusieurs lettres qui peuvent en faire foi. Pour me venger de sa trahison, je veux priver cette Dame du tendre entretien qu'elle se promet d'avoir avec vous cette nuit.

Le Biscayen fut choqué de ce discours : D. Felix , me répondit-il , vous êtes bien audacieux & bien injuste en même-tems, de vouloir m'empêcher de parler à une Dame que j'aime depuis près de six ans , & dont je vous apprends que je suis favorisé. Si c'est pour se divertir à vos dépens qu'elle a feint d'être sensible à vos soins , je désapprouve sa conduite ; un cavalier de votre naissance mérite plus de ménagement ; mais vous me permettrez de douter qu'elle

378 HIST. D'ESTEVANILLE ;
ait poussé la feinte jusqu'à vous
écrire ; on connoît les cava-
liers Navarrois ; ces Messieurs
se vantent volontiers d'être fort
bien avec des Dames dont ils
ne sont pas même connus le
plus souvent. C'en est trop , D.
Martin , lui répliquai-je ; puis-
que vous osez douter que j'aye
reçu des lettres d'Inès, ce doute
injurieux sera la cause du com-
bat que nous allons avoir en-
semble. Apprenez que les Gen-
tilshommes de Navarre sont aussi
véridiques que ceux de Biscaye.

En achevant ces paroles , je
mis l'épée à la main ; & le Che-
valier de saint Jacques eut bien-
tôt tiré la sienne. Nous nous
battîmes courageusement de
part & d'autre ; mais D. Martin,
pour son malheur , en voulant
parer de son bouclier un coup
que je lui portai , s'en acquitta

si mal , que mon épée lui entra fort avant dans la gorge & lui ôta la vie. Je le laissai étendu par terre , & m'introduisant dans le jardin , dont je trouvai la porte entre-ouverte , j'y rencontrai D. Inés qui se promenoit avec Theodora en attendant son Chevalier : Ah ! parjure , lui dis-je en l'abordant brusquement , ame double & sans foi , vous ne me tromperez plus ! Je sçais vos perfidies , & je viens de m'en venger en tuant mon rival. Je voudrois dans ce moment que vous l'aimassiez mille fois encore plus que vous ne faites , pour vous causer plus de douleur en vous apprenant sa mort , & pour vous punir de vous être jouée de moi. Ce qui me console de la nécessité où je suis de quitter ma famille & ma patrie , c'est que je vais aussi

m'éloigner de vous pour jamais.

Après avoir dit ces mots avec toute la fermeté d'un homme qui n'étoit capable alors d'écouter que sa colere , je sortis du jardin , où je laissai D. Inès évanouïe entre les bras de sa suivante. Je regagnai vîte la maison paternelle , où je fus obligé de réveiller mon pere , pour l'informer du triste accident qui venoit d'arriver. Il en fut d'autant plus surpris , qu'il avoit ignoré jusques-là mon amour pour la fille de Don Gaspard ; & il en eut d'autant plus de chagrin , qu'il me voyoit réduit à prendre la fuite de peur de tomber entre les mains de la Justice. Considérant toutefois que le mal étoit sans remede , il me donna une bourse pleine de pièces d'or avec quelques pierreries , & me fit sortir de chez lui avant l'au-

rore , monté sur le meilleur des chevaux. Je traversai la Navarre , & m'avançai à grandes journées dans la principauté de Catalogne ; je n'eus point de repos que je ne fusse à Barcelone ; encore m'embarquai - je dans cette ville avec précipitation sur un vaisseau Genoïs qui s'en retournoit à Genes.

D'abord que je me vis en Italie , je devins tranquille ; & me trouvant en état de voyager dans un si beau pays , je formai le dessein de le parcourir. Ainsi après avoir vû ce qu'il y a de plus curieux à Genes , je louai un cheval , ayant vendu le mien avant mon embarquement , & tirant vers la Lombardie , je me rendis à la ville de Milan où je demurai six mois.

En disant adieu à mon pere , nous étions convenus que je lui

382 HIST. D'ESTEVANILLE ,
écrirois des lieux où je ferois
quelque séjour , & que j'adres-
serois mes lettres à un religieux
de Pampelune de ses amis qui
les lui remettroit en main pro-
pre. Nous nous servîmes de cette
voye pour nous donner récipro-
quement de nos nouvelles. Un
jour mon pere me manda que la
fille de Don Gaspard avoit été
si touchée de la mort de Tré-
vigno , qu'elle s'étoit retirée
dans un Convent. Il m'avertit
en même-tems que le bruit cou-
roit en Navarre qu'un frere de
D. Martin voulant venger le
défunt , étoit parti de Biscaye &
me cherchoit de ville en ville.
Quoique cet avis me causât peu
d'inquiétude , je crus devoir
prendre des précautions pour
prévenir les surprises ; je cachai
mon nom , & ne dis à personne
dans quel endroit d'Espagne j'é-

M'ennuyant à Milan, j'achetai un bon cheval, dans l'intention de m'en servir pour faire le tour de l'Italie, & je partis pour aller à Parme. Sur la fin de la seconde journée je quittai en rêvant une route qui m'auroit mené à une hôtellerie, pour suivre un sentier qui m'engagea dans un pays coupé de halliers & de buissons. Je voulus retourner sur mes pas & regagner le chemin dont je m'étois écarté ; autre imprudence ; au lieu de réparer par-là ma faute, je m'enfonçai dans un détroit d'où la nuit, qui survint, ne me permit pas de sortir. Il me fallut prendre le parti d'attendre le jour dans cet endroit. Je mis donc pied à terre, & après avoir débridé mon cheval pour le laisser paître à discrétion, je m'éten-
dis sur l'herbe, esperant qu'un

384 HIST. D'ESTEVANILLE;
long sommeil suppléeroit au défaut de la nourriture.

Mes yeux en effet commençoient à se fermer, lorsque j'entendis quelques cris funebres d'oiseaux de mauvaise augure, qu'une voix plaintive accompagnoit par intervalles. Je me levai pour découvrir la cause du bruit qui frappoit mon oreille; je marchai vers le lieu d'où il sembloit partir; & à la faveur de la foible clarté d'une lune couverte de nuages, j'aperçus un édifice qui me parut une Chapelle tombée en ruine & devenuë la demeure des choüettes & des hiboux. Je m'avançai pour l'examiner de plus près; & à mesure que j'en approchois, j'entendois plus distinctement le bruit qui se faisoit en dedans. Tantôt tout l'édifice retentissoit de cris d'oiseaux sinistres, & tantôt

tôt je démêlois des plaintes & des gémiffemens comme d'une femme , qui par un outrage de la fortune , se trouvoit malgré elle dans ce lieu plein d'horreur.

L'envie que j'avois d'apprendre ce que j'en devois penser me fit entrer dans la mafure, non fans frayeur ; car l'homme le plus intrepide à ma place n'en auroit pas été exempt , mais avec affez de courage pour pouvoir contenter ma curiosité. Je marche l'épée nuë à la main parmi les débris de la Chapelle, & j'arrive à une efpece de tombeau d'où fortit tout à coup une voix qui prononça ces paroles accompagnées de foupirs & de sanglots : *O malheureufe femme ! pourquoi faut-il que tu fois condamnée à fouffrir un fi cruel tourment !*

J'avoüerai qu'à ces mots je sentis un effroi mortel ; mon ef-

386 HIST. D'ESTEVANILLE,
prit se troubla. Je m'imaginai
que c'étoit une ame en peine ;
neanmoins tout tremblant & tout
agité que j'étois , je ne laissai pas
de parler à la voix que je venois
d'entendre ; mais je lui adressai
un discours qui marquoit bien
le desordre où étoient mes sens.
Esprit immortel , lui dis-je , vous
qui dégagé des liens du corps, ex-
piés dans ce monument les fautes
que vous avez commises pen-
dant que vous étiez enveloppé
dans la matiere , dites-moi si je
puis vous être utile ; je suis prêt
à faire ce que vous m'ordonne-
rez. Ah , traître ! me répondit la
voix , tu n'es pas content de m'a-
voir enfermée dans un tombeau ;
tu veux ajouter la raillerie à la
cruauté ; la mort lente & inhu-
maine qui m'attend dans cet hor-
rible sepulchre devoit pourtant
bien te satisfaire.

A cette réponse qui me fit connoître que j'avois affaire à une personne vivante, la raison reprit sur moi son empire, je perdis ma frayeur, & dis à la femme affligée : Qui que vous soyez, sçachez que je ne suis pas l'auteur de votre infortune ; vous parlez à un voyageur qui s'étant égaré se dispoisoit à passer la nuit sur l'herbe à deux pas d'ici ; j'ai ouï du bruit ; je suis entré dans cette masure pour en sçavoir la cause ; les premières paroles que j'ai entenduës m'ont troublé le jugement ; j'ai cru que vous étiez un esprit ; dans cette imagination, je vous ai conjurée, & la réponse que vous m'avez faite m'a desabusé. Je me consolerai de m'être écarté de ma route, si je vous suis bon à quelque chose. Ne perdons point de tems ; sortez de l'endroit af-

388 HIST. D'ESTEVANILLE ,
freux où vous êtes , & me suivez ;
j'ai un cheval à la porte de cette
Chapelle , & je vous conduirai
où vous jugerez à propos que je
vous mene.

Seigneur , me répondit la Da-
me, je ne puis me tirer de ce tom-
beau , si vous ne m'aidez. J'y suis
liée avec des cordes, & je n'ai rien
de libre que la langue, que j'em-
ployerai le reste de ma vie à re-
mercier le Ciel de vous avoir fait
passer par ici. Je m'approchai au-
sitôt du monument, & j'y trouvai
en effet une femme qui avoit les
mains & les pieds garottés ; mais
ce qui me fit le plus d'horreur,
c'est que son corps étoit étroite-
ment lié à celui d'un homme
mort. Cette effroyable accolade
me remplit de terreur. Je reculai :
Genereux inconnu , me dit la
Dame , separez la vie de la mort ;
défaites - moi promptement du

cadavre auquel je suis attachée; détruisez l'ouvrage d'un jaloux furieux.

Je jugai par ces derniers mots, quel l'état déplorable où l'on avoit réduit cette malheureuse femme devoit être une nouvelle façon Italienne de punir une épouse infidelle. Un galant homme ne balance point à secourir une personne qui a besoin de secours : Je joignis la Dame , & me servant de mon épée pour rompre ses liens, je la débarrassai du cadavre qui l'incommodoit. Ensuite l'ayant tirée du tombeau & de la mafure, je la menai à l'endroit où païssoit mon cheval. Comme le jour parut quelques momens après , je la fis monter derriere moi ; puis suivant un sentier , sans sçavoir où il nous conduiroit , nous arrivâmes en peu de tems à Betola. Je

me reconnois, dit alors la Dame, qui avoit jusques - là gardé le silence, le lieu où je veux me retirer n'est qu'à deux milles de ce village. Seigneur, ajouta-t-elle en me montrant du doigt une route peu frayée, allons par là, s'il vous plaît, & nous gagnerons en moins d'une heure une ferme où vous ferez reçupar des personnes sensibles au service que vous m'avez rendu. C'est entre les mains de mon pere & de ma mere que vous allez me remettre. O Anselme ! ô Dorothee ! poursuivit-elle en s'attendrissant, malheureux auteurs de ma naissance, quelle sera votre affliction, quand vous apprendrez l'injuste & cruel traitement qu'on a fait à votre fille ! Cette apostrophe fut suivie de tant de soupirs & de larmes, que je ne pus me défendre de plain-

dre la Dame, quoique je doutasse fort qu'en la délivrant, j'eusse arraché à la mort une victime tout-à-fait innocente.

Nous trouvâmes à la porte de la ferme un vieux homme & une vieille femme. C'étoient Anselme & Dorothée. Ils ne reconnurent pas sitôt leur fille, qu'ils firent paroître une extrême surprise. Juste Ciel, s'écria le père, c'est Lucrece! Vous ici sans votre mari! Pourquoi n'est-il point avec vous? Lucrece pour toute réponse fondit en larmes, & s'affligea sans mesure. Je vois bien, dit alors la mère, qu'Aurelio mon gendre a fait quelque extravagance. Les sanglots de la jeune Dame redoublèrent à ces paroles qui renouvelloient sa douleur; si bien qu'Anselme & Dorothée voyant qu'ils ne pouvoient tirer d'elle le récit

qu'ils en attendoient , s'adresserent à moi pour me prier de les instruire du sujet de ses peines , si je le sçavois. Je leur contai dans quel état & dans quel endroit j'avois rencontré leur fille ; mais je leur dis que j'ignorois pourquoi son époux en avoit usé si cruellement avec elle. Pendant que je leur faisois ce détail qu'ils écoutoient avec horreur , Lucrece se remit un peu , & reprenant l'usage de sa voix , elle nous fit une histoire , ou peut-être un roman pour sa justification.

Aurelio mon mari , nous dit-elle , est l'homme d'Italie le plus jaloux , & le plus capable dans ses accès de se porter aux extrémités les plus violentes. Il m'a soupçonnée , je ne sçais sur quelles apparences , d'avoir fait une attention coupable à la jeunesse & à la beauté d'un de ses do-

mestiques. Dans cette imagination , après avoir poignardé le malheureux qu'il croyoit digne de ce châtiment , il nous a liés tous deux avec des cordes , & à l'aide de l'un de ses gens dévoué à ses fureurs, il nous a transportés dans cet état au lieu où ce Cavalier genereux m'a trouvée.

Anselme & Dorothee qui n'étoient pas à se repentir d'avoir livré leur fille au Seigneur Aurelio, dont ils connoissoient le caractere, furent penetrés de la plus vive douleur à ce recit. Ils joignirent leurs pleurs aux nouvelles larmes que répandit Lucrece , qui acheva de leur persuader qu'elle étoit innocente , en leur disant : Vous jugez bien que si j'avois quelque chose à me reprocher, je n'aurois pas l'insolence de venir me présenter devant vous : Bien loin d'oser me jeter

dans vos bras, je fuirois la maison paternelle ; j'irois au bout du monde cacher la honte d'avoir démenti l'éducation que vous m'avez donnée.

Le pere & la mere crurent leur fille sur sa parole , se reprocherent de l'avoir si mal mariée, & la reçurent enfin avec toute la tendresse qu'elle pouvoit attendre d'eux. Ensuite ils me firent mille remerciemens de l'avoir sauvée par ma genereuse assistance d'un infailible trépas. Ils me proposerent de m'arrêter quelque tems dans leur ferme ; mais je n'y voulus demeurer qu'un jour ; après quoi m'étant fait enseigner le chemin de Parme , je me rendis à cette Ville si celebre par le séjour qu'y fait ordinairement le Prince qui en est le Souverain.

Il n'y avoit pas trois jours que

j'y étois, qu'il m'y arriva une aventure qui pensa être la dernière de ma vie. Un après souper je sortis de mon hôtellerie pour me promener dans la Ville, fort curieux de sçavoir si les Galans de Parme, pendant la nuit, ne chantoient pas leurs peines & leurs plaisirs sous les balcons de leurs Maîtresses. Il étoit déjà plus d'onze heures qu'aucun son de guitarre n'avoit encore frappé mon oreille ; mais à minuit j'entendis de toutes parts des voix & des instrumens. Je m'avancai vers un carrefour où se donnoit un concert, qui me parut dans le goût Espagnol ; ce qui me fit juger que c'étoit quelque Cavalier de ma nation qui regaloit d'une serenade une Dame qu'il aimoit. J'écoutois avec plaisir ce concert, lorsque la musique cessa tout à coup. Un bruit

396 HIST. D'ESTEVANILLE ,
d'épées succeda au son des violons ; & un moment après , j'aperçûs un homme qui se battoit en reculant contre trois autres qui le pouffoient tous ensemble avec beaucoup de vigueur. L'inégalité de ce combat me choqua ; je tirai mon épée , & courant me ranger auprès du Cavalier , qui ne pouvoit manquer à la fin de tomber sous les coups de ses ennemis , je le secondai si bien , que nous les obligeâmes à se retirer avec quelques blessures qu'ils n'auroient peut-être point reçûes , si je ne me fusse pas mis de la partie.

Le Cavalier que je venois de secourir se montra fort sensible à ce service. Il ne pouvoit se lasser de m'en remercier : Seigneur , lui dis-je en langue Castillane , ce que je viens de faire pour vous ne mérite pas tant de

remerciemens. Pouvois-je voir de sang froid dans le peril un de mes compatriotes ? car je vous crois Espagnol. Vous ne vous trompez pas , me répondit-il ; je suis de Biscaye , & Don Gregorio de Trévigno est mon nom. Et vous , ajouta-t-il , dans quelle Province d'Espagne avez-vous pris naissance ? Apprenez-moi de grace qui vous êtes ; que je sçache à qui je suis si redevable. Dispensez-moi , lui repliquai-je , de satisfaire votre curiosité. Si je la contentois , vous seriez peut-être fâché de m'avoir obligation.

O Ciel ! s'écria le Biscayen ; seriez-vous Don Felix de Peralte ? Oüi , lui dis-je , c'est moi qui ai tué votre frere à Pampelune ; c'est moi que vous êtes venu chercher en Italie , & que le hazard vous fait rencontrer en ce moment. Le secours que vous a

prêté mon bras est un piège que la fortune vous a tendu pour me dérober à votre vengeance; mais je ne veux pas vous échapper. N'ayez point d'égard à un service que j'aurois rendu à un autre comme à vous, & ne regardez que l'offense reçûë. Vengez la mort d'un frere. . . Le feriez-vous à ma place*, interrompit Don Gregorio? Parlez, je me réglerai là-dessus. Vous m'embarassez, lui repliquai-je. Si vous aviez tué mon frere, & que je vous dûsse la vie, je m'imagine que ma reconnoissance m'empêcheroit d'écouter mon ressentiment. Hé pourquoi, repartit-il, voulez-vous que j'en use d'une autre maniere? Pensez-vous que j'aye moins de délicatesse que vous sur les procedés? Non, Don Felix, je sçais ce que l'honneur exige de moi dans cette conjoncture; le sang a beau en mur-

murer , je ne vous mets plus au nombre de mes ennemis. Vous avez réparé vous-même l'injure que vous avez faite à ma famille, puisque la même épée qui a tranché les jours de Don Martin , a conservé ceux de Don Gregorio : Je fais plus , je vous offre mon amitié ; accordez-moi la vôtre.

Croirez-vous bien que dès ce moment ce Cavalier & moi nous formâmes la plus étroite liaison ? Il m'apprit sa demeure ; je lui enseignai la mienne , & nous ne nous séparâmes point sans nous promettre réciproquement de nous revoir le lendemain matin. En effet , le jour suivant nous étant tous deux levés de bonne heure dans l'intention de nous prévenir l'un l'autre , nous nous rencontrâmes en chemin. Après les premiers complimens , il me

400 HIST. D'ESTEVANILLE,
dit qu'il vouloit me donner la
connoissance d'un Seigneur de
la Cour avec lequel il étoit fort
bien. En même tems il me mena
chez le Comte Guadagni favori
du Duc & premier Gentilhomme
de sa Chambre , auquel il
me presenta , en lui disant : Vous
voyez Don Felix de Peralte, cet
ennemi mortel que je cherchois
par-tout pour me couper la gor-
ge avec lui. C'est presentement
un de mes meilleurs amis. Par
quel miracle, répondit le Comte,
ce grand changement s'est-il fait?
Alors Don Gregorio lui raconta
notre aventure, avoüant que sans
mon assistance , il auroit perdu
la vie. Le Comte après avoir
écouté ce détail avec beaucoup
d'attention, nous félicita sur un
événement qui nous reconci-
lioit tous deux , & terminoit si
heureusement une affaire d'hon-
neur,

neur , qui ne finit ordinairement que par la mort d'une des parties.

Guadagni trouva cet incident si singulier , qu'il ne put s'empêcher d'en parler au Duc son maître , qui voulut par curiosité me voir & m'entretenir. J'eus le bonheur de plaire à ce Prince, qui pour m'arrêter dans sa Cour me fit Lieutenant de ses Gardes. Son favori d'un autre côté me prit en affection , de sorte que je pouvois me flatter de faire un jour la plus brillante fortune. J'eus de quoi charmer mon pere, en lui faisant sçavoir comment j'étois devenu ami de Don Gregorio , & en lui mandant la situation favorable où j'étois à la Cour de Parme. Aussi m'assura-t-il dans sa réponse , qu'il n'avoit jamais reçu de lettre qui lui eût fait tant de plaisir que celle-là.

Je m'attachai donc à me rendre agréable au Duc , & je fis des progrès si rapides dans les bonnes graces de ce Prince, qu'en moins de deux années, je parvins à remplir la place du Comte Guadagni , qui la laissa vacante par sa mort. Vous jugez bien qu'on ne vit pas sans peine à la Cour un Etranger occuper un poste de cette importance. L'envie arma contre moi tous les Seigneurs qui croyoient le mériter. Ils se liguerent ensemble pour me perdre dans l'esprit du maître; ils y employèrent tous leurs soins & tous les artifices dont les courtisans sont capables ; mais leurs efforts furent inutiles ; je dirai même que plus ils firent jouer de ressorts pour ébranler ma fortune , plus ils travaillèrent à l'affermir. Il est vrai qu'il n'étoit pas facile de m'ôter

la confiance d'un Prince dont je connoissois les vices & les vertus. Guadagni avec cette connoissance avoit toujours conservé son crédit , & j'espérois que je ne serois pas plus maladroit que lui. Effectivement je trouvai le secret de me rendre si nécessaire au Duc , qu'il ne voyoit plus que par mes yeux. Jamais favori n'a eu plus d'ascendant sur son maître. On m'appelloit le Coadjuteur des Etats de Parme.

Tous les courtisans cedoient donc à mon étoile ; mais mon pouvoir étoit balancé par une Dame pour qui le Duc avoit une passion aveugle. La Marquise Origo , femme de son premier écuyer , étoit cette dangereuse personne. Quoiqu'elle ne fût plus dans sa première jeunesse , elle ne laissoit pas d'être la plus

404 HIST. D'ESTEVANILLE ;
piquante beauté de la Cour ;
comme elle en étoit la plus ar-
tificieuse. D'abord qu'elle vit le
Prince dans ses filets , elle for-
ma le dessein de m'écarter de
lui , pour le posséder toute seu-
le , comme de mon côté je me
préparai à le détacher d'elle ,
ainsi que cela se pratique entre
les maîtresses & les favoris des
Grands. Pour en venir à bout
de part & d'autre , nous com-
mençâmes à nous rendre mu-
tuellement de mauvais offices.
Quand j'étois avec le Duc , je
faïssois toutes les occasions de
parler d'elle malignement , &
lorsqu'elle étoit avec lui , elle
me ménageoit encore moins.
Ce Prince qui n'avoit que le dé-
faut d'être trop bon, tantôt écou-
toit la Marquise & tantôt ajoû-
toit foi à ce que je lui disois. Ima-
ginez-vous un vaisseau qu'agi-

tent deux vents contraires & qui cede tour à tour à l'un & à l'autre.

Ma redoutable ennemie ne l'étoit point des plaisirs de ce monde ; elle avoit la réputation de n'être pas plus fidelle au Duc, son amant , qu'au Marquis son époux. Je dressai mes batteries de ce côté-là. Je la fis observer par des espions que je payai bien & qui me servirent de même. Ils m'apprirent que la Dame s'étoit entêtée depuis peu du Comedien Octave , premier acteur de la troupe du Prince ; que non contente de le faire venir presque tous les jours à sa toilette , elle se donnoit quelquefois la peine d'aller chez lui le matin dans un carosse de louage & déguisée en femme du commun ; enfin , que je ne devois pas douter qu'ils ne fussent en commerce de galanterie.

Ce rapport me causa beaucoup de joye ; mais avant que d'en tirer l'avantage que j'en attendois , je voulus m'assûrer de la verité. Pour cet effet, j'envoyai chercher Octave & l'engageai à souper têtê à têtê avec moi , en lui disant , que j'avois une affaire de la derniere consequence à lui communiquer : Octave , lui dis-je , sur la fin du repas , j'ai une assez fâcheuse nouvelle à vous annoncer : Le Duc sçait que la Marquise Origo a pris du goût pour vous & que vous avez souvent avec elle de secrets entretiens.

Le Comedien pâlit à ce discours & se troubla. Tout bon acteur qu'il étoit, il en fut déconcerté. Je ne fis pas semblant de remarquer son desordre , & je continuai de cette sorte : Vous sçavez que je suis de vos amis.

Je vous l'ai témoigné plus d'une fois , & je prétends vous le prouver dans cette occasion , en vous donnant un bon conseil. Sçavez-vous ce que je ferois à votre place ? J'irois me jeter aux pieds du Prince , & je lui avoüerois tout. Vous connoissez sa bonté. Un aveu franc & sincere calmera son couroux. Je suis sûr qu'il vous pardonnera de n'avoir pû résister aux avances d'une si belle Dame. Je m'offre à vous présenter à Son Altesse , & même à lui parler en votre faveur.

Octave avoit trop d'esprit pour ne pas se défier d'un semblable conseil donné par un homme qu'il sçavoit bien-être l'ennemi mortel de la Marquise ; peut-être même penetra-t-il ma malice , & jugea-t-il que je ne lui conseillois de faire une dé-

marche si délicate , que pour avoir la preuve d'une chose dont je n'avois que des soupçons. Aussi prit-il le parti de nier qu'il eût jamais été assez téméraire pour oser élever sa pensée jusqu'à la Marquise. Cependant rien n'étoit plus véritable , & j'en fus pleinement convaincu deux jours après.

Un de mes espions vint me dire à mon levé que la Marquise Origo , en carosse de louage & sous son déguisement ordinaire , venoit d'entrer chez Octave & qu'il ne tiendrait qu'à moi de la voir sortir. Je m'habillai à la hâte & suivis l'espion avec lequel je me cachai à quelques pas de la maison du Comedien. Nous apperçûmes bien-tôt la Dame , que je reconnus à son allure , malgré son travestissement ; pour être encore plus sûr de mon fait ,
je

je la joignis & lui levai le voile qui lui couvroit le visage. Elle poussa un cri d'étonnement à ma vûë. Je voulus lui faire des excuses , feignant de l'avoir prise pour une autre ; mais elle s'éloigna de moi sans prononcer une parole , regagna le carosse qui l'attendoit & disparut en un clin d'œil.

Charmé de pouvoir assurer moi-même qu'elle avoit été chez Octave , je courus au palais d'un air de triomphe pour raconter au Duc ce que j'avois vû. Malheureusement il venoit de sortir & il ne revint que deux heures après. En arrivant il remarqua de l'émotion sur mon visage : Qu'avez-vous , me dit-il , vous paroissez agité ? Seigneur , lui répondis-je , votre Altesse m'est trop chere pour n'être pas sensible à l'indigne tra-

410 HIST. D'ESTEVANILLE,
hison qu'on lui fait. Parlez-moi
plus clairement, reprit-il, qui
me trahit ? Et quelle perfidie
m'a-t-on faite ? La Marquise, lui
répliquai-je, est une infidelle que
vous devez abandonner. L'in-
grate oubliant ce qu'elle doit à
votre amour qui l'honore . . .
Peralte, interrompit le Prince
en me regardant d'un œil irrité,
prenez garde à ce que vous di-
tes. Voilà comme vous êtes. Vo-
tre haine empoisonne toutes les
actions de la Marquise, & vous
la condamnez sur la moindre
apparence. Quel nouveau cri-
me a-t-elle donc commis pour
mériter que vous lui donniez
les noms d'ingrate & d'infidelle ?
Je pourrois, lui dis-je, l'appel-
ler d'un nom encore plus odieux :
elle a ce matin été chez le co-
medien Octave en carosse de
louage & déguisée en femme du

commun. Je l'ai vû sortir de la maison de cet histrion , où l'amour la conduit assez souvent.

Quelle calomnie , s'écria le Duc ! Peut-on imputer à la Marquise des sentimens si bas ? Heureusement pour elle , je connois son innocence & la fausseté de votre accusation. Je viens tout à l'heure de chez cette Dame , qui est malade , & qui même s'est fait saigner ce matin. On lui a tiré trois palettes de sang , qui sont encore sur une table dans son appartement. Que diriez-vous si je vous les faisois voir ? Je dirois , lui répondis-je , que ce sang n'est pas le sien , & que c'est un artifice dont elle se sert pour confondre mon accusation. Le Prince me traita d'opiniâtre , & quelque chose que je pusse lui dire contre l'accusée , il donna le tort à l'accusateur.

Pour sçavoir ce que je devois penser des palettes de sang , je chargeai mes espions de découvrir le Chirurgien de la maison de la Marquise & de me l'amener. Ce qui fut bientôt fait : mon ami , lui dis-je pour l'intimider , le Duc vous ordonne , sous peine de prison perpetuelle , de m'apprendre si vous avez ce matin saigné la Marquise Origo. Le Chirurgien pâlit à ces paroles & me répondit d'un air effrayé : il n'est pas besoin qu'on me menace pour me faire obéir aux ordres de mon Souverain ; & pour répondre à votre question , je vous dirai que ce matin l'on m'est venu chercher de chez la Marquise Origo pour aller saigner une de ses femmes. J'y ai été. J'ai tiré trois palettes de sang à la soubrette & je me suis retiré. Ce n'est donc pas , lui ré-

pliquai-je, la Marquise que vous avez saignée ? Non vraiment , répartit-il ; je n'ai pas même vu cette Dame.

Sur le rapport de ce Chirurgien , j'assurai le Duc que les trois palettes de sang n'avoient point été tirées des veines de sa maîtresse , qui ne disoit avoir été saignée & ne faisoit la malade que pour faire croire qu'il n'étoit pas possible qu'elle eût été le matin chez Octave dans l'état où elle se trouvoit. Le Prince que son amour aveugloit, ne pouvoit s'imaginer qu'elle fût capable d'un pareil manége : Il faudroit , s'écria-t-il, que la Marquise fût une grande friponne pour avoir recours à cet artifice. C'est ce que j'approfondirai tantôt , poursuivit-il ; je verrai son bras ; s'il n'y a point de piqueure de lancette , je croirai tout ce

414 HIST. D'ESTEVANILLE ;
que vous m'avez dit , & je rom-
prai pour toujours avec la co-
quette ; mais , Peralte , ajouta-t-
il d'un air menaçant , s'il y en a ,
comptez que je vengerai la Da-
me de vos jugemens teméraires.
Je me soumis à toute sorte de
châtimens si elle avoit le bras
nouvellement piqué , tant j'étois
persuadé qu'elle s'étoit conten-
tée de dire au Duc qu'elle avoit
été saignée.

Il retourna donc le soir chez
elle , sous prétexte de vouloir
s'informer par lui-même de l'état
de sa santé. Je ne vous dirai point
quelle conversation ils eurent
ensemble , ni ce qui se passa entre
eux ; mais quand je me présentai
le lendemain devant le Prince ,
il me fit un accueil glacé : Pe-
ralte , me dit-il , la Marquise a
été saignée. C'est un fait certain.
J'ai ôté la compresse qu'elle a au

bras , & j'ai vû la piqueure. Je ne veux plus que vous troubliez mon repos par des accusations pleines de témérité ; & j'aime mieux qu'une maîtresse me trompe, que de devoir sa fidélité au soin de veiller sur elle.

A ce discours, qui me rendit muet & confus, je jugeai que le Chirurgien à qui j'avois parlé n'avoit pas été sincère, ou que la Marquise s'étoit fait ouvrir la veine par un autre. Le Duc expliqua mal mon silence, & me regardant comme un faux délateur, qui se voyoit confondu, il me tourna le dos, & me fit dire par le capitaine de ses gardes de ne plus paroître à la Cour. Je sentis d'abord, je l'avouë, vivement ma disgrâce, & j'eus un dépit mortel d'avoir été la dupe d'une femme que je m'étois flatté de perdre ; mais j'appellai

à mon secours la Philosophie ; qui me fit voir d'un autre œil la place que je venois d'occuper. Le Ciel même s'en mêla , en m'inspirant des sentimens qui me détacherent peu à peu du monde. Je m'éloignai donc de la Cour de Parme , & gagnai la ville de Genes , où je n'attendis pas long-tems l'occasion de repasser en Espagne. Je m'embarquai sur un vaisseau freté pour Alicante, où étant heureusement arrivé , j'achetai un cheval & pris le chemin de Pampelune. Je passai comme vous un soir auprès de cet hermitage & demandai à y loger, ne connoissant pas le pays. On m'ouvrit la porte & je fus reçu par un Hermite de quatre-vingt ans , qui marchoit encore sans bâton , & jouïssoit d'une santé parfaite. Il me fit le même traitement que je vous fais

& me tint des discours qui acheverent de me déterminer à renoncer au monde.

Pour vous dire le reste en deux mots , je priai le vieillard de me permettre de vivre avec lui dans cette solitude. Il y consentit. J'y demeurai ; & dès ce moment ne voulant plus m'occuper que de mon salut , je m'enterrai dans cet Hermitage. Je n'allai pas même à Pampelune. Le plaisir de revoir mon pere & ma sœur fut le premier sacrifice que je fis à Dieu. J'ai passé ici vingt années avec ce bon Hermite , & il y en a dix qu'il est mort.

Le Solitaire en cet endroit finit son recit. Je le remerciai de sa complaisance , & lui dis en souriant , que je me sentoís tenté de suivre son exemple. Vous êtes encore trop jeune , me répondit-il , pour embrasser un

418 HIST. D'ESTEVANILLE;
genre de vie , qui demande un
homme revenu des amusemens
du siecle. Il faut bien connoî-
tre le monde , quand on veut le
quitter ; c'est le défaut de cette
connoissance qui remplit les
Cloîtres de mauvais Religieux.



CHAPITRE IX.

Estevanille prend congé de l'Hermitte , & se rend à Saragosse, d'où il retourne à Rodenas chargé d'une heureuse nouvelle pour Don Christoval. Suites de cette nouvelle.

JE fus debout le lendemain dès la pointe du jour. Je dis adieu à mon hôte après l'avoir remercié de la bonne reception qu'il m'avoit faite ; je remontai à cheval , & piquai vers Saragosse où j'arrivai avant midi.

Je trouvai Monsieur le Gouverneur & sa fille qui s'entretenoient dans une salle avec l'Evêque de Salamanque. Sîtôt qu'ils m'apperçurent , ils commencerent à me faire des questions tous

à la fois : Comment se porte mon gendre ? Dis-moi des nouvelles de mon neveu ? Dans quel état as-tu laissé mon mari ? Messieurs , Madame , leur répondis-je , mon Maître jouit d'une santé parfaite ; & quant à la maniere dont Monsieur d'Albarazin en use avec lui , voici des Lettres qui vous en instruiront amplement. A ces mots, je tirai de ma poche mes papiers, & délivrai à chacun sa dépêche.

Je m'imaginois qu'ils se contenteroient d'un assez long détail que D. Christoval leur faisoit des considerations & des égards qu'on avoit pour lui à Rodenas ; mais point du tout. Ils se remirent à m'interroger : ils m'obligèrent à leur raconter jusqu'aux moindres particularités de notre voyage , & même à leur faire une exacte description du Châ-

teau de l'Evêque d'Albarazin. Encore n'en fus-je pas quitte pour cela ; car l'après-dînée D. Anna voulant avoir avec moi un entretien particulier , me fit appeler : Hé bien , Gonzalez , me dit-elle , si vous nous avez fait , comme je n'en doute pas , un fidelle rapport , votre Maître doit être fort satisfait de se voir dans un séjour plein de charmes , & où l'on ne songe qu'à le divertir. Je suis persuadée qu'avec le secours des plaisirs qu'on lui procure à Rodenas , il soutiendra facilement mon absence. Ah ! Madame , lui répondis-je , jugez mieux du pouvoir de vos appas , & rendez plus de justice à un époux qui vous adore : ne pensez pas qu'aucun amusement soit capable de lui faire oublier une épouse telle que vous. Il n'est occupé que de sa

chere D. Anna : vous êtes toujours présente à son esprit : Estevanille , m'a-t-il dit à mon départ , j'envie ton bonheur : Tu vas revoir D. Anna , dont le Ciel en colere veut que je sois séparé.

La Dame sourit en m'entendant parler de cette sorte. Ensuite prenant un air tendre : Ne me trompez-vous point , Gonzalez , me dit-elle ? Est-il bien vrai que Don Christoval compte les jours de notre éloignement ? Les jours, Madame, m'écriai-je ! Ah ! dites plutôt les instans. Il succombera sous le poids de l'absence, si Dieu ne lui fait la grace d'y résister. Veritablement je dois un peu la pilule ; car enfin, quoique mon Maître fût fort amoureux de sa femme, il n'étoit pas homme à se laisser mourir de chagrin de ne la voir pas.

D. Christoval, reprit la Dame, sera bientôt à Saragosse. Du moins je me flatte de cette espérance. Mon pere a déjà eu deux conférences avec les principaux parens de Don Melchior de Rida. Ils conviennent tous que ce Cavalier s'est justement attiré son malheur, & paroissent disposés à s'accommoder. Effectivement le Comte de Villamediana & l'Evêque de Salamanque firent si bien qu'ils terminèrent promptement cette affaire, & me renvoyerent porter cette bonne nouvelle à Rodenas. Don Christoval y fut trop sensible pour pouvoir faire un plus long séjour dans ce Château ; il prit congé de l'Evêque d'Albarazin en lui témoignant toute la reconnaissance qu'il lui devoit, & s'en retourna gayement à Saragosse, où l'attendoit une épouse

424 HIST. D'ESTEVANILLE.
qu'il aimoit autant qu'il en étoit
aimé.

Son retour ramena la joye
chez le Gouverneur ; on y fit de
nouvelles fêtes , & les jeunes
époux goûterent à loisir les dou-
ceurs de l'union conjugale. Après
deux mois de réjouïssances , l'E-
vêque de Salamanque reprit le
chemin de son Diocèse avec sa
niece & son neveu. Nous tra-
versâmes à petites journées la
Castille vieille , & nous nous ar-
rêtâmes au Château de Rodi-
liana , qui est à l'entrée de la Pro-
vince de Léon , & qui apparte-
noit à notre Prélat. Nous y de-
meurâmes trois semaines , pen-
dant lesquelles toute la Noblesse
des environs nous tint bonne
compagnie. Comme on con-
noissoit Monseigneur pour un
homme qui aimoit à voir grand
monde à sa table , les plus petits
Hidalgos

LIV. III. CHAP. IX. 425

Hidalgos venoient tous les jours dîner au Château avec le plumet au chapeau & la longue rapie-
re au côté. Ils se présentoient fierement devant sa Grandeur, qui les recevoit avec une poli-
tesse qui flatoit infiniment leur vanité. Enfin nous nous rendîmes à Salamanque, & nous allâmes tous loger au Palais Episcopal.

Fin du troisiéme Livre.



A P P R O B A T I O N.

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le
Garde des Sceaux, un Manuscrit inti-
tulé, *Histoire d'Estevanille Gonzalez, &c.*
tirée de l'Espagnol, & j'ai crû que l'impres-
sion feroit plaisir au Public. Fait ce 28. Mai
1733. MOREAU DE MAUTOUR.

P R I V I L E G E D U R O Y.

L O U I S par la grace de Dieu, Roy de
France & de Navarre : A nos amez &
su x Conseillers les gens tenants nos Cours de

Tome II.

N n

Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de
notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris,
Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils &
autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut.
Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire &
Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer
qu'il lui avoit été mis en main un Manuscrit
qui a pour titre, *Histoire d'Estevanille Gon-
zalez, surnommé le Garçon de bonne Humeur,*
tirée de l'Espagnol, par le Sieur le Sage, s'il
Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Pri-
vilège sur ce nécessaires : offrant pour cet effet
de le faire imprimer en bon papier & beaux
caractères suivant la feuille imprimée & atta-
chée pour modele sous le contre-scel des pre-
sentes. A ces causes, voulant traiter favorable-
ment ledit Exposant ; Nous lui avons permis
& permettons par ces Presentes, d'imprimer
ou faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus
specifié, conjointement ou séparément, &
autant de fois que bon lui semblera, sur papier
& caractères conformes à ladite feuille impri-
mée & attachée sous notredit contre-scel, &
de le vendre, faire vendre & débiter par tout
notre Royaume pendant le tems de six années
consecutives ; à compter du jour de la date
desdites Presentes : Faisons défenses à toutes
sortes de personnes de quelque qualité & con-
dition qu'elles soient, d'en introduire d'im-
pression étrangere dans aucun lieu de notre
obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Im-
primeurs & autres, d'imprimer, faire impri-
mer, vendre, faire vendre, débiter ni contre-
faire ledit Ouvrage ci-dessus exposé, en tout

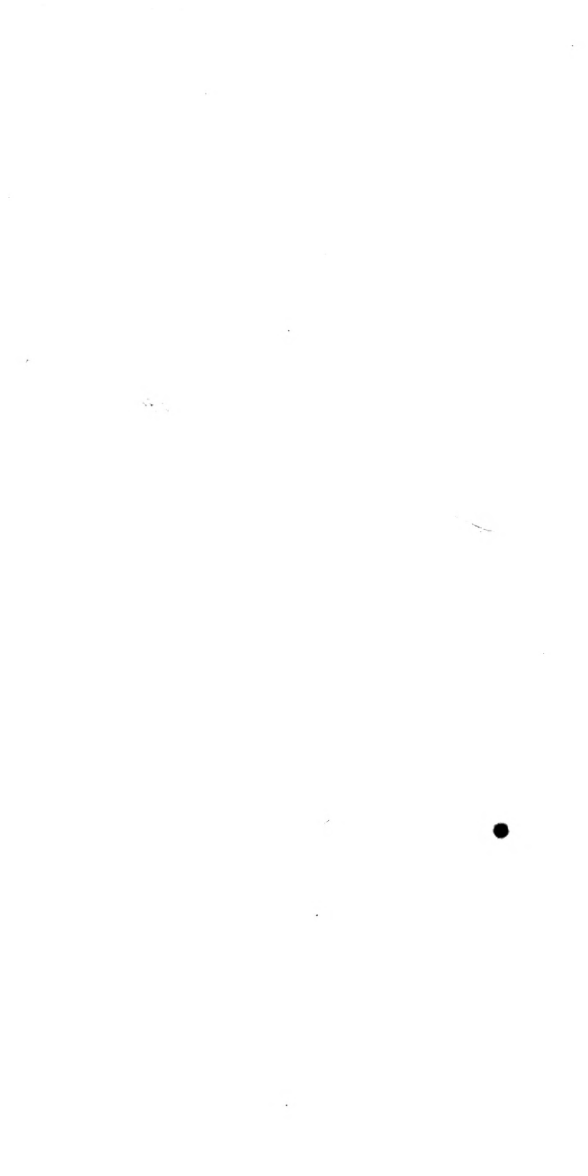
ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'Impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie; & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Presentes; Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur

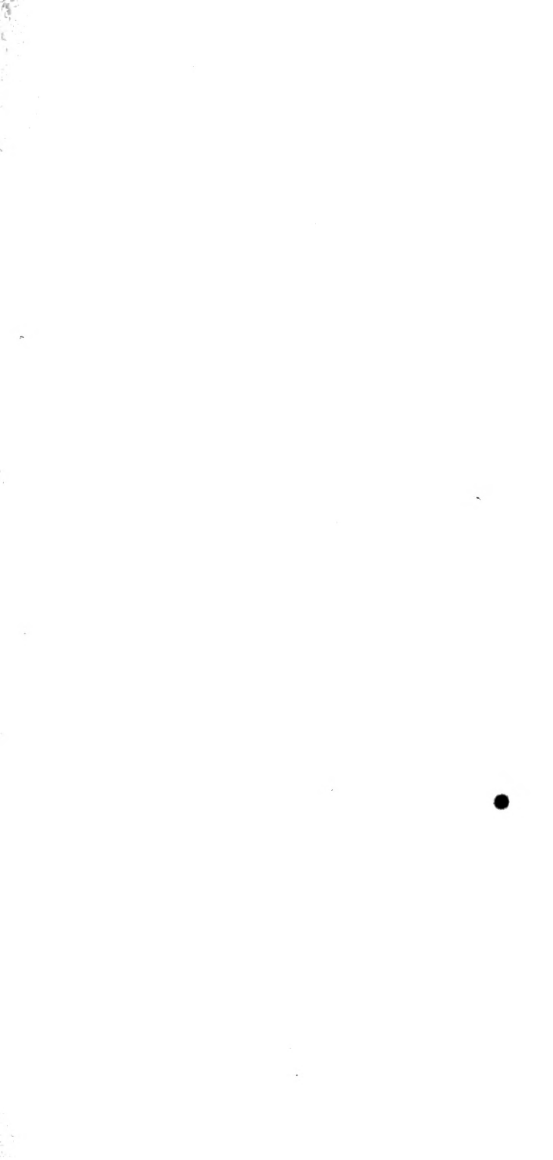
soit fait aucun trouble ou empêchement. Vou-
lons que la Copie desdites presentes , qui sera
imprimée tout au long au commencement ou
à la fin dudit Livre , soit tenuë pour dûëment
signifiée ; & qu'aux Copies collationnées par
l'un de nos amés & feaux Conseillers & Se-
cretaires , foi soit ajoutée comme à l'Original.
Commandons au premier notre Huissier ou
Sergent , de faire pour l'exécution d'icelles
tous Actes requis & nécessaires , sans deman-
der autre permission , & nonobstant clameur
de Haro , Charte Normande , & Lettres à ce
contraires : CAR tel est notre plaisir. **DONNE'**
à Paris le deuxiëme jour du mois de May,
l'an de grace mil sept cens trente trois , & de
notre Regne, le dix-huitiëme. Par le Roy en
son Conseil.

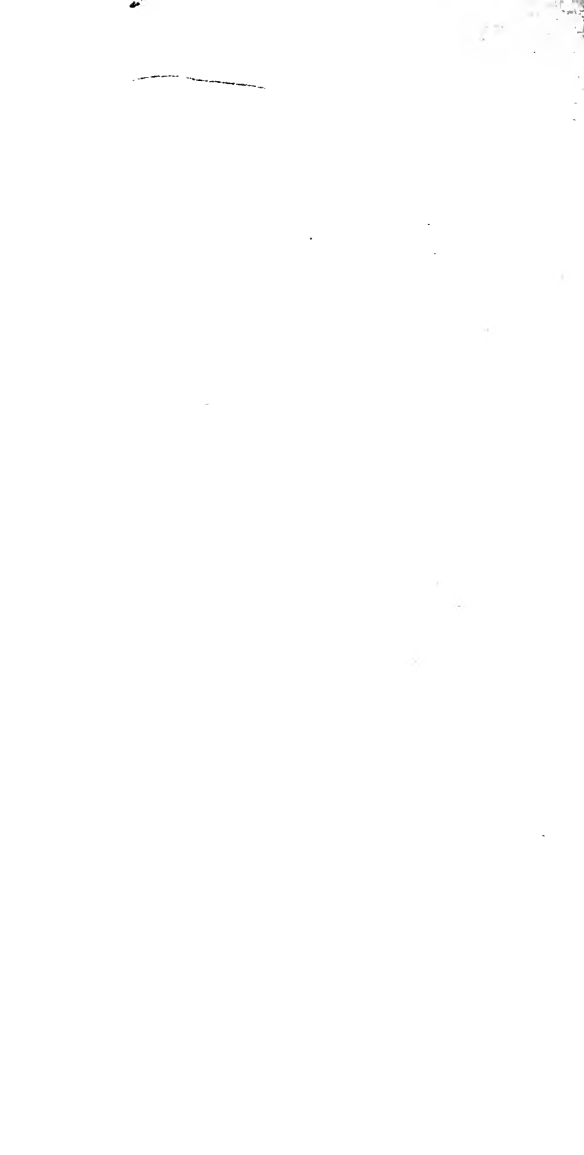
Signé, SAINSON.

*Registré sur le Registre V I I I. de la Cham-
bre Royale des Libraires & Imprimeurs de
Paris , N°. 522. Fol. 508. conformément aux
anciens Reglemens , confirmez par celui du 28.
Février 1723. A Paris le 3. May 1733.*

Signé, G. MARTIN, Syndic.







PQ
1997
E7
1741
t.1

Le Sage, Alain René
Histoire d'Estevanille
Gonzalez

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
